

GÉRARD HARRY

Mes Mémoires

TOME TROISIÈME

SPECTACLES,
FIGURES,
LEÇONS D'UN DEMI-SIÈCLE.
DE LÉOPOLD II ET GUILLAUME II
A MUSSOLINI.

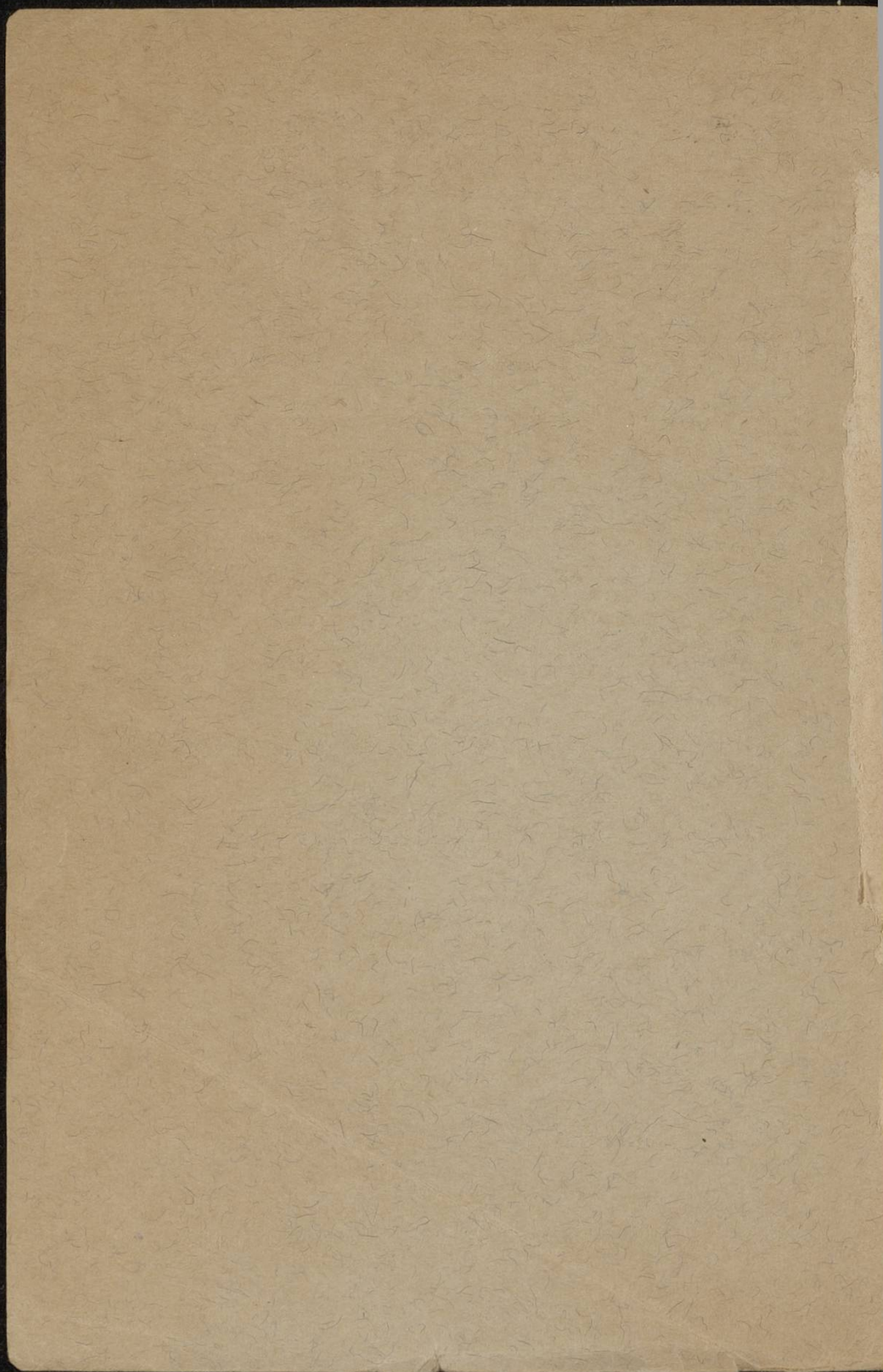
Préface du
Baron Ad. de Gerlache

Un portrait double

OFFICE DE PUBLICITÉ

Anc. Etabl. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS
Rue Neuve, 36, Bruxelles

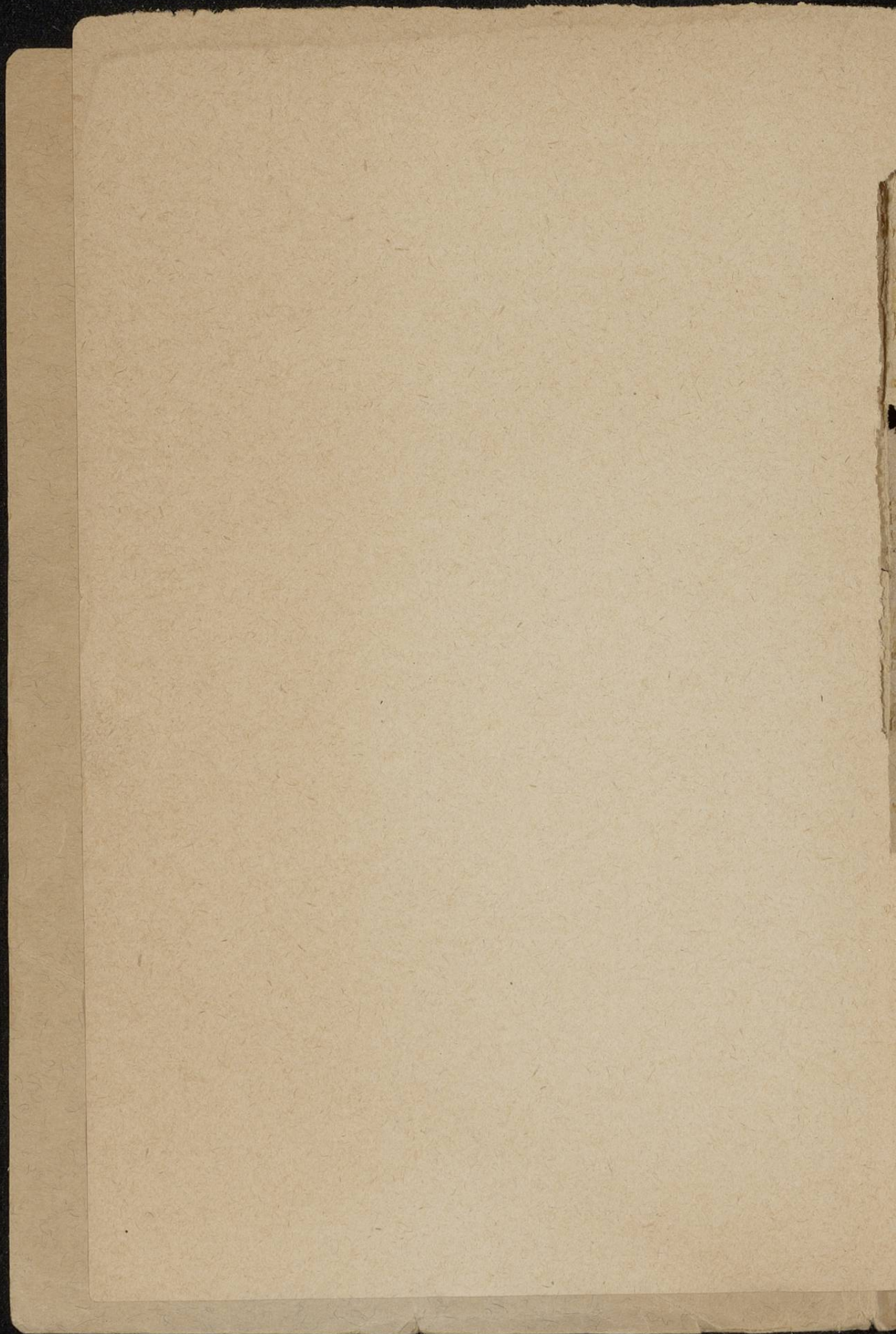
1929



A mon cher confrère Léopold Rossy
fondateur et directeur de l'Echo
hommage de grande estime et
de vive sympathie

Joséphine Rossy

Avril 1929



MUA 15 M 2

MES MÉMOIRES

—

*Il a été tiré de cet ouvrage
30 exemplaires de luxe sur featherweight véritable,
numérotés à la presse de 1 à 30.*

GÉRARD HARRY

Mes Mémoires

TOME TROISIÈME

SPECTACLES,
FIGURES,
LEÇONS D'UN DEMI-SIÈCLE.
DE LÉOPOLD II ET GUILLAUME II
A MUSSOLINI.

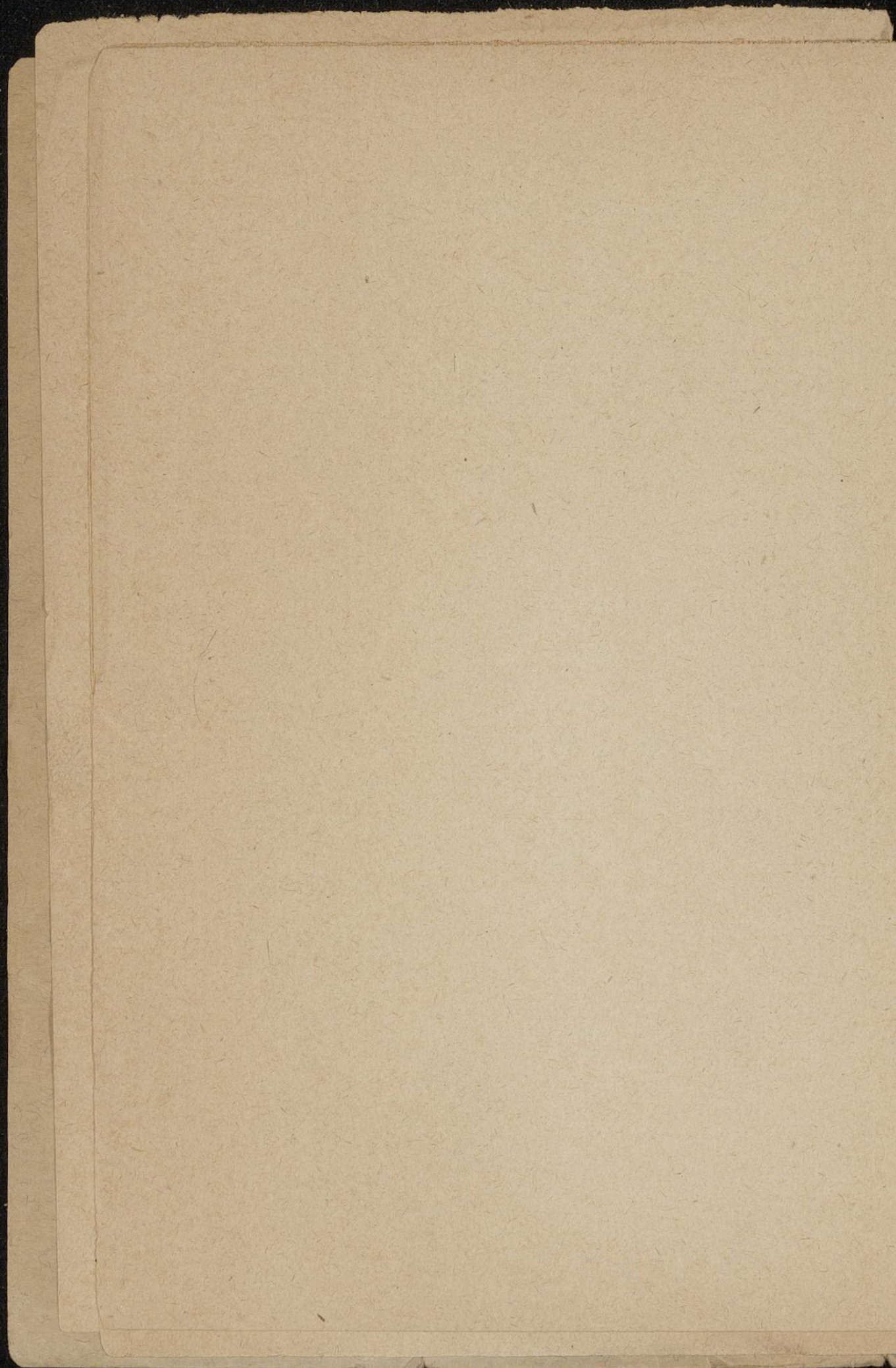
Préface du
Baron Ad. de Gerlache

Un portrait double



OFFICE DE PUBLICITÉ
Anc. Établ. J. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS
Rue Neuve, 36, Bruxelles

1929



PRÉFACE

DU BARON A. DE GERLACHE DE GOMERY

Lorsqu'il s'agit des talents ou des vertus de ses amis, Gérard Harry pousse à l'extrême sa confiance et sa bienveillance naturelles. Il ne doute plus de rien et sa féconde imagination va jusqu'à nantir ces privilégiés des plus harmonieux violons d'Ingres. C'est ainsi, évidemment, qu'il en est arrivé à me demander d'écrire quelques lignes au seuil du troisième tome de ses si attachants « Mémoires », alors que les deux premiers ont été préfacés par Maurice Maeterlinck et Adolphe Max ! Insigne faveur, donc, que celle qui m'échoit aujourd'hui — faveur tellement insignie que je l'eusse déclinée sans hésitation s'il s'était agi de complaire à tout autre qu'à ce vieil et fidèle ami des bons et des mauvais jours.

Aussi bien, estimé-je, que j'accomplis ici un véritable devoir, un pieux devoir même, car ces « Mémoires » si vivants, si touffus

et si sincères sont, au fond et avant tout, un tendre et suprême hommage rendu à la femme charmante que, dès les prémices de notre vieille amitié, je vis, autant d'âme que de corps, aux côtés de ce « chevalier sans peur et sans reproche » de la Presse belge et que, depuis lors, j'ai toujours vue intimement associée à sa belle vie, toute de probe et digne labeur.

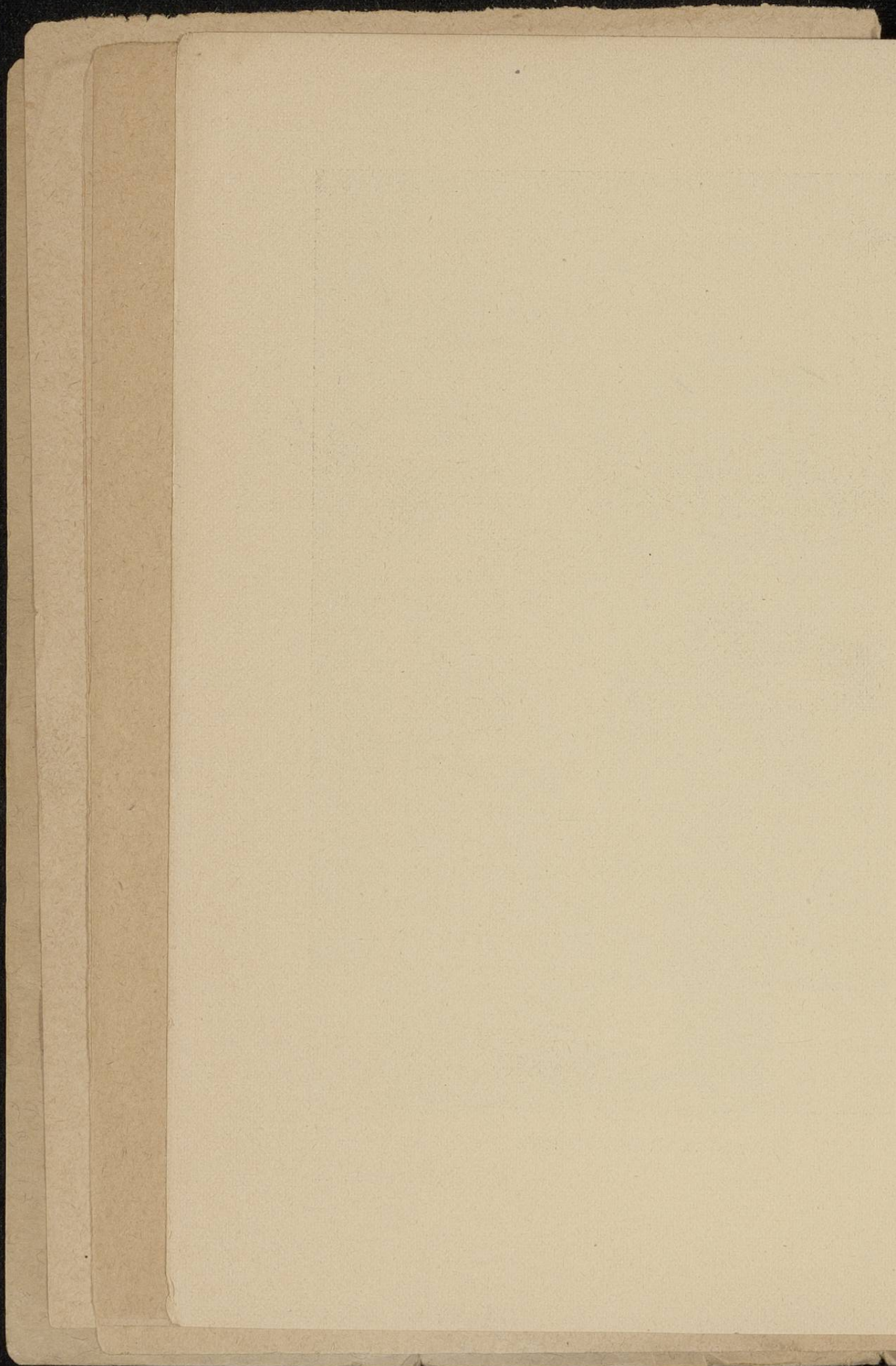
Les prémices de notre amitié, comme c'est loin déjà ! C'était en 1896, un dimanche de janvier. Nous dinâmes ensemble, ce jour-là, chez des amis communs ; mais ce ne fut point par l'effet du hasard. Il n'y avait, du reste, d'invités que nous trois : elle, lui et moi. La rencontre avait été ménagée par le fils aîné de la maison, lequel, fort épris des choses de la géographie et très au fait de mes projets d'expédition antarctique, s'inquiétait de la lenteur que mettaient à s'y intéresser la presse quotidienne et, partant, le grand public.

J'étais rentré depuis plusieurs mois d'un voyage d'initiation à la navigation dans les glaces, et si j'étais un peu plus riche d'expérience, je ne l'étais guère plus d'espérances quant aux réalisations financières. Que dis-je ? Je l'étais beaucoup moins, car j'avais eu le



MADAME. GÉRARD HARRY A 62 ANS

Photo Clary de 1910



temps déjà de frapper vainement à bien des portes.

Faut-il dire que le jeune et déjà très silencieux marin que j'étais fut largement mis à contribution — ô, avec quelles bonnes et généreuses intentions ! — et qu'il fit, ce soir-là, à peu près seul les frais de la conversation ? Et sans doute est-il bien inutile, aussi, de dire à ceux qui connaissent Gérard Harry et qui ont connu sa femme, sa conseillère, que le repas ne se termina pas que le champion de la cause coloniale — et de toutes les bonnes causes — ne résolût de se consacrer, de tout cœur, à la propagande belgo-antarctique, si je puis ainsi m'exprimer.

Dès le lendemain, son vaillant *Petit Bleu* commençait une ardente campagne en faveur de mon projet et bientôt il entraînait dans le mouvement, par son exemple, la quasi-unanimité de la presse nationale : la « *Belgica* » était lancée et, dix-huit mois plus tard, elle pouvait enfin voguer vers l'Antarctide de mes rêves !...

Parmi les réunions qui eurent lieu sous la si gracieuse présidence de sa chère compagne et dont Gérard Harry évoque le souvenir, il en est une dont je me plais à dire aussi quel-

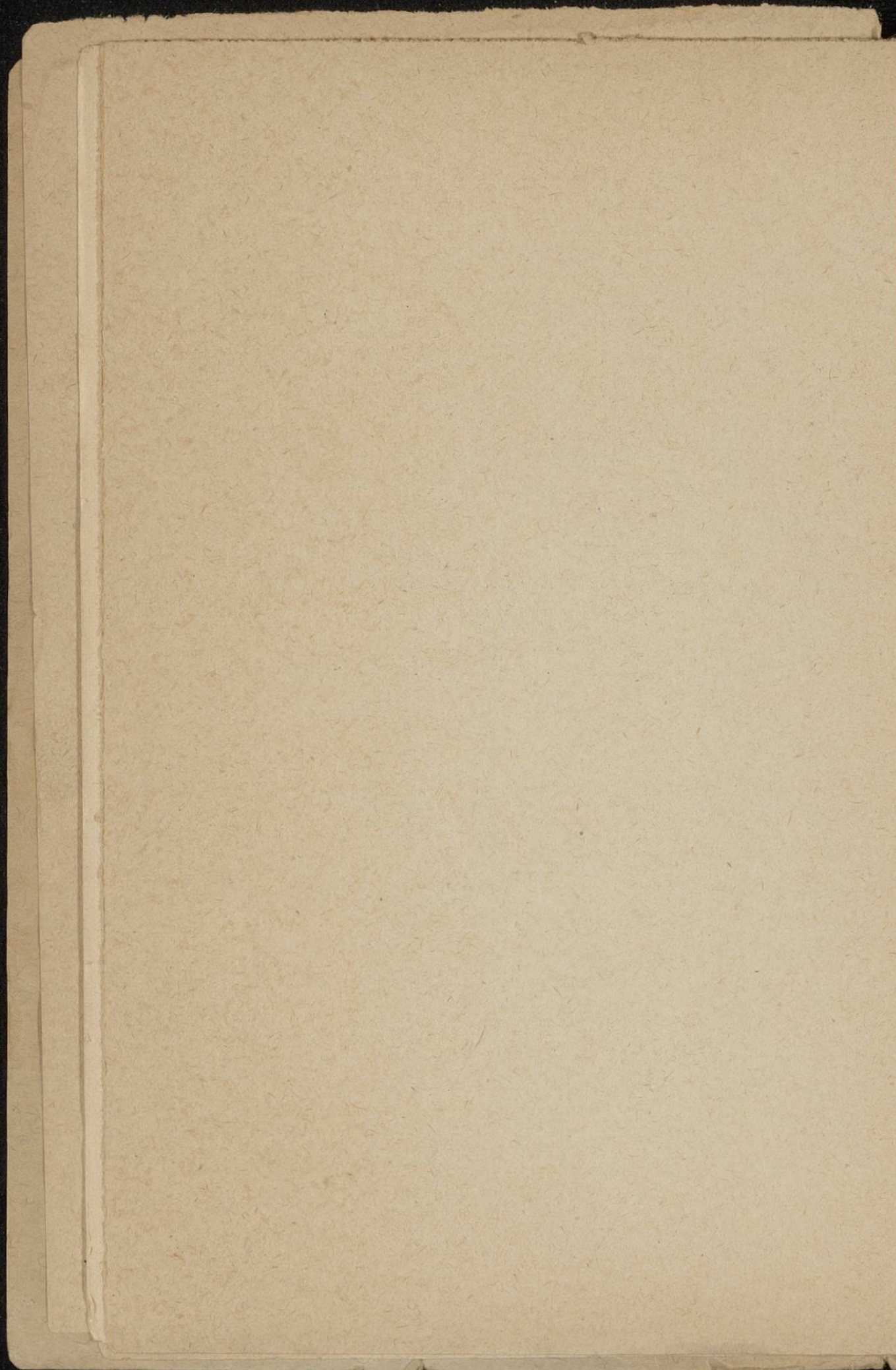
ques mots : Peu avant le départ de la « Belgica », un dîner nous réunissait chez lui, mes parents et moi, avec quelques personnalités amies : M^{me} De Rongé, la noble et vénérable « marraine » des « Congolais »; le colonel Thys, M. Valère Mabille, M. De Grauw, directeur général des chemins de fer de l'État, d'autres encore. Or, avant de se séparer, les membres du petit cénacle décidèrent que pareille réunion aurait lieu trimestriellement et à tour de rôle chez chacun d'eux, et ce pendant toute la durée de la campagne de la « Belgica ». Et c'est ainsi que furent instaurés ces dîners dit « antarctiques », au cours desquels régna toujours le plus bel optimisme et où les chers miens trouvèrent réunis autour d'eux des cœurs battant à l'unisson des leurs.

Combien d'autres souvenirs encore me reviennent à l'esprit qui caractérisent l'excellence des rapports que, depuis le premier abord, j'ai eu le bonheur d'entretenir avec ce ménage idéalement uni : souvenirs du temps de paix, souvenirs du temps de guerre ! Mais, aussi, combien loin je serais entraîné à les évoquer tous ici, fût-ce brièvement ! Ce serait écrire, moi aussi, des « mémoires » et déborder ainsi de beaucoup le cadre de cette

simple préface que je terminerai par conséquent en me bornant à prédire au lecteur qu'il aura autant de plaisir et de fruit à lire le présent volume — dont j'ai eu la primeur — qu'il en a éprouvé à la lecture des précédents.

ADRIEN DE GERLACHE DE GOMERY.

15 mars 1929.



SPECTACLES, FIGURES,
LEÇONS D'UN DEMI-SIÈCLE.
DE LEOPOLD II ET GUILLAUME II
A MUSSOLINI.

L'ART DE MENDIER AVEC SUCCÈS.

Un trust de la bienfaisance.

— Il n'y a qu'un mort ?

— Un seul. Le patron du bateau-passeur. Mais il laisse dans la plus grande misère sa veuve et toute une nichée d'enfants dont il était l'unique gagne-pain.

Il s'agissait d'une modeste embarcation qui transportait passants et marchandises sur le canal de Willebroeck. La chaudière avait fait explosion et tué le marin d'eau douce qui en constituait, avec un aide, tout l'équipage.

Cela se passait en la seconde année d'existence du *Petit Bleu*, né en 1894, au mois des roses.

Quand je donnai à l'ange que j'avais pour compagne la nouvelle de l'accident, ses beaux yeux s'humectèrent.

— Je vais aller voir, me dit-elle, la pauvre veuve et ses mioches. Mais le secours que je leur apporterai — de ta part — sera bien insuffisant. Il faudrait bien des milliers de francs. Si tu ouvrais une souscription?

— Nous sommes en août, chère, malheureusement, et tous les riches sont en vacances — loin. Or, c'est une misère urgente à soulager. Cherchons autre chose.

Ma conviction a toujours été et mon expérience m'a prouvé qu'en matière de charité, comme en tout ce qui requiert l'intervention du public, il faut, pour atteindre les cœurs, frapper les imaginations, flatter la vanité ou satisfaire le goût du neuf par quelque forme originale d'appel à la générosité : on donne rarement, si l'on n'a quelque chose à recevoir en échange.

Or, juste au moment dont je parle, une populaire chanteuse et diseuse parisienne, Nini Buffet, récoltait de véritables mannes pour les meurt-de-faim, en allant, sous un costume de fantaisie, roucouler de sa jolie voix dans les cours d'immeubles et sur la voie publique.

Au salut des victimes de l'accident de Willebroeck, j'eus l'idée d'adapter cette fructueuse innovation, renforcée de piquants éléments, inusités encore.

Durant toute une soirée d'été, les deux artistes qui faisaient alors florès dans les revues de l'Alcazar, le gros et joyeux Ambreville et la jolie cantatrice M^{lle} Aciana (premier prix d'un concours de beauté), parcourraient en chantant, fagotés l'un et l'autre comme des chemineaux, tous les cafés, restaurants et cours d'hôtels de Bruxelles, en s'accompagnant d'un violoneux. Et le trio devait s'encadrer d'un groupe imposant de quêteurs en frac et cravate blanche, composé du personnel de rédacteurs et dessinateurs du *Petit Bleu*, leur chef — l'auteur de ces « Mémoires » — en tête. Des mendiants en tenue de soirée, escortant des artistes idolâtrés mis comme des gueux et égrenant tout un chapelet de mélodies, cela ne se serait jamais vu et ferait d'autant plus sûrement recette que, parmi les élégants collecteurs, figureraient de jeunes gloires littéraires et artistiques, telles que Lucien Malpertuis, les futurs académiciens George Garnir et Louis Dumont-Wilden, le peintre Léon Dardenne (vedette de « l'École de Tervueren ») et humoriste du crayon), l'aquafortiste Marc-Henri Meunier, neveu du

prestigieux Constantin; le merveilleux illustrateur Gustave Flasschoen — tous dessinateurs du premier quotidien illustré.

Le résultat dépassa les plus optimistes prévisions. Bruyamment annoncée à l'avance, cette tournée mit Bruxelles sens dessus dessous. Elle fit affluer dans les grands cafés de la capitale et de ses faubourgs des foules paradoxalement nombreuses en morte saison. Et, follement amusées, ces foules, ayant acclamé M^{lle} Aciana et Ambreville juchés, pour chanter, sur des tables comme sur des tréteaux, payaient sans rechigner leur régal. Secouant frénétiquement les boîtes de collecte empruntées par nous aux serviabiles « Marçunvins », nous abusions sans vergogne de toute rencontre avec des connaissances cossues, dans la rue ou au restaurant, pour les taxer au maximum.

— Vingt sous, seulement, vous le millionnaire? Allons donc! Un louis, s'il vous plaît, et plus vite que ça!

Et la pièce d'or tombait dans l'une de nos escarcelles, sans préjudice du franc déjà lâché... Un riche banquier, accompagné de sa femme, ayant répondu à l'un de nous : « C'est à la belle Aciana que je réserve ce jaunet. »

— Soit, mais Madame votre épouse en offrira autant au beau garçon que je suis.

Et doublement le couple s'exécutait — la femme avec le sourire des représailles.

A la sortie de maint établissement, bien des gens sautaient dans des fiacres ou poursuivaient en courant les breaks qui nous menaient d'étape en étape, pour nous rejoindre à chaque halte, goûter une nouvelle audition et renouveler leurs largesses. Dans les cours d'hôtel, ce fut une pluie d'or et de papier-monnaie coulant des mains, brillamment baguées, d'étrangers et d'étrangères à qui on expliquait le pourquoi du concert soudain et de sa pittoresque mise en scène. Et cette manne passait, intacte, dès le lendemain, aux mains de la veuve et des orphelins du malheureux marinier, nos braves chanteurs ayant renoncé à tout cachet (ces cigales de théâtre sont toujours généreuses à faire rougir les fourmis bien rentées) et le *Petit Bleu* ayant pris à sa charge tous les frais de la nocturne expédition. Je ne me rappelle plus le total de la recette, mais seulement qu'elle fut suffisante pour assurer largement la vie des « sinistrés » jusqu'à l'âge où les enfants seraient en état de la gagner par leurs propres moyens.

Et deux beaux yeux, maintenant fermés pour jamais, se mouillèrent encore — mais de joie.

A quel point le succès d'entreprises philanthropiques telles que celles du « Cercle Africain » et des « Sans-Nom » ne vient-il pas, aux jours de carnaval, confirmer l'influence des parades fantaisistes sur la charité du public auquel elles en donnent pour son argent.

Mais ce n'est pas à de tels procédés que je songeais, en promettant, à la fin du tome II de ces « Mémoires », de montrer comment on réussit infailliblement à faire aboutir des idées philanthropiques ou des campagnes d'utilité nationale ou internationale; j'invoquais la fécondité, en de tels domaines, d'une action concertée et unanime de la presse.

Une telle action eût été superflue, dans le cas du pitoyable marinier de Willebroeck, où l'initiative d'un seul journal devait suffire à la réparation d'une infortune frappant une seule famille. Mais il en est autrement des croisades humanitaires visant à des effets permanents et de grande envergure, telle, par exemple, l'œuvre du « Grand Air pour les petits ». Je cite celle-ci, parce que sa genèse, généralement ignorée, va me fournir le moyen de me faire mieux comprendre.

L'idée première d'assurer périodiquement un peu de vivifiant air champêtre ou balnéaire à la grouillante et malade population enfantine des ruelles et des impasses appartient au grand homme de bien Jules Carlier, qui a été et reste son principal animateur. Il me la soumit en me demandant de l'exposer et préconiser dans le *Petit Bleu*. Esprit sage et pratique, il n'envisageait à l'origine qu'une journée à la campagne ou au bord de l'eau pour les petits miséreux des taudis. Plus ambitieux, pour ne pas dire plus téméraire que lui, j'élargis d'emblée son programme en le lançant, pour obtenir, en faveur des pauvres gosses, une semaine au moins, sinon quinze jours d'ébats dans la lumière et la fraîcheur des villégiatures. La propagande du *Petit Bleu* ayant tout de suite attiré l'agissante sympathie de quelques amis opulents sur ce que j'avais baptisé : « L'Œuvre du Grand Air pour les petits », M. Jules Carlier entrevit toutes les possibilités de sa belle initiative, et me suggéra la création d'un puissant comité de patronage — représentatif de tous les partis et de toutes les classes, sans distinction — comité dont le prestige et l'entregent obtiendraient du public des sacrifices proportionnés aux besoins. Délicatement, M. Jules Carlier m'offrit la présidence du dit comité : je refu-

sai et refusai même, pour les raisons que voici, de figurer à un titre quelconque dans l'aréopage projeté : 1° Les titres de M. Carlier lui-même à la présidence me semblaient supérieurs aux miens, sans compter qu'il aurait plus de temps que moi à consacrer à une campagne réclamant une sollicitude et une activité constantes; 2° en m'identifiant personnellement et définitivement avec l'œuvre dont j'avais été l'un des deux pionniers et le parrain, j'aurais donné à cette œuvre la couleur du *Petit Bleu*, la couleur libérale et du coup lui eût aliéné les catholiques pointus et les plus avancés des démocrates; 3° en même temps, une œuvre qui avait besoin, pour vivre et s'épanouir, de la publicité de tous les journaux du pays, se verrait dénier celle de beaucoup d'entre eux, si elle apparaissait comme « la chose » d'un seul organe, — d'un concurrent dont elle pourrait être destinée à servir la popularité aux dépens d'autrui.

Ces considérations n'avaient pas dessein de blâmer le sectarisme de certains adversaires politiques du *Petit Bleu* ou l'esprit de boutique de certains de ses confrères, mais simplement de faire entrer en ligne de compte des faiblesses humaines qui sont de tous les temps et de tous les milieux, et qu'on ne doit jamais ignorer, sous peine de sacrifier la

réalité à l'utopie. Donc, le meilleur moyen pour moi de continuer à seconder l'Œuvre du Grand Air pour les petits, serait de m'effacer complètement, de disparaître derrière le comité multicolore qui l'allait prendre sous son égide, de façon à lui garantir tous les bons vouloirs, sans exception.

Patronnée par une sorte de grand consortium éclectique, et sous l'impulsion d'un homme aussi passionnément dévoué que Jules Carlier, l'Œuvre du Grand Air, soutenue par toute la presse, est devenue, pour le salut des petits indigents, une grande puissance, aujourd'hui bénéficiaire de l'estampille royale et dotée, avant la plupart des autres organismes sans but lucratif, de la personnification civile qui aide à assurer son avenir. Elle eût végété, si sa force motrice était restée dépendante d'un journal isolé. La devise nationale : « L'union fait la force », trouve donc une féconde application dans la propagande charitable comme en tant d'autres domaines (1). Puisque la mode est aux trusts, pour-

(1) Les succès des campagnes philanthropiques du *Soir*, opérant par sa seule force, n'infligent pas un démenti à cette règle, car le tirage de ce journal équivaut à celui de plusieurs organes réunis, et sa qualité de neutre vaut, à ses entreprises bénévoles, le soutien de M. Tout le Monde, ou peu s'en faut.

quoi ne pas truster systématiquement, désormais, la philanthropie pour la multiplication de ses fruits? Le trust de la bienfaisance, de l'altruisme, compenserait un peu les trusts égoïstes de la finance, si gros de dangers.

LE JOURNALISME RÉALISATEUR.

« *Acta post verba* ».

Révélations sur la première tentative de rapprochement hollando-belge. — De l'inédit sur l'expédition antarctique de la Belgica. — Louise de Gerlache et Mussolini. — Le grand explorateur Shackleton à Paris, Bruxelles et Anvers.

Mais ceci me conduit tout droit à l'énoncé d'une conception que j'ai longtemps caressée et même pratiquée dans la modeste mesure des moyens du *Petit Bleu*, et qui, généralisée, rendrait à la société d'incalculables services. J'avais souvent rêvé le *journal réalisateur* — réalisateur de ses propres prédications, celui qui, ne se contentant pas du rôle de quotidien moulin à paroles, s'efforcerait, chaque fois que la chose serait faisable, de passer de la stérile rhétorique à l'action, en traduisant lui-même en faits son programme. L'organisation de

notre soirée de collecte en faveur des victimes d'une explosion de chaudière fut comme un échantillon de cette méthode — échantillon sans grande valeur, si on veut, mais suffisamment probant tout de même. Si nous nous en étions tenus à la simple et habituelle ouverture d'une souscription, la famille qu'il s'agissait d'arracher à un abîme eût eu le temps de mourir de faim, avant que le public ne répondît à notre appel — et encore, dans quelle maigre mesure y eût-il peut-être répondu? En allant nous-mêmes au public, en forçant, à l'aide d'une inédite « attraction », portemonnaie et portefeuilles, nous avons récolté en quelques heures un maximum de ressources, qu'un torrent quotidien d'éloquence en lettres moulées n'eût produit qu'au bout de quelques semaines — donc trop tard.

Se rappelle-t-on le geste, plus récent, d'un journal parisien qui, las d'exhorter le gouvernement à faire nettoyer les bureaux de poste et de télégraphe, et à maintenir en condition utilisable les porte-plume fourbus et les papiers buvards crasseux mis à la disposition du public, paya des femmes pour envahir, un matin, sans crier gare, ces établissements, en chasser la poussière et les toiles d'araignée, en repolir les vitres et y remplacer les encriers

bourbeux et les autres caducs instruments d'écriture par un matériel tout battant neuf? La manière était un peu forte, mais foudroyante fut sa conséquence. Réveillée par cette quasi révolutionnaire « propagande par le fait » (du Mussolinisme avant la lettre), l'autorité transformait, dès le lendemain, la plupart des affreux bureaux de poste en petits salons clairs, propres et outillés selon leur destination.

Sans m'aventurer jamais au subversif coup de force de notre énergique confrère parisien, j'ai adapté à plus d'un important résultat ma formule du *journal réalisateur* et, pour y encourager la presse d'aujourd'hui et de demain, en vais conter ici un ou deux des traits les plus saillants.

En 1904, nous excursionnions, ma chère femme et moi, en l'île de Zélande avec quelques amis, dont François Fonson, le futur auteur du *Mariage de M^{lle} Beulemans*, et Eugène Baie (1), à la fois secrétaire général de

(1) Dans une lettre récente, Eugène Baie m'a rappelé que M^{me} Fonson, de constitution très délicate, ayant été prise à Flessingue, sur notre bateau, du mal de mer — ce mal que généralement on répugne à aller secourir, de crainte de contagion — ma femme s'empressa auprès d'elle et lui prodigua avec succès les soins d'une véritable et tendre maman. Autre confirmation, s'il en fallait, de

la Conférence interparlementaire du commerce et écrivain de belle envolée, comme en témoignent son *Epopée flamande* et *Le Siècle des Gueux*. Depuis longtemps, l'idée hantait Eugène Baie d'engager une campagne pour un rapprochement hollando-belge dont l'aboutissement final serait l'organisation de la défense commune des deux rives de la Meuse contre une agression allemande, pressentie, dès ce moment-là, par quelques trop rares clairvoyants. Il s'en ouvrit à moi et me proposa de développer son programme dans le *Petit Bleu*. Acquis, dès le principe, à une réconciliation de nos deux peuples respectueuse de l'indépendance de chacun, je lui objectai, néanmoins, que trois ou quatre articles, si éloquents fussent-ils, seraient condamnés à la stérilité, comme tant d'autres phrases emportées par le vent. Pour qu'une telle croisade eût chance de porter des fruits positifs, il faudrait l'organiser de façon à en assurer d'avance la réalisation pratique. Comment procéder pour cela? Après mûre réflexion,

ce que j'ai dit au tome I^{er} de mon adorée en allée. Elle allait à la souffrance physique ou morale pour l'apaiser, n'attendant jamais que la souffrance vînt, suppliante, à elle.

voici le plan que je suggérai et qui allait être rigoureusement exécuté :

Avant que mon journal n'imprimât un seul des articles démontrant les bienfaits éventuels et réciproques d'une entente hollando-belge, Eugène Baie irait soumettre des exemplaires dactylographiés de ces articles à une série d'éminentes et influentes personnalités belges du monde politique, économique et militaire dont il solliciterait l'approbation motivée, au cours d'*interviews* à reproduire immédiatement après publication des articles consacrés à la thèse. Une fois toutes ces précieuses adhésions recueillies en Belgique *et aux Pays-Bas*, nous prierions l'Agence Havas de télégraphier un résumé, préparé par nous-mêmes, de chaque interview approbateur, à tous les journaux de l'Europe abonnés à son service quotidien, de façon que l'idée du rapprochement hollando-belge et la constatation des prestigieux suffrages obtenus déjà en sa faveur, devîssent vite de notoriété universelle et sujets de discussion internationale. Puis Eugène Baie irait revoir chacun des hauts personnages interviewés pour les inviter à faire partie d'un Comité officiel belgo-hollandais « de réalisation » que nous constituerions ainsi nous-mêmes. Il n'y aurait guère de leur

part de refus possible, puisqu'ils se trouveraient moralement engagés par la vaste publicité donnée à leur adhésion de principe.

Suivant mes prévisions, la campagne, ainsi préparée, eut un retentissement énorme. Elle fut signalée et discutée par tous les grands journaux du monde, ceux de France, d'Angleterre, d'Allemagne surtout, en dehors des deux pays directement intéressés. La presse allemande seule se montra hostile; elle pressentit notre objectif ultime : la défense militaire hollando-belge, — objectif que les articles d'Eugène Baie reléguèrent au second plan et présentaient en termes très voilés, dans un sentiment de réserve, de prudence diplomatique qui s'imposait.

Et le Comité d'entente hollando-belge ayant été formé, avec à sa tête, pour la Belgique, M. Auguste Beernaert, le grand ex-ministre de Léopold II, et pour la Hollande, le considérable homme d'Etat Hemerskerk, il fut accueilli de part et d'autre avec tous les égards dus à l'importance d'un tel aréopage. Les Parlements des deux pays le subventionnèrent et mirent à sa disposition, pour ses réunions périodiques dans chacune des deux capitales à tour de rôle, les locaux du Sénat belge et ceux de la Première Chambre des

Etats Généraux. Au lieu de perdre son temps en palabres d'intérêt purement académique, le Comité s'attacha, dès le début, à faire œuvre concrète, à établir les premiers jalons d'un rapprochement, notamment par l'octroi de l'*exequatur* aux jugements prononcés par les tribunaux de l'un et l'autre pays; par l'admission des compétences hollandaises à la Bourse des Métaux de Bruxelles et par la mise à l'étude d'un accord économique réciproquement avantageux, tandis que, très secrètement, les états-majors de nos deux armées échangeaient leurs idées en vue du plan de défense commune de la Meuse.

Quelqu'un, il est vrai, allait troubler la fête. L'action visible du Comité se développait et promettait de devenir de plus en plus féconde, lorsqu'en 1911, un événement, aussi inattendu qu'un coup de foudre dans l'azur d'été, vint l'arrêter pour ne pas dire ruiner. Il apparut, tout à coup, que le gouvernement néerlandais, cédant à une violente pression de Guillaume II sur la Cour des Pays-Bas, n'admettrait jamais l'accord militaire qui, dans notre pensée, devait couronner bientôt l'édifice. Il annonçait, en effet, la présentation d'un projet de loi destiné à fortifier solidement Flessingue, c'est-à-dire à barrer la route d'Anvers à toute flotte

arrivant de la haute mer au secours de la Belgique et de son « réduit national », le jour où notre pays serait envahi ou menacé d'invasion.

Ainsi notre rêve s'écroulait, faisait naufrage au port... de Flessingue, peu avant l'année fatale où son accomplissement intégral eût probablement suffi à refroidir les velléités agressives du « Seigneur de la Guerre ». Par conséquent, le Comité d'entente hollando-belge ne fut plus convoqué. Et c'est une campagne d'opposition à la fortification de Flessingue que l'auteur de ces lignes et un ou deux autres amis d'Eugène Baie entamèrent alors. Au cours de la grande mêlée de 1914-1918, je demandai un jour à un diplomate français pourquoi son gouvernement et celui de l'Angleterre, ainsi alertés, n'avaient pas appuyé à La Haye nos protestations contre un projet « d'embouteillage d'Anvers » si manifestement inspiré par une arrière-pensée belliqueuse de Berlin.

— Ces protestations, me répondit-il, furent prudemment esquissées; mais nous n'avons pu y insister, sentant, dès ce moment, que la moindre étincelle pouvait mettre le feu à la poudrière Européenne et que cette étincelle, une opposition trop catégorique de notre part aux fortifications de Flessingue, ou tout au

moins à leur utilisation contre la Belgique, était capable de l'allumer.

N'importe. L'obstacle où échoua finalement alors le projet d'entente hollando-belge enfanté par le seul effort d'un journal bruxellois à un sou, n'empêche que ce projet ait pris corps, se soit réalisé en partie et qu'il eût abouti peut-être au *terminus* magnifique que nous visions, si la despotique influence de l'actuel hôte de Doorn n'était intervenue pour le culbuter. Certaines traces de son action subsistent encore à l'heure qu'il est : l'*exequatur* des jugements de nos tribunaux, la réduction du tarif postal entre les deux pays par exemple, et, — dans le domaine économique, où l'action du Comité hollando-belge avait été particulièrement efficace, — un accroissement considérable du chiffre d'affaires commerciales d'un pays à l'autre se chiffrant — de 1905 à 1911 — par 150 millions de francs de plus-value. Le succès absolu de notre croisade avait tenu à peu de chose, — à un accès de perverse humeur du soi-disant « Empereur de la Paix », — ou peut-être à une insuffisance d'initiative et de fermeté de la part de la diplomatie franco-britannique qui eût pu aboutir si elle avait insisté sinon pour l'abandon du projet de fortification de Flessingue, du moins,

et simplement, pour un engagement de ne pas employer cet éventuel appareil défensif contre les intérêts d'Anvers et de la Belgique envahie et menacée.

Dans tous les cas, le pas considérable qui avait été fait par l'initiative d'un seul journal « réalisateur », dans la voie d'un rapprochement des deux peuples divorcés depuis 1830, témoigne suffisamment du rôle formidable que jouera la presse le jour où ses dirigeants se concerteront et coopéreront méthodiquement et unanimement à quelque vaste entreprise d'intérêt européen ou universel.

S'il n'avait dépendu que de moi, cette coopération générale serait entrée depuis longtemps dans le domaine des faits accomplis. Je la proposai au Congrès international de la Presse à Budapest (1) dans un rapport qui peut se résumer ainsi : « Les journaux de tous pays s'efforceraient, chacun dans la mesure de ses moyens, de donner une forme concrète aux plus heureuses de leurs idées abstraites; — tel l'organe parisien qui, après avoir sans grand succès exhorté l'Etat à la création de sous-

(1) C'est pendant ce voyage en Hongrie qu'à Orsova, l'admirable compagne de ma vie renonça à l'attrayant voyage de Belgrade, pour les généreuses raisons que j'ai exposées dans le tome II de mes *Mémoires*.

marins pour la défense éventuelle des côtes françaises, en fit construire un et le donna au pays, pour servir de point de départ à la formation de cet outillage protecteur; tel, cet autre, entreprenant la toilette des bureaux de poste et télégraphe; et le *Petit Bleu*, sollicitant en personne la charité au bénéfice des victimes d'une catastrophe ou forgeant de ses mains l'instrument vivant du rapprochement holando-belge. Un Livre d'Or, enregistrant chaque année ces initiatives *pratiques* de la presse dans chaque pays, viendrait à la fois susciter l'émulation des journaux dans la voie des « réalisations » et accroître partout le prestige du « quatrième pouvoir » par l'évidence de sa puissance effective. »

L'idée, favorablement accueillie et unanimement approuvée en principe, demeura malheureusement à l'état de lettre morte, comme tant d'autres vœux de tant d'autres congrès. J'engage vivement mes confrères à la reprendre et à arrêter les mesures nécessaires à sa mise en pratique. Ils donneraient par là à tous les genres de progrès utile une incalculable impulsion.

Pour sa part, le *Petit Bleu* continua à s'inspirer, en toute occasion possible, de cette formule : *agir autant qu'écrire*. C'est ainsi qu'il

aida très sensiblement à faire aboutir la fameuse expédition antarctique de la *Belgica*, qui allait directement ouvrir la voie à la conquête définitive du Pôle Sud et de ses précieux secrets, et indirectement à la conquête du Pôle Nord par l'illustre Amundsen (1), enrôlé à bord de la *Belgica* où il fit son stage polaire, sous la direction si inspirante du commandant, aujourd'hui baron Adrien de Gerlache. Au moment (1896) où le grand marin qu'est de Gerlache m'entretint du magnifique projet antarctique, qui était entièrement sien, il se heurtait de presque tous les côtés à l'indifférence ou au scepticisme. Même il semblait qu'en haut lieu on fût nettement hostile à une entreprise capable de détourner passagèrement de la grande œuvre congolaise l'attention et la sympathie nationales. Ne me bornant pas à publier et à faire illustrer d'éloquents articles d'Adrien de Gerlache sur son rêve et les fruits moraux et matériels qu'on en pouvait attendre, je suscitai des conférences en sa faveur, et réunis chez moi, avec le concours de mon adorable et dévouée compagne, des personnages

(1) Si malheureusement victime, l'an dernier, avec son noble compagnon français Guilbaud, de sa tentative héroïque pour sauver les survivants de la désastreuse expédition polaire du général italien Nobile.

susceptibles de s'y intéresser et d'y aider pécuniairement. Puis, comme les souscriptions des Mécènes particuliers restaient loin de correspondre aux nécessités, le *Petit Bleu* imagina un moyen spécial de pression sur le Gouvernement et le Parlement pour qu'ils subventionnassent un programme d'exploration appelé à faire rayonner si loin et si haut le pavillon belge. Chaque jour nous extrayions du *Moniteur* la liste des subsides officiels alloués aux fabriques d'églises ou à des objets d'intérêt secondaire, voire discutable, en demandant à M. Qui de droit comment, assez riche pour patronner de telles choses, l'Etat pouvait, en conscience, refuser les quelques centaines de mille francs indispensables à une expédition qui servirait à la fois si brillamment la science et le renom du pays. A force d'être ainsi constamment frappé, le clou s'enfonça. Chambre et Sénat finirent par voter le subside réclamé. Et nous eûmes la joie, ma femme et moi, de rassembler à notre table, à la veille du départ de la *Belgica* pour sa « terre promise », des amis sûrs et éprouvés parmi lesquels M^{ms} Charles de Rongé, Emile Delcommune et le colonel, depuis général Thys, dont les cœurs suivraient d'étape en étape l'épopée de la *Belgica* et dont les portefeuilles s'ouvri-

raient encore, pour la seconder, en cas de besoin. Comme je proposais à toutes les personnes présentes à ce dîner de se retrouver chez moi — chez nous — à chaque anniversaire du départ de l'expédition, pour fêter ses découvertes et ses progrès et lui marquer notre fidèle sollicitude, la face ronde, joviale, toujours ensoleillée de cet allumeur de confiance qu'était le colonel Thys, s'épanouit d'un malicieux sourire et, dans un toast humoristique répondant au mien, le créateur du premier chemin de fer du Congo s'écria :

— Quoi ! nous ne dînerions qu'une fois par an ! Je vais suggérer un amendement à ce régime de famine, plus dur peut-être encore que celui de la banquise. Dînons les uns chez les autres, à tour de rôle, tous les trois mois, et le plus copieusement possible, en l'honneur des héroïques explorateurs de l'Antarctique. Au moins ceux-ci auront-ils chance, à leur retour, dans trois ou quatre ans, de retrouver quelques survivants parmi nous.

Et il en fut ainsi décidé.

Ayant prié Adrien de Gerlache de m'honorer d'une préface pour ce volume, je me fais scrupule de dire ici tout le bien que je pense de ce grand Belge. Des esprits chagrins

me soupçonneraient d'acquitter une simple dette de reconnaissance, si je louais autant qu'il le mérite cet homme de science et de cœur que j'ai pu observer de si près au cours de plus de trente ans d'affectueuses relations, à travers tant de luttes, de joies, de douleurs partagées, de larmes mêlées quand il perdit sa remarquable sœur Louise et quand je perdis mon exquise compagne dont il savait la lumineuse beauté d'âme.

Me plaçant au point de vue purement historique, je vais toutefois faire apparaître un ou deux aspects de la carrière de de Gerlache que nombre de ses compatriotes ignorent encore. On ne salue généralement en lui que l'organisateur et l'animateur de la périlleuse et glorieuse expédition antarctique qui traça leur voie à toutes les subséquentes découvertes faites depuis par d'autres dans la glaciale *terra incognita*. On ne sait pas assez que ces autres — et notamment le grand Charcot et l'intrépide et regretté explorateur anglais Sir Ernest Shackleton — durent à une collaboration *directe* de son expérience une bonne part du succès de leurs propres recherches. Professionnel navigateur, hautement prisé au pays des Nordenskiöld, des Nansen, des

Amundsen dont il s'est assimilé peu à peu le langage, l'actuel directeur général des services de la Marine belge aida, en véritable frère aîné, ceux qui s'élançèrent sur ses traces à la conquête définitive du Pôle Sud. Shackleton, surtout, dont il fit construire sur ses propres plans, en Norvège, le dernier navire l'*Endurance*, — avant d'aller armer ce bâtiment à Londres, — Shackleton qu'il enrichit, par surcroît, des lumières précédemment acquises par lui à bord de la *Belgica* et parmi le chaos des icebergs.

Durant la Grande Guerre, sa digne sœur Louise parcourut l'Italie avec une collection officielle de photographies des ruines accumulées en Belgique par le *furor teutonicus*, fouetta l'indignation des Italiens et les excita à se jeter dans la mêlée, en s'aidant de conférenciers tels que Georges Lorand, Jules Desrée et Maeterlinck. Puis, aux néfastes jours et aux immédiats lendemains de la déroute italienne de Caporetto, elle travailla à rallumer la vacillante flamme guerrière, en affrontant tel antre de déserteurs et de grévistes, secondée par la parole emportée de Mussolini, encore socialiste alors, et qui, — m'a-t-elle conté par la suite, — traita, sous ses yeux, les lâcheurs « de la bonne cause » comme un

dompteur traite les fauves (1), à coups de cravache (verbale cette fois), et les mata si bien, en bravant leurs menaces et leurs écumantes colères, qu'ils retournèrent vite à leurs devoirs de soldats ou de tourneurs d'obus.

Cependant que son frère, Adrien de Gerlache, envoyé en mission officieuse dans les pays scandinaves qu'il connaissait si bien et où il devait épouser une charmante compatriote de la princesse Astrid, se livrait, lui, en faveur des alliés, à une propagande tenace et hérissée de difficultés, car elle devait se faire « en sourdine » pour ne pas heurter de front la partialité extrêmement germanophile de certaine neutralité... théorique. Par manière de propagande indirecte et voilée, il organisa des expositions itinérantes et des ventes d'œuvres d'art belge qui, tout en secourant maints artistes momentanément ruinés par la guerre, faisaient connaître et admirer une face de notre pays en des milieux plutôt favorables à nos ennemis. Durant le même temps, il écrivait et publiait en langues norvégienne et suédoise, sous le titre de : *Un pays qui ne veut*

(1) D'après le récit de M^{lle} Louise de Gerlache, j'ai narré naguère, en détail, dans les *Annales*, cette scène où déjà « Napoléon perçait sous Bonaparte », c'est-à-dire le futur fasciste sous le socialiste.

pas mourir, un livre de large souffle patriotique et d'édifiante documentation que les moins belgophiles des neutres ne pouvaient lire sans être remués et frappés par l'antithèse de la noble Belgique martyre et de l'ignoble Germanie tortionnaire.

De ce bienfaisant livre, il prépara même une édition espagnole et une édition française (*La Belgique et les Belges pendant la guerre*) dont j'aidai — et ce me fut une grande joie — à assurer la publication à Paris. En cette ère de bouleversement universel, la production d'un volume de grand format, compliqué d'une nombreuse et indispensable iconographie, semblait un problème économique presque insoluble (1). J'eus la chance de découvrir un éditeur consentant, moyennant un subside assez considérable pour diminuer son gros risque. Bien qu'il me répugnât de solliciter quoi que ce soit de qui que ce fût (ma femme et moi, on le sait, nous nous en étions toujours abstenus rigoureusement), je surmon-

(1) La pénurie de charbon avait obligé le « dictateur aux vivres » à faire réduire jusqu'au format des journaux pour restreindre la fabrication du papier dont le prix commençait en conséquence à atteindre des altitudes prohibitives, tandis que la fermeture de tous les débouchés étrangers à la librairie française achevait de condamner celle-ci à une limitation extrême de sa production.

taï exceptionnellement cette répulsion en faveur d'une entreprise aussi patriotique, courus au Havre et arrachai, sans trop de peine, au Gouvernement la subvention exigée; puis, déférant au désir de mon vieil ami, je corrigeai, pour en hâter la publication, les épreuves de son livre qui eut la vertu d'émouvoir en faveur de la Belgique, chez plus d'un neutre, des cœurs restés jusque-là tièdes ou glacés.

Voilà des faits méritant la pleine notoriété pour achever d'éclairer une carrière d'explorateur dont on ne connaît, généralement, qu'une seule phase.

Ils me conduisent à la notation de quelques traits d'énergie qui complètent une autre belle figure : celle de feu Sir Ernest Shackleton, allié à une famille belge, par son mariage avec la belle-sœur de Charles Saroléa, l'éru- dit et vigoureux écrivain, naguère consul du Congo à Edimbourg, et professeur de littérature à l'Université de cette « Athènes du nord-ouest ».

J'ai antérieurement dit comment je fis, à Londres, la connaissance de ce puissant, intrépide et ardent Shackleton dont la solide carrure, la face ronde, rubiconde, joviale réalisait si pleinement le type de John Bull — en ses meilleurs jours — type si opposé à celui du

mince, distingué, rêveur Adrien de Gerlache, plus apparenté, lui, à la race des modernes marins latins, des Pierre Loti, avec leurs yeux profonds et tendres qui semblent réfléchir toute la mélancolique et mystérieuse poésie de l'immense désert liquide et mouvant. J'avais, on le sait, rencontré le héros polaire à Londres, au banquet que lui offrait son éditeur, mon ami William Heinemann, à son retour de l'expédition qui l'avait conduit plus loin qu'aucun de ses devanciers sur la route du Pôle Sud, — à quelques degrés seulement de ce but tant rêvé ! Il m'avait plu alors ; nous nous étions liés.

Quand, l'année suivante, il accepta d'aller à Paris, puis à Bruxelles et à Anvers donner des conférences sur son épique aventure, il fit appel à mon amitié pour l'assister dans l'organisation de sa tournée. Et à Paris, descendu dans un hôtel de la place Vendôme où nous le rejoignîmes, de Gerlache et moi, il donna, sous une forme imprévue et piquante, la mesure de son audacieuse énergie. Décidé à lire sa conférence en français, bien qu'il ne connût pas un mot de la langue d'Anatole France, il en avait fait traduire le texte par M. Rabot, secrétaire de la Société de Géographie de Paris. Et, à l'hôtel, où M. Rabot se

trouvait aussi, il nous employa tous les trois, durant près de trois heures, à contrôler et à rectifier sa fantaisiste et inintelligible prononciation du texte français, s'y reprenant obstinément, — à dix fois, quand il le fallait, — pour donner à une seule phrase un accent aussi correct que possible. Ce fut bien autre chose le soir même, quand, de l'estrade du plus vaste auditoire de la Sorbonne, sa parole stentorienne se mit à retentir aux oreilles de la multitude d'intellectuels accourus pour l'entendre.

Il y avait un mot : « oiseau », auquel sa bouche, comme celle de tous les Anglais unilingues, était absolument rebelle. Il articulait : ô-zoô, cî-zoô, ouïzoo, wâyzoô, que sais-je encore?... Se rappelant ce détail de nos répétitions du matin, il fit à la Sorbonne des efforts inouïs, mais longtemps vains, pour énoncer exactement les deux fatales syllabes. Elles résistaient, se débattaient sur ses lèvres, comme au bout d'une ligne le diable de poisson que l'hameçon a à peine accroché. Au long de minutes entières qui, en pareil cas, semblent des heures, suant et s'épongeant, il lutta contre la terrible difficulté avec la volonté de la vaincre, sans souci de l'attente anxieuse du public innombrable, témoin angoissé de ce

violent combat. Et, finalement, l'indécourageable volonté triompha : « oi-seau ! oi-seau ! »... Shackleton, à la longue maître de la proie euphonique, la brandissait, en quelque sorte, avec le cri joyeux du pêcheur qui a enfin tiré de l'eau la récalcitrante anguille, ou encore, du muet qui vient miraculeusement de recouvrer l'usage de la parole. Et l'admirable et si compréhensif auditoire parisien, au lieu de s'esclaffer et se moquer, comme on l'eût fait en maint autre pays que je sais, éclata d'enthousiasme et fit à l'explorateur une assourdissante ovation, commentée par cette réflexion si juste :

— On s'explique maintenant que cet entêté ait atteint les abords du Pôle !

Dédié à tout infortuné dont la nature ou quelque accident a déformé l'expression verbale. Qu'il *veuille* comme Shackleton, il *pourra* tout.

Shackleton devait nous en donner une autre preuve à Anvers. Mais, au préalable, son séjour à Bruxelles débuta par un assez mémorable « déjeuner de gala » organisé en son honneur, en notre foyer de la rue de Bellevue, par la douce, modeste et pourtant merveilleuse maîtresse de maison qu'était ma compagne. Nous y avions convié, notamment, avec la

gracieuse lady Shackleton, le grand ex-ministre Auguste Beernaert, président de la Société internationale d'exploration; le bourgmestre d'alors, Emile De Mot; Léon Cardon, Gaston Bérardi et Jacques Rouché, venus tout exprès de Paris; M. et M^{me} Louis Steens et leur fils René; Adrien de Gerlache, bien entendu, et son adjoint de la *Belgica*, le commandant Leconte, etc. De cette réunion, je ne dirai que ce qu'il pourrait être dit de toutes les réunions présidées par une véritable fée, penchée, eût-on dit, de toute sa vigilance sur les moindres désirs de tous nos invités à la fois, trouvant le moyen de jeter, en même temps, un pont de sympathie entre ceux qui se connaissaient le moins, et de m'aider, de tout son tact infini et prompt, comme de ses beaux regards, à ne jamais laisser les conversations glisser à quelque un de ces instants de silence qui pénètrent tout à coup, comme d'un souffle irrémédiablement glacial, les plus enjouées des compagnies. Sous une telle égide, qui n'eût éprouvé, au lieu du plus fugitif sentiment de gêne et d'ennui, une délicieuse sensation de bien-être, de souriante sécurité dans une atmosphère de la plus délicate bienveillance? A qui me reprocherait d'abuser des évocations de cette chère en allée, je répondrais : « C'est qu'en

elle se confondaient tant et de si exquisés qualités que je redoute de ne jamais lui rendre pleinement justice, si je ne saisis toutes les occasions d'ajouter à son portrait quelque touche qui y manque encore. En fait, elle ressemblait à ces fleurs de nuances si multiples et si difficiles à préciser toutes, qu'on les a baptisées « le désespoir du peintre ».

Venons-en à l'incident le plus notable, à mes yeux, de la principale journée de Sir Ernest Shackleton à Anvers, où nous l'accompagnâmes, de Gerlache et moi. Le célèbre voyageur et conférencier devait, tout d'abord, être solennellement reçu à l'Hôtel de ville, et congratulé en anglais par le très polyglotte bourgmestre de l'époque, M. De Vos. A peine installés dans un train assez lent de la ligne Bruxelles-Anvers, nous eûmes, de Gerlache ou moi, ou tous les deux — méchants « fransquillons » ! — l'idée de suggérer à notre homme un moyen qui lui conquerrait d'emblée tous les cœurs anversoïis. Pourquoi, répondant au maïeur De Vos, ne débiterait-il pas par une sentence en flamand, en cette « moedertaal » qu'il ignorait autant que le français ? Notre héroïque ami saisit la balle au bond. Et nous voilà — de Gerlache, surtout, plus apte que moi à pareil exercice — faisant

répéter dare-dare au héros polaire une longue et chaude phrase « thioise » qu'il redisait in-fatigablement, tout au long du chemin.

A l'Hôtel de ville, nous eûmes sujet de trembler. La brûlante harangue de M. De Vos n'en finissait pas, laissant à son destinataire tout le temps d'oublier notre hâtive leçon; puis l'empressement des édiles et notabilités locales à entourer notre ami, afin de le voir de plus près, avait eu pour effet de nous trop séparer de lui pour nous permettre le rôle de souffleurs discrets, en cas de défaillance de mémoire. Pourvu que, pour éviter le ridicule d'un bafouillage incompréhensible, Shackleton renonçât au préambule que nous avions suggéré si imprudemment !

Il n'y renonça pas. Le bourgmestre ayant achevé son discours, le héros, qui, sans doute, ne l'avait écouté que d'une oreille, en s'écoulant mentalement lui-même de l'autre, se recueillit un instant, jeta autour de lui un regard circulaire, rencontra à distance le nôtre et, après s'y être appuyé une seconde, comme sur un tremplin, se retourna face à M. De Vos et, s'élançant véritablement comme à l'assaut, claironna son exorde flamand avec une telle chaleur d'accent et une si parfaite

netteté, qu'un cri de surprise, suivi d'acclamations délirantes, le remercia de cet hommage inespéré au verbe du terroir.

Que si des fanatiques de la « moedertaal » s'emparent de cet incident pour proclamer leur idiome aisément accessible à tout Belge de bonne volonté, on pourra répondre : « En effet, à tout homme de volonté assez indomptable pour avoir marché et presque réussi, malgré les terrifiants obstacles, à la conquête d'un pôle. On peut tout, encore une fois, quand on veut à ce point-là. »,

Lumières neuves sur la guerre du Transvaal et son lendemain. — En avant pour les confitures! — Paul Janson et les Boers. — La première infamie de l'ex-Kaiser. — La reine Wilhelmine et Miss Hobhouse durant deux guerres. — Action journalistique en 1914-18 et aux élections belges de 1921.

Reprenons maintenant nos propos si fort interrompus sur le journalisme réalisateur.

Au cours de la campagne du *Petit Bleu* en faveur des Boers du Transvaal et de l'Orange, aux prises avec les accablantes forces britanniques, je pratiquai derechef le système de

l'action appelée au secours de la parole écrite.

L'odieux raid Jameson — la tentative avortée de suppression de l'indépendance transvaalienne par un flibustier anglais, prétendant agir *proprio motu*, de façon que le gouvernement britannique pût le désavouer en cas d'échec — cette tentative, qui fut la préface de la guerre anglo-boer de 1899-1901, avait appelé mon attention sur les républiques pastorales de colons hollando-français de l'Afrique du Sud, pourchassées, supplantées obstinément par l'Angleterre, de siècle en siècle, depuis le Cap jusqu'à l'Orange et depuis l'Orange jusqu'au Vaal, où la découverte des mines d'or du Rand allait surexciter au suprême degré les convoitises d'Albion. Ayant étudié alors à fond l'histoire des treks (exodes) successifs des malheureux Boers, trop peu connus encore en Europe (1), j'étais armé, quand éclata la guerre, pour instruire le public de ses scandaleux ou tragiques rétroactes et enflammer l'opinion publique pour leur

(1) Malgré un édifiant roman des frères Rosny, *L'Aiguille d'Or*, que je reproduisis en feuilleton dans le *Petit Bleu*, après une histoire minutieuse du peuple boer écrite et non encore éditée par un résident belge au Transvaal, M. Nihoul.

cause. Mais, si retentissante fût-elle, cette croisade verbale ne me suffit pas. L'épique et d'abord victorieuse défense des Présidents Krüger (1) et Steyn (2) et de leurs généraux : Joubert, Cronje, Delarey, Botha, De Wet, contre les puissantes armées du général (plus tard maréchal) French, de lord Kitchener et du maréchal Roberts, risquait de s'épuiser, par découragement, devant l'afflux sans cesse grossissant des envahisseurs anglais. D'autant que le gouvernement britannique ayant monopolisé à son profit les câbles de télégraphie sous-marine reliant l'Europe à l'Afrique du Sud, les commandos Boers, privés de nos nouvelles, pourraient se croire moralement abandonnés par les peuples européens, sinon par nos Etats, condamnés par des intérêts supérieurs à la neutralité. C'est alors que je m'avisai d'équiper par souscription, de concert avec le *Laatste Nieuws* (3), une ambulance dont le personnel recruté par nous, stylé par nous, ne

(1) Président du Transvaal.

(2) Président de la République d'Orange.

(3) Parfaite fut alors l'entente cordiale du flamming quotidien de MM. Julius Hoste père et fils et de l'unioniste *Petit Bleu*; mais j'ai compris, par la suite, qu'elle n'était que de surface. Le *Laatste Nieuws* s'enflammait et œuvrait pour les Boers uniquement parce

se bornerait pas à soigner les blessés boers, mais leur apporterait les preuves stimulantes de l'enthousiasme universel soulevé par la justice de leur cause et l'héroïsme qu'ils mettaient à son service. Malgré l'inviolabilité théorique des organismes de la Croix-Rouge, cette ambulance finit par être confisquée par les Anglais, mais son personnel, alors dispersé, avait eu largement le temps de remplir sa mission de messagère et d'enhardir les faibles Boers à une résistance prolongée au delà de toute prévision. Résistance prodigieusement féconde, bien qu'au premier moment, lors de la capitulation de ces paysans-guerriers, son apparent effondrement leur eût donné figure de vaincus asservis. Elle avait épuisé les Anglais, — touchés d'ailleurs d'un si obstiné héroïsme que leurs conditions de paix, très dures à première vue, puisqu'elles imposaient aux Boers le protectorat et le drapeau britanniques et mettaient les richesses aurifères des Républiques à la merci de la finance de Londres, allaient conduire peu à peu le peuple rustique et presque biblique du

qu'ils étaient de race néerlandaise. Le *Petit Bleu*, sans se préoccuper de leur origine ethnique, les soutenait uniquement parce qu'ils représentaient le Droit contre la Force et David contre Goliath.

Transvaal et de l'Orange à la domination de toute l'Afrique australe, colonies du Cap et du Natal inclusivement (1).

D'aucuns reprochaient en 1901 aux boerophiles d'Europe en général et au *Petit Bleu* en particulier d'avoir incité les rudes et frustes héros du *Veld* à la vaine prolongation d'une lutte sanglante qui aboutissait à leur « humiliante reddition ». La suite des événements historiques nous a justifiés. Comme la suite de la guerre mondiale de 1914-1918 a aidé à confirmer cette loi que les modernes conflits armés risquent d'être aussi désastreux, pour le moins, aux vainqueurs qu'aux vaincus, même, hélas ! quand les vainqueurs ont eu tout le bon droit de leur côté. Mais, en 1901, cette vérité se cachait encore derrière un brouillard.

D'autant que la paix anglo-transvaalienne conclue, les trois grands généraux boers, Botha, Delarey et De Wet, débarquèrent en Eu-

(1) Par le fait que les Boers ayant réussi bientôt à faire souscrire l'Angleterre à la Confédération des Colonies sud-africaines, ils (les Boers), en majorité eux par rapport à l'élément britannique, y devinrent et en demeurèrent les dirigeants au point qu'ils ont fini par substituer au drapeau anglais un drapeau sud-africain, où les couleurs de leur vainqueur de 1901 sont noyées dans celles de la Confédération.

rope en posture de mendiants sollicitant une immédiate assistance pour leurs légions de mutilés, la restauration de leurs fermes en ruines et la reconstitution de leur précieux cheptel plus que décimé.

Ceci me rappelle un des plus épiques épisodes de cette guerre africaine de trois ans. Le fameux, l'insaisissable général De Wet étant cerné, une nuit, par les forces de Kitchener qui ne lui avaient laissé aucune issue, fit coiffer de torches des centaines de bœufs que les Boers chassèrent, affolés, devant eux et qui, semant la panique et la mort parmi les Anglais, ouvrirent le passage aux assiégés et assurèrent leur fuite. Génial stratagème que De Wet, presque illettré, empruntait, sans le savoir, à Annibal ou à quelque autre général de l'antiquité qui échappa par ce moyen à l'étreinte de Scipion.

Mais revenons au voyage *post bellum* des trois généraux boers en Hollande, en Belgique, en France et en Allemagne, car il y a des leçons bien instructives à en dégager. A Bruxelles, des foules énormes firent un accueil délirant à l'intrépide triumvirat, surpris et touché jusqu'aux larmes en entendant la multitude chanter éperdument leur hymne national, traduit par mon ami et collaborateur Au-

guste Vierset et publié avec sa musique dans le *Petit Bleu*.

Pour seconder les généraux dans leur pénible mission, je ne m'en tins pas à l'organisation d'une souscription publique. Fidèle à ma méthode d'action, je réunis ces héros, avec M^{me} Botha, son jeune fils Louis, sa fille Hélène et M^{me} Delarey, à un déjeuner où étaient également conviés des personnages tels que Paul Janson et le sénateur Henri Lafontaine, capables d'intéresser le Parlement et le Barreau à leur infortune. J'avais projeté une journée dominicale de collecte publique que le bourgmestre Emile De Mot interdit au dernier moment, à la requête du gouvernement, lequel redoutait le ressentiment de l'Angleterre, prompte à se cabrer contre toute manifestation boerophile chez les neutres et surtout chez les Belges, contre qui la campagne anti-léopoldienne des Morel et Casement commençait à soulever l'opinion du Royaume-Uni (1).

(1) Tout au long de la guerre, pour la même excusable raison, le Gouvernement avait tenté d'exercer officieusement une pression amicale sur le *Petit Bleu* pour tempérer son ardeur boerophile. J'avais invariablement repoussé ces tentatives, en faisant observer en haut lieu que le Gouvernement pouvait, à bon droit, se déclarer, à Londres, irresponsable de l'attitude de la presse, dotée, en Belgique comme en Angleterre même, d'une liberté qu'elle défendait jalousement.

Mais les suites du déjeuner auquel les trois généraux étaient priés chez nous, rue des Riches-Claires, devaient, on va le voir, remédier en partie aux conséquences de cette interdiction. Nombre d'amis, fatalement écartés, faute d'une salle à manger assez spacieuse, avaient supplié ma chère femme de les admettre, dussent-ils s'habiller en serveurs et opérer comme tels, tant ils étaient avides de voir de près le célèbre triumvirat, idole momentanée de l'Europe continentale. Ma compagne ne céda qu'aux instances d'un seul d'entre eux, riche banquier bruxellois qui offrait pour ce privilège (!) de verser deux mille francs au fonds de secours pro-Boer. Depuis plusieurs mois, nous connaissions et fréquentions M^{me} Botha, installée à Bruxelles avant la fin des hostilités, et surtout sa jeune et jolie fille Helen, placée depuis 1900 dans un pensionnat de Bruxelles, en quelque sorte sous la tutelle de ma femme (1), si suavement

(1) Sur la recommandation du docteur Leyds, ministre du Transvaal à Bruxelles, qui la connaissait et savait qu'elle avait épousé mon enthousiasme pour la cause des vaillants et malheureux Boers. Sa grâce et son agissante pitié frappèrent si vivement les généraux qu'avant de retourner au Transvaal, c'est à elle que le général Botha voulut laisser le plus précieux souvenir de la guerre : l'une des quelques pièces d'or qu'aux derniers mois des

maternelle que la jeune fille n'avait pas tardé à l'appeler « Maman ». Cette exquise maman, si jeune d'aspect et de caractère qu'elle semblait plutôt une sœur aînée, avait, à l'occasion du déjeuner dont je parle, orné et fleuri aux couleurs transvaaliennes tout notre appartement. Mais, pendant le repas, il lui fallut toute son énergique vigilance pour empêcher notre demeure d'être envahie par une partie de la foule qui suivait les généraux partout et assiégeait notre maison, réclamant le trio héroïque « au balcon ». Ne fut suivie d'effet qu'une carte de visite accompagnée d'un billet de mille francs à destination du fonds boer. La

hostilités, les Boers, à bout de numéraire, s'étaient ingéniés à frapper eux-mêmes, malgré leur ignorance technique, car, dédaigneux du lucratif travail minier, ces nobles paysans avaient abandonné l'exploitation de leurs richesses aurifères aux aventuriers cosmopolites et aux noirs. Ma chère compagne faisait collection de médailles: cette pièce d'or, grossièrement façonnée à très peu d'exemplaires, confisqués et refondus ensuite par les Anglais vainqueurs à cause de leur effigie transvalienne, allait figurer dans le médailler de mon bon ange, comme une insigne rareté et une touchante relique. Pourquoi elle fait partie, depuis 1920, de la collection numismatique de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, sans s'accompagner de cette mention: « Don de M^{me} Gérard Harry », demandez-le, si cela vous intéresse, au chef actuel de la Bibliothèque Royale, M. Tourneur.

carte émanait d'un collectionneur d'autographes qui, contre son acceptable obole, sollicitait la signature des trois généraux au bas d'un menu du déjeuner.

Ni Botha, ni Delarey, ni De Wet n'entendaient un mot de français. Ils se servaient chez nous de l'anglais, leur seconde langue, que ma compagne pratiquait suffisamment pour leur servir, avec moi, d'interprète auprès de nos convives belges. De leurs propos, souvent émouvants et lardés d'anecdotes de guerre, je retiens ce trait épique et piquant à l'actif du petit Louis Botha, qui rougit et rit tout ensemble, en l'entendant narrer devant des tiers par son célèbre papa. Agé de onze ans, à la seconde année de guerre, cet enfant, déjà rompu, comme tous les Boers — véritables centaures-nés — aux exercices d'équitation, avait à toutes forces voulu accompagner désormais son père sur les champs de bataille, où il se distingua par son jeune courage, sa témérité même, dans la guérilla en quoi dégénéraient peu à peu les opérations de grand style. Il se trouvait un jour, au nord du Vaal, avec le « commando » paternel presque affamé, lorsque fut signalé à l'horizon un convoi de vivres anglais, précédant tout un régiment

de *rooïneck*s (1). La faible force boer aurait-elle le temps d'aller s'emparer de cette manne providentielle avant l'arrivée du gros de l'armée ennemie? Le général Botha, examinant le terrain du bout de ses jumelles, hésitait, lorsque d'une voix juvénile s'éleva cette pressante allocution :

— Il doit y avoir des confitures dans ces fourgons. Allons, burghers (2)! qui m'aime me suive! En avant! en avant pour les confitures!

Et avant que le général Botha n'eût pu s'interposer, le petit Louis, carabine au poing, de s'élancer au galop de sa monture, suivi d'une trentaine de vieux braves qui disparurent avec lui dans un nuage de poussière. Et le reste du « commando », chevauchant derrière cette avant-garde, ne l'avait pas encore rejointe, que déjà la petite troupe revenait triomphante, le gosse en tête, dont les yeux pétillaient de fierté et un peu aussi de gourmandise prête à se satisfaire. D'une seule salve, les assaillants boers, merveilleux tireurs, avaient envoyé *ad patres* la faible escorte du convoi, puis délesté les fourgons de leur principal contenu avant

(1) « Collets rouges », sobriquet donné par les Boers aux soldats ennemis.

(2) « Bourgeois » : le titre que se donnaient les citoyens transvaaliens et orangistes.

que le régiment anglais n'eût pu être alerté. Pour sa part, le jeune Louis rapportait une caisse marquée « orange marmelade », objet de son audacieuse équipée. Et de gros plis de terrain avaient déjà mis le « commando » hors la portée et la vue du gros des forces britanniques, lorsque celles-ci, arrivées devant six cadavres et le convoi vide, cherchèrent vainement sur qui et quoi se venger.

Il n'y avait pas de confitures au menu du déjeuner de la rue des Riches-Claires, mais, saluées par la gaîté générale, il en apparut, à la fin du repas, devant le héros juvénile — devant lui seul — sur un mot chuchoté par ma spirituelle compagne à l'oreille d'un serveur (1).

Autre incident inoubliable. Après un toast, en anglais, de l'amphitryon, Paul Janson, vrai Jupiter tonnant, salua, *en français*, le trium-

(1) Réminiscence plus récente et non moins piquante: pendant la grande guerre, Louis Botha, devenu brillant officier, guerroya d'abord en Afrique, sous les ordres du général Smuts, puis en France, sur la Somme, dans l'état-major du général anglais Gough, *qu'il avait aidé son père à faire prisonnier au Transvaal*, en 1901. D'Amiens, il nous écrivit à ma femme et à moi, pour nous en faire confidence, ajoutant que, toujours gai, il devait dompter sa gaîté, en présence du général Gough, qui ne lui eût pas pardonné un sourire évoquant son humiliante capture d'autrefois.

virat boer de son éloquence, si vibrante d'émotion sincère, qu'un lustre faillit en pâtir. Et un miracle s'accomplit. Je tremblais secrètement : les Boers n'allaient-ils pas tout perdre de la magnifique harangue prononcée en une forme inaccessible à leur entendement et qui, débutant par l'hymne le plus exalté à leur héroïsme, se muait bientôt en élans de tendre compassion pour leurs souffrances, puis en fervent serment de bon Samaritain s'engageant à intervenir, de toutes ses forces, dans sa zone d'influence, pour l'allègement de leur misère nationale? Comment arriverais-je à traduire ces splendides envolées verbales de Paul Janson?

J'interrogeais anxieusement les visages des Transvaaliens et Transvaaliennes qui, logiquement, devaient garder l'impassibilité de sourds absolus. Or, bientôt, tel de ces visages pâlit, tel autre rougit; leurs yeux se nuancèrent d'expressions changeantes et en continuelle harmonie avec les variations du noble discours; puis, de ces yeux, jaillirent des larmes que les généraux boers s'efforçaient de refouler, que leurs femmes laissaient couler librement. On eût dit que le sens précis de chaque phrase, de chaque mot tombant des lèvres du magnifique orateur, leur était aussi clair que

s'il les eût articulés dans leur idiome natal.

Et il en était ainsi. Je pus me dispenser du rôle d'interprète. Les Boers n'avaient pas eu besoin de saisir une seule des paroles de Paul Janson. Les modulations de la voix prestigieuse, la justesse d'intonation de chaque émotion exprimée, la flamme irradiante du regard, l'expressivité du geste leur avait tout dit — autant que le langage le plus intelligible. De son âme, le tribun avait fait passer toutes les vibrations dans leurs âmes, — indépendamment du verbe, — comme les explosions passionnées et les chants adoucis de l'orgue nous prennent tour à tour aux entrailles, en nous communiquant, sans le secours d'une syllabe, chaque sentiment qu'ils ont mission d'exprimer et d'éveiller. Jamais, au cours de ma longue vie, je n'ai vu un aussi surprenant triomphe oratoire par la difficulté vaincue et la magie du résultat.

Le surlendemain, Paul Janson faisait remettre aux trois généraux un chèque représentant des sommes considérables par lui et M. Lafontaine obtenues, pour les sinistrés sud-africains, de leurs collègues du Palais de Justice, de la Chambre des représentants et du Sénat.

Les trois glorieux mendiants étaient des-

cendus rue des Fripiers, à l'*Hôtel du Grand Monarque*, disparu aujourd'hui comme tant d'autres vieux hôtels bruxellois, pour faire place à des cinémas ou à des banques. Je les y voyais presque journellement, et y fus témoin de mainte scène pathétique. C'est là que j'entrevis un ou deux des anges auxquels j'ai fait allusion dans mon tome II, notamment une belle jeune femme qui, ayant vidé un portemonnaie très gonflé, en disant timidement sa pitié profonde pour les malheurs des *burghers*, refusa d'apposer sa signature sur le registre où s'inscrivaient les dons et les noms des donateurs; puis, tandis que deux grosses larmes jaillissaient de ses yeux de nuance améthyste, murmura : « Hélas ! je vous ai trop peu offert ! » Et, détachant brusquement de son poignet un bracelet orné de brillants, s'enfuit, laissant le joyau derrière elle, sans écouter les protestations des généraux contre cette excessive largesse. Un ange, je le répète, venait d'apparaître un instant et de s'envoler. Son nom doit figurer, au moins, sur quelque registre d'En-Haut, comme celui de l'admirable « sainte Nicolette » dont j'ai conté tant de gestes aussi beaux (1).

(1) Pour la signification de cette « sainte Nicolette », revoir les pages 213 à 216 du tome I^{er} de ces « Mémoires ».

Mais, après un ange, voici apparaître un démon — un démon impérial, s'il vous plaît.

Au même *Hôtel du Grand Monarque*, je devais assister, la semaine suivante, au dramatique retour des trois généraux rentrant d'un pèlerinage de « mendicité patriotique » en Allemagne, où venait de leur être infligé le plus imprévisible et sanglant affront. Les jeunes gens d'aujourd'hui ignorent totalement l'odieux rôle que l'ex-kaiser Guillaume II joua avant, pendant et après la guerre anglo-boer et qui a pourtant un si grand intérêt historique, en ce sens que le véritable caractère du sinistre fantoche impérial s'y dessina déjà nettement. Lors de l'audacieux raid Jameson au Transvaal, le dit Guillaume, alors plus ou moins ouvertement brouillé avec la Cour d'Angleterre, et surtout avec son oncle, le futur Edouard VII, osa, dans un des intempérants discours dont il avait le secret, applaudir bruyamment à l'échec anglais et laisser même entendre que toute agression nouvelle contre l'indépendance des Boers trouverait, à leur service, son sabre prêt et sa poudre sèche. On en tressaillit de colère à Londres, on en jubila à Prétoria. Et quand, plus tard, en réponse à un belliqueux ultimatum britannique, le Transvaal et l'Orange prirent l'initiative des

hostilités, d'aucuns purent avancer avec quelque vraisemblance que le vieux président Kruger y était encouragé par le chimérique espoir d'une intervention militaire ou, au moins, diplomatique, de l'Allemagne en sa faveur.

Or, la girouette de Potsdam avait tourné. Sans doute, des conseillers avisés lui avaient-ils démontré la folie d'un conflit avec la maîtresse des mers, alors que la flotte germanique n'était encore qu'un embryon. Ou bien le Kaiser avait lui-même des motifs d'effacer à Londres l'effet de son ancienne philippique à propos du raid Jameson. Toujours est-il que, tout en laissant la presse allemande (si facilement « muselable » à l'aide du fonds des reptiles) blâmer sans réserve l'Angleterre et porter les Boers aux nues, ce maître fourbe communiqua sournoisement aux autorités militaires de la Grande-Bretagne un plan de campagne conçu, à l'en croire, par lui-même, et qui les aiderait à vaincre la résistance des Botha, des Delarey, des De Wet en très peu de temps. Le monde ne devait apprendre que beaucoup plus tard cette déloyale violation de la neutralité germanique, dans un conflit où l'attitude passée de l'empereur l'avait si peu fait prévoir. Personne n'en savait rien encore, lorsque, de Belgique, les trois généraux se ren-

dirent par-delà le Rhin pour solliciter l'assistance pécuniaire des Teutons et de leur empereur qu'ils supposaient toujours acquis à leur cause, puisqu'il n'avait jamais publiquement rétracté son anglophobe harangue d'autrefois. Aussi, même aujourd'hui peut-on concevoir la surprise douloureuse et indignée des trois héros transvaaliens lorsque, à leur approche, le kaiser leur tourna littéralement le dos et leur fit « conseiller », sans autre explication, de quitter au plus vite le territoire de l'Empire. Toute l'Europe continentale fut scandalisée de cette manière de *Vae victis!* lancé par la brutalité de ce Hohenzollern à la face des généraux vaincus dans un conflit où il s'était donné à l'origine comme leur champion. Peut-être espérait-il payer d'avance, par ce geste grossier et cruel, greffé sur son plan de campagne antiboer, la neutralité britannique pour le jour où ses hordes passeraient sur des cadavres belges, en vue d'arriver *nach Paris*. Qu'il ait ou non obéi à pareil calcul, voilà une page d'histoire que l'oubli en avait arrachée et qu'il convenait, n'est-ce pas? de faire revivre, tant elle achève bien le portrait du méprisable souverain que tant d'Allemands, à commencer par le président Hindenburg, bercent encore dans leur cœur.

Condamnés au silence par l'extrême délicatesse de leur situation, les trois généraux quittèrent l'Allemagne sans protester. Le *Petit Bleu* protesta directement, à leur place, puis, un peu plus tard, indirectement, en ouvrant une souscription pour la présentation d'un témoignage d'admiration reconnaissante à la reine Wilhelmine des Pays-Bas qui, elle, avait, en pleine guerre, courageusement donné asile au vieux président Kruger, arrivé en proscrit en Europe pour plaider la cause de son pays, alors que ses « commandos » se débattaient encore sous l'étreinte de Kitchener et de Roberts. Ce témoignage de gratitude consistait en une charmante statuette, œuvre commandée à l'éminent sculpteur Julien Dillens et évoquant, dans un bas-relief, l'infortuné Œdipe (Kruger) guidé par la généreuse Antigone (Wilhelmine). En ce temps-là, pouvions-nous prévoir la Grande Guerre, la malveillante neutralité que la Néerlande y observerait à l'égard des Alliés, le geste de la reine Wilhelmine télégraphiant ses félicitations à von Bissing, à l'occasion de la flamandisation de l'Université de Gand, ou l'ouverture, après l'armistice, du territoire hollandais à l'évasion, avec armes et bagages, d'un corps d'armée allemand, régulièrement prisonnier de la Bel-

gique, à laquelle devait revenir tout son matériel de guerre?

Une déception presque pareille à celle que devait nous causer ainsi, à quinze ans de distance, pour « cause de prince-consort » sans doute, la germanophilie de la reine des Pays-Bas, nous était réservée par une autre femme — une courageuse et chevaleresque Anglaise, celle-ci, Miss Hobhouse, dont les faits et gestes durant la guerre anglo-boer lui valurent une telle renommée qu'Edmond Rostand les exalta dans une ballade dont chaque strophe se terminait par ce vers :

Miss Hobhouse est un cœur charmant.

Sœur de je ne sais quel évêque anglican, cette frêle et délicate vieille fille, chez qui deux yeux purs et doux rachetaient la médiocrité d'un visage osseux et ridé, avait intrépidement pris parti pour les Boers contre son pays dans cette guerre inique, nonobstant la devise chauvine : *My country for ever, whether right or wrong* (mon pays toujours, qu'il ait raison ou tort). Elle tenta d'abord de provoquer des meetings contre la politique agressive de l'impérialiste ministère d'alors, présidé par Joseph Chamberlain, et y parla, sous une avalanche d'injures et d'œufs pourris, en attendant de se voir refuser tout local de réunion, tant le

sentiment général de *jingoïsm* (chauvinisme) soutenait le belliqueux gouvernement. Finalement, réduite au silence, elle s'embarqua clandestinement pour l'Afrique du Sud, gagna, à travers cent périls, les lignes boers et en revint au bout de longs mois avec un rapport qui eut un universel retentissement et souleva dans l'Europe continentale une tempête d'indignation. Ce rapport dénonçait certains excès de la soldatesque anglaise et surtout le scandale des « camps de concentration » où les chefs militaires britanniques, sous l'hypocrite prétexte de mettre les femmes et enfants de l'ennemi à l'abri de la tourmente, les séquestraient dans l'espoir d'amener les maris, frères, fiancés combattants à la capitulation et où, faute de soins, d'air et de saine nourriture, la mortalité infantile et adulte était assez effroyable pour faire redouter l'extinction de toute la race, à sa source même.

Exaspération presque unanime, dans le Royaume-Uni, contre la « traîtresse » qui osait révéler — peut-être avec une légère exagération, et encore ! — des vérités si funestes au renom de John Bull. Miss Hobhouse dut se cacher longtemps pour échapper à un lynchage en règle. Aux approches de la fin de la guerre, elle réussit à se ré-embarquer pour le

Cap, avec le dessein de faire chez les Boers un supplément d'enquête, mais à peine en vue du grand port sud-africain, vit se dresser devant elle des agents de la sûreté qui l'avaient suivie, traquée et qui, après l'avoir proclamée « indésirable » en Afrique, la transbordèrent de force sur un paquebot en partance pour l'Angleterre, où elle rentra malgré elle, n'échappant à l'ire assassine des foules que grâce à la vigilante et constante protection d'un groupe de parents et d'amis tout à fait sûrs.

Or, la paix conclue, cette véritable héroïne aux allures modestes, voire timides, nous apparut à Bruxelles. Elle vint, rue de Belle-Vue, rendre visite à ma femme dont les chefs boers lui avaient dépeint le noble caractère. Il s'agissait de solliciter ses conseils et son aide pour une nouvelle entreprise boerophile — toute pacifique, cette fois. A table, Miss Hobhouse nous apprit qu'elle revenait d'Italie, où elle était allée s'initier à l'art de confectionner de la dentelle en point de Venise.

— En Belgique, je voudrais m'assimiler les points de Bruxelles, de Malines, de Bruges et y recruter quelques professionnelles habiles qui consentiraient à aller fonder au Transvaal des écoles de dentellerie où je professerai avec elles. Les Boers sont très appauvris. J'es-

père leur rendre un grand service en enseignant à leurs femmes et filles un art industriel qui, tout en idéalisant leur travail en élevant leur esprit, leur procurera un bon revenu quand, maîtresses de la technique, elles imagineront et exécuteront des dessins de leur propre cru, et inspirés et empreints de leur ambiance locale.

Miss Hobhouse est un cœur charmant.

Elle rencontra, en ma femme, un cœur qui ne l'était pas moins. Avec le concours de quelques amis brugeois et malinois (dont les filles de feu M. De Graux, alors inspecteur en chef des chemins de fer de l'Etat), ma bien-aimée seconda si bien les démarches de la généreuse Anglaise, que, quelques semaines plus tard, celle-ci retournait, sans entrave cette fois, dans l'Afrique du Sud, avec sept ou huit dentellières belges et tout un attirail destiné à l'enseignement projeté (1).

Quels furent les résultats de cette délicate initiative? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que, douze ans après, Miss Hobhouse, rentrée de-

(1) C'est par association d'idées, sans doute, que plus tard, à 62 ans, ma femme se mettait, elle aussi, à exécuter de petits chefs-d'œuvre de dentelle au fuseau, tels qu'elle en avait vu s'élaborer dans un béguinage de Bruges.

puis assez longtemps à Londres, allait donner aux journalistes et écrivains belges de bien vilain fil à retordre. Les Allemands se ressouvenaient de son rôle ardent au Transvaal. Ils avaient évidemment dressé, pour tous les pays alliés, une liste d'hommes ou de femmes susceptibles de les servir consciemment ou inconsciemment, car partout ils mettaient infailliblement la main sur « le traître » qu'il fallait. En Belgique, l'état-major hyperflamingant leur était connu d'avance. En Angleterre, ils avaient Morel et Casement, faits pour prêcher, dans l'intérêt de la Germanie, le défaitisme et le refus du service militaire, et, pour tenter une insurrection irlandaise qui, si elle avait réussi, eût retenu les forces britanniques dans le Royaume-Uni, et privé France et Belgique d'indispensables renforts. Et ils songèrent aussi à Miss Hobhouse, authentique idéaliste, passionnée de *vérité avant tout* et capable de tout pour y atteindre. Des agents de la *kultur* s'insinuèrent donc auprès d'elle et finirent par surprendre sa candeur — par la convaincre que les atrocités imputées aux Allemands en Belgique n'étaient que fables diffamatoires et que, dans tous les cas, puisqu'elles étaient contestées, son *devoir* était d'aller sur place, comme naguère au Transvaal, en juger de *visu*.

Prétextant la nécessité d'un séjour de santé en Italie, la vénérable ingénue sollicite et obtint de l'autorité anglaise le passeport nécessaire. Mais à peine la mer du Nord franchie, c'est en Belgique qu'elle se rend, sous la conduite de ciceroni boches. Ceux-ci, pour achever de la persuader qu'ils sont d'innocentes brebis, recourent aux procédés classiques du camouflage. C'est la réédition de la promenade de la grande Catherine à travers une Crimée effrontément truquée; de la visite des inspecteurs officiels à la sinistre clinique du D^r Jenkins (ALPHONSE DAUDET, *Le Nabab*) — ou de celle des naïfs enquêteurs occidentaux à qui les chefs du *Guepeou* montrent l'infâme Russie bolchévique sous des couleurs quasi paradisiaques. Miss Hobhouse, en Belgique, ne voit ni n'entend une seule des victimes belges de la furie allemande — elles sont presque toutes mortes et les rares survivants bâillonnés par la terreur. Tout ce que ses cornacs teutons lui font voir est si savamment arrangé, lavé, astiqué, que, de bonne foi, l'excellente femme, rentrée en Angleterre, croit pouvoir affirmer que pas un Belge ou un édifice belge n'a été injustement atteint par les balles, obus ou pastilles incendiaires de l'envahisseur et que, sous la Botte tudesque, rien

n'a cessé d'être pour le mieux dans la plus sereine des Belgiques. Et c'est, en effet, ce qu'elle proclame dans le *Times*, et qui menace de produire une sensation profonde, une véritable révulsion du sentiment public en faveur de l'Allemagne, en raison de la source qui la blanchit.

Heureusement, quelques-uns de nous veillaient. A Londres, mon excellent confrère le vicomte Henri Davignon, aujourd'hui directeur de la *Revue Générale*, s'emploie activement, en même temps qu'un publiciste anglais de qualité, à la défense de notre cause et riposte énergiquement à la dupe de la *Kultur* en lui opposant les preuves les plus précises de la barbarie des modernes Huns et du martyre du peuple belge. Je travaille dans le même sens à Paris (dans le *Petit Journal* et le *New-York Herald*) en soulignant le surcroît de scélératesse des bourreaux poussant l'audace jusqu'à accuser de dénonciation calomnieuse, de « vertige d'imagination » leurs victimes par l'entremise d'une messagère de Vérité dont ils ont fait la colporteuse du Mensonge, en la mystifiant. Miss Houbhouse fut réduite au silence : sa seule réplique fut un appel au public en faveur du ravitaillement des Belges affamés. On peut gager que ses yeux, dessillés,

pleurèrent de repentir et ne se pardonnèrent jamais la berluie passagère dont l'astuce d'un von Bissing les avait affligés. Sans quoi, il faudrait conclure que ce « cœur charmant » était gâté, durant la grande tourmente, par un lamentable obscurcissement de son intelligence.

Mais voilà qui m'a beaucoup éloigné de mon point de départ : l'idée d'une presse réalisant de façon concrète, chaque fois qu'il lui est possible, ce qu'elle rêve. C'est un système (1), à quoi j'ai continué à m'appliquer, même après avoir abandonné toute direction de journal.

Ainsi, à la troisième année de guerre, lorsqu'en France les bras commencèrent à manquer aux fabriques d'obus, de cartouches ou d'autre matériel de guerre, il ne me parut pas

(1) Souvent il est contagieux, inspirant de l'action à des tiers. Exemple : le *Petit Bleu* prêchait, depuis assez longtemps, la création d'une maison de convalescence, à la campagne, pour les « Congolais » rentrés débilités de la colonie, lorsqu'un de ces derniers, mourant, légua à mon journal une somme de 500 francs (considérable pour lui) en guise d'amorce à la réalisation de cette œuvre si désirable. Et l'annonce de ce beau geste fit pleuvoir des largesses d'où naquit l'hospitalière villa coloniale de Watermael-Boitsfort, dirigée en premier lieu par le Dr Dryepondt.

suffisant d'exhorter, dans le *Petit Journal*, les réfugiés belges, bénéficiaires de l'assistance pécuniaire de la France, à coopérer à la production de projectiles pour la libération de leur pays « qui ne leur pardonnerait pas d'avoir reçu, les bras croisés, des largesses de la République, tandis qu'au front, la fleur de la jeunesse se faisait faucher pour eux ». M'étant fait dresser une liste complète des établissements où la main-d'œuvre était déficitaire, j'engageai les Belges désœuvrés — des deux sexes — à la venir consulter dans mon propre cabinet, pour orienter leurs offres de collaboration au labeur sacré. Et tant d'exilés répondirent à l'appel, que M. Albert Thomas, ministre des Munitions, m'écrivit un jour pour me remercier du précieux renfort belge ainsi recruté.

De même, par une propagande appuyée d'une souscription dans le *Petit Journal* (1), je pus aider Emile Brunet à mettre sur pied, à Paris, son « Œuvre des permissionnaires » — œuvre vraiment salubre et urgente, car un très grand nombre des combattants belges de l'Yser, les plus pauvres, et les Flamands sur-

(1) Qui s'y prêta généreusement, bien que ses statuts lui interdissent tout recours à la libéralité publique pour quelque objet non-français.

tout, exténués de la rude vie des tranchées, se voyaient privés de tout repos ou de toute réelle vacance, l'autorité militaire étant obligée de refuser cette trêve de la souffrance et du péril mortel à ceux que n'attendait pas à Paris l'asile d'un parent, d'un ami, d'un « répondant », à ceux qu'on ne pouvait livrer, isolés, aux périlleuses tentations d'une grande capitale. Alors président de la République, Raymond Poincaré mit à la disposition du si persuasif et sympathique Emile Brunet un immense immeuble du quai Valmy où pouvaient loger des centaines de permissionnaires à la fois. De la ville de Paris, l'actif futur président de notre Chambre des représentants obtint pour la nourriture des *jass* en congé le tarif réduit des vivres fournis aux œuvres municipales de l'assistance publique, tandis que le gouvernement belge du Havre pourvoyait l'entreprise d'un cadre de vieux officiers inutilisables au front, mais mentors tout désignés pour diriger et surveiller les distractions de nos soldats pendant leur « perme ». Ce que devait faire pour la santé, le bien-être et le moral de nos troupiers cette vaste organisation, est incalculable. Et ce beau résultat découla, pour une part, d'une *action* de presse, mise au service de l'infatigable zèle patriotique d'Emile Bru-

net et secondée, je le rappelle, par ma chère et admirable femme, organisatrice directe de la Saint-Nicolas des milliers de petits réfugiés belges sur le sol français (1).

Ce que peut « le journalisme réalisateur » ressort encore du fait suivant : M. Brunet et le baron F. Empain m'avaient prié de solliciter des lecteurs du *Petit Journal* des livres, des manuels pour l'éducation des colonies scolaires belges établies en France; ma plume s'y évertua, mais les démarches personnelles que je fis auprès des plus grands et généreux éditeurs parisiens (les Larousse, les Hachette, les Delagrave) furent bien plus efficaces qu'elle, puisqu'elles valurent à notre jeunesse

(1) Jamais ce dévouement de femme âgée et déjà malade, aux enfants ou adultes victimes de la guerre et à nos soldats, ne fut reconnu par une des distinctions officielles prodiguées à de moins bien méritantes « bienfaitrices ». Mais ma noble compagne, qui n'en ressentit pas l'ombre d'une amertume et qui n'y songeait même pas, tant sa modestie et son désintéressement la gardaient de toute ambition et de toute vanité, ne m'eût pas pardonné de la signaler au Comité de la Reconnaissance nationale. Elle se trouvait amplement récompensée par la conscience d'avoir rempli ce qu'elle tenait pour un élémentaire devoir de patriotisme et d'humanité. Jusqu'au bout, son bonheur fut d'en répandre autour d'elle et surtout chez des déshérités qui, jamais, n'auraient pu lui témoigner de façon effective leur gratitude.

exilée des milliers de beaux volumes, de dictionnaires, d'atlas géographiques et du matériel pédagogique de toute espèce.

Du même régime d'intervention agissante — dans le domaine politique, cette fois — je m'inspirai, lors des élections législatives de 1921, en Belgique. L'activisme, le séparatisme, ces poisons « made in Germany », commençaient à nous infecter. Il me sembla que, pour réagir, il ne fallait pas s'en tenir à des articles de journaux — lus, généralement, par des convertis. Pourquoi, sous une forme ou une autre, ne pas entrer en plein dans la bataille électorale? C'est alors que je conçus l'idée et les termes d'un manifeste dit des « cinquante désintéressés » qui, rédigé en français et en flamand, serait affiché dans tout le pays. Cinquante notables, absolument indépendants, n'ayant jamais brigué de mandat politique, résolus à n'en briguer jamais et qui, forts de leur désintéressement, crieraient aux électeurs, en se jetant entre eux et « les orfèvres Josse » que sont tous les candidats au Sénat et à la Chambre : « C'est nous qu'il faut écouter, puisque nous ne venons pas mendier vos suffrages et vous flatter pour les obtenir. Voici où est le devoir de tout citoyen, sans préoccupation de parti, de coterie, de per-

sonnes. Ne votez que pour qui vous aura pleinement garanti son active et incessante opposition à toute mesure menaçant la liberté linguistique, l'union nationale et la solide défense du pays contre les futurs agresseurs. » Imprimé aux frais des cinquante adhérents dont j'étais, cela va sans dire, notre appel, libellé en ce sens, mais en des termes autrement incisifs, fut signé par trois recteurs de nos universités, par des généraux en retraite, par quelques courageux magistrats, par une petite élite d'intellectuels, mon admirable ami Maurice Maeterlinck en tête, Albert Giraud, le célèbre statuaire Victor Rousseau, le grand peintre Théo Van Rysselberghe, etc. Il fit beaucoup de bruit, — assez au moins pour déchaîner une rageuse réplique flamingante, laquelle aida encore à sa diffusion. Malgré les paralysants effets de la funeste R. P. et, après le scrutin, il apparut qu'il avait été pour quelque chose dans le recul des activistes et des pernicious protagonistes du virtuel désarmement à la porte d'une Allemagne impénitente et toujours impatiente de se venger... du mal terrible qu'elle nous a fait.

Répété, mais sur une plus vaste échelle, à chaque élection, avec l'appui de tous les journaux patriotiques, quelle influence un effort

identique n'exercerait-il pas, au détriment des mauvais bergers et des égoïstes politiciens qui, sous prétexte de servir le pays au Parlement, se servent du pays contre lui ! L'unité nationale requiert le maximum de l'action défensive. Elle pourrait être une résultante des « réalisations » accomplies par les semeurs de simples mots, lesquels — il y a d'honorables exceptions — bornent généralement l'exercice de leur puissance à l'encouragement des sports, par le moyen de concours et de prix.

Guillaume II vu de près, à Bruxelles et dans les fjords scandinaves. — L'invasion de la Belgique prédite par la comtesse de Flandre. — Un joli cas de lèse-majesté. — Un carnet de notes intimes sur l'ex-empereur allemand.

Puisque j'ai évoqué tout à l'heure la méprisable conduite de l'ex-Kaiser dans la guerre anglo-boer, pourquoi ne pas fournir ici la contribution promise à l'histoire de ce personnage qui incarne encore l'espoir de revanche de son incorrigible peuple !

Je ne l'ai vu que deux fois en ma vie : dans les halls de l'Exposition internationale

de Bruxelles en 1910, puis, un jour ou deux après, à la jolie fête artistique organisée en son honneur à l'Hôtel de ville par notre grand maïeur Adolphe Max ; mais ce fut d'assez près.

Je fus fâcheusement impressionné, dès l'abord, par les dehors de ce demi-dieu servilement adoré par ses sujets à l'égal d'un chevalier du Graal (lui-même ne posait-il pas pour les « Lohengrin »?). Sa seule tenue de hussard de la mort, botté, éperonné, faisant sonner le sabre qui lui battait le flanc, pour une visite « amicale » à la neutre, paisible et inoffensive petite Belgique, décelait un supérieur manque de tact. Et puis, son front bas, la dureté de ses traits, l'infatuation que trahissaient l'insolence de ses yeux gris acier et son allure de matamore lui prêtèrent — à mes yeux, du moins — l'air vulgaire d'un commis-voyageur, écrasant de sa faconde et de sa camelote d'humbles clients de village. De mon enfance, j'avais gardé intacte la vision du charlatan parisien Mangin qui, de place publique en place publique, debout sur un char à panneaux peints en vermeil, un casque étincelant en tête, et ce casque balançant un haut cimier de plumes rouges, débitait aux badauds des boniments tonitruants

et des crayons dorés. Guillaume II me rappela irrésistiblement Mangin. Encore la comparaison fut-elle plutôt favorable au joyeux banquier qui distribuait des jetons portant son effigie, comme cet empereur ses bustes, mais dont la façon de l'être était souvent assez spirituelle et souriante — du sourire d'un baladin qui se moquait parfois de lui-même autant que de son auditoire. Et puis, Mangin ne volait pas son monde. Ses crayons, à lui, étaient de réelle qualité.

Je sus, plus tard, pendant la Grande Guerre, par une intéressante confidence de feu le baron Henri Kervyn de Lettenhove, que, dès ces journées de 1910, la mère de notre Roi, la comtesse de Flandre, était nettement fixée sur les arrière-pensées ambitieuses et belliqueuses de Guillaume qui, on le sait, était de ses parents (par la branche des Hohenzollern de Sigmaringen). Car, durant le séjour de l'ex-Kaiser à Bruxelles, ceci se passa :

Au programme du séjour impérial à Bruxelles, figurait une visite à l'admirable Exposition de l'art flamand du XVII^e siècle, organisée au Palais du Cinquantenaire, sous le patronage de la comtesse de Flandre, par le baron Kervyn et Léon Cardon. Or, quarante-

huit heures avant la réception de Wilhelm II, le baron Kervyn interrogea la comtesse sur le décor à préparer :

— Beaucoup de drapeaux — allemands, sans doute ?

— Le moins possible, un ou deux seulement, s'écria la mère de notre souverain, dans une sorte de protestation.

Puis, devant la visible surprise de son interlocuteur et baissant la voix :

— *Il ne faut pas, mon cher baron, que cet empereur, étant chez nous, se croie déjà chez lui.*

Et comme pour se soulager d'une lancinante préoccupation, la comtesse ajouta :

— Je ne suis que trop bien renseignée, hélas ! Nous avons beaucoup à craindre de ce côté-là. Et, n'était mon grand âge, je me rendrais personnellement à la Cour d'Angleterre pour lui recommander instamment *de veiller sur l'indépendance de la Belgique.*

Très pieuse, comme on sait, la comtesse de Flandre ne se fiait guère, pour la protection éventuelle du royaume, à la garantie française, c'est-à-dire à la République que les lois anticongréganistes de MM. Waldeck-Rousseau et Combes lui rendaient particulièrement suspectes. Sur ce point, les événements de-

vaient singulièrement démentir ses prévisions, la France ayant été, dès le premier jour de la tourmente de 1914-1918, la plus loyale, fidèle et efficace de nos alliées. Et puis — fait oublié de nos catholiques — cette « République athée » n'allait-elle pas, tout au long des quatre années terribles, hospitaliser nombre de nos congrégations religieuses et, en dépit des lois Combes, autoriser et subventionner généreusement (qu'on le demande plutôt à M. le baron François Empain) leur enseignement confessionnel donné *en flamand* aux petits réfugiés des Flandres. Mais en ce qui concerne Guillaume II, avec quelle justesse la mère de notre Roi, probablement avertie par son frère, le roi Charles de Roumanie, entrevoyait dès 1910 le crime du « chien enragé de l'Europe », qui se cachait encore sous son masque « d'Empereur de la Paix ».

Or, la révélation faite au baron Kervyn (1) par une Altesse d'origine hohenzollernienne et dont le récit fut publié à Paris en 1915,

(1) C'est le baron et M^{me} la baronne Kervyn de Lettenhove qui, à la fin de décembre 1918, me ramenèrent, à Bruxelles, ma bien-aimée femme que j'avais dû laisser à Paris pour aller remplir, au front, les fonctions de correspondant de guerre aux approches de l'armistice. Je recommande instamment la lecture d'une lettre

avec le plein assentiment du baron lui-même, ne constitue-t-elle pas une supplémentaire pièce à conviction dans le débat où s'obstinent encore les Allemands, sur les responsabilités de la guerre?

Voici maintenant un autre édifiant souvenir personnel qui montre, de saisissante façon, la platitude de valets des plus brillants « fils de la Kultur » devant leur indigne Empereur.

On sait que cet histrion couronné prétendait tout savoir, se mêlait de tout, en y manifestant plutôt une ignorance encyclopédique. Il lui arrivait de se présenter dans quelque caserne en posture de pasteur évangélique et d'y prononcer des sermons. C'est ainsi qu'un jour de 1898, il harangua longuement un régiment sur la nécessité de la piété et de la pratique religieuse. « Rien, disait-il, n'élève le soldat à la hauteur de son devoir autant que la foi et le culte (*Gott mit uns*). La foi chrétienne, bien entendu, car *on chercherait vainement dans l'histoire le nom d'un grand capitaine qui ne fût chrétien.* »

de feu le baron Kervyn sur ce voyage, lettre que je reproduis en annexe à ce volume et où sont dépeints, pris sur le vif, un ou deux des traits charmants de celle qui de ma vie fit un délice, avant que sa mort n'en fît un supplice.

Cette énorme sottise, à l'usage de troupiers ignares dont elle bourrait le crâne, excita la verve de M. Trojan, rédacteur en chef du satirique *Kladderadatsch* de Berlin. Cet homme, d'un talent et d'un esprit reconnus, conçut et fit publier dans son organe, un dessin qui représentait le Diable (avec les moustaches en crocs de Guillaume II) arrachant d'un Olympien temple de gloire, pour les précipiter au brasier infernal, trois ou quatre illustres guerriers de l'ère ante-chrétienne : Alexandre de Macédoine, Jules César, Annibal, Pompée, plus un incroyant moderne, ancêtre du Kaiser lui-même, Frédéric le Grand, l'ami de Voltaire. « *A la chaudière, mauvais soldats!* » s'écriait Méphisto, dans la légende de l'image, en jetant au gouffre de feu ces héros païens et cet Hohenzollern hérétique.

Cette ironique leçon d'histoire blessa au vif l'orgueil du souverain qui avait si bien mérité le bonnet d'âne. Il fit intenter des poursuites, pour crime de lèse-majesté, à M. Trojan qui fut condamné à six mois de forteresse à purger à l'issue d'une maladie dont il était convalescent. Là-dessus courut le bruit que les confrères allemands du publiciste, outrés de l'attentat commis, en sa personne, contre la liberté de la presse et le droit d'opposer à

une hérésie historique de l'Empereur une indiscutable vérité, allaient lui offrir un banquet avant son incarcération.

« La belle occasion, pensai-je, pour la libre presse belge de manifester, elle aussi, son attachement à son plus vital principe, si insolemment sapé outre-Rhin ! » J'écrivis donc à la rédaction du *Kladderadatsch* pour lui demander la date des agapes projetées en l'honneur de la victime. La presse belge s'y associerait soit au moyen d'une réunion coïncidant, à Bruxelles, avec celle de Berlin, soit par l'envoi au banquet Trojan d'une délégation qui proclamerait notre solidarité avec nos confrères outre-rhénans.

Or, voici, textuellement, l'in vraisemblable réponse que je reçus :

Monsieur,

C'est sans doute quelque misérable « canard » parisien qui vous aura mystifié. Jamais il n'a été question du banquet protestataire dont vous parlez.

Notre rédacteur en chef a été justement condamné, en vertu des lois de l'Empire. Etant tout le premier à en convenir, il s'apprête à aller, sans tambour ni trompette, subir l'expiation légitime dans le donjon qui lui a été assigné. Et nous vous prions de nous laisser tranquilles.

Effectivement, M. Trojan se constitua prisonnier quelques jours plus tard.

Où eût-on vu, ailleurs qu'en Allemagne, aussi abjecte soumission à l'un des plus despotiques abus de pouvoir concevable? Après cela, aurions-nous dû nous montrer stupéfaits, en 1914, du manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels boches couvrant de leurs mensongères dénégations ou de leur servile approbation les horribles excès des armées impériales en Belgique — ce crime contre l'Esprit, l'incendie de la bibliothèque de Louvain, inclusivement? Et quel crédit accorder aux protestations pacifiques d'un peuple dont la classe la plus éclairée est si prompte à ratifier les plus tyranniques ou cruelles fantaisies de leurs dirigeants, qu'ils se nomment Guillaume II, Hindenburg, Stresemann ou Müller?

Il me reste à divulguer les impressions personnelles que, deux ou trois ans avant la Grande Guerre, Guillaume II avait faites sur un de mes plus chers et intimes amis, Gaston Bérardi, qui l'avait approché de très près.

Quasi fraternellement lié avec Gaston Menier, le célèbre chocolatier et député français, Bérardi fut deux fois — en 1909 et 1911 —

parmi ses invités, lors de sa croisière annuelle dans les fjords scandinaves, à bord de son yacht vraiment princier. C'était le moment où le fourbe Kaiser affectait de faire les yeux doux à la France, alliée de la Russie, soit que sa versatilité l'entraînât momentanément à se rapprocher de « l'ennemi héréditaire », pour faire pièce à son oncle détesté Edouard VII, soit qu'il voulût ainsi dissimuler ses velléités belliqueuses, si proches de leur explosion. On se rappelle qu'apprenant, un jour, la présence de Waldeck-Rousseau, alors chef du gouvernement français, sur le bâtiment de Gaston Menier, dans les eaux norvégiennes, Guillaume II, qui promenait souvent son propre yacht, le *Hohenzollern*, dans les mêmes parages, surprit toute l'Europe en allant brusquement saluer le pavillon français, puis en abordant le petit palais flottant de M. Menier, pour saluer le premier ministre de France lui-même, qu'il invitait à venir dîner avec lui, dans la soirée, sur le yacht impérial. Waldeck-Rousseau, mettant une diplomatie sourdine à sa répugnance pour pareille rencontre, crut d'autant plus devoir se prêter à cette comédie d'amitié que son refus eût été capable d'exciter chez l'irascible Majesté des émotions dangereuses pour... la paix.

Pendant quelques jours, l'opinion publique, dupe des apparences, prêta à cet incident la portée d'une entrevue politique menaçante pour l'entente franco-britannique. Mais les dirigeants de la République ne s'y trompèrent pas, et, dans une note pleine de tact, dissipèrent l'équivoque. Peu de gens connaissaient alors ou connaissent encore le propos que le Président du Conseil de France, rentré à Paris, tint, dans l'intimité, sur le compte de son amphitryon du *Hohenzollern*, et qui me fut rapporté, peu après, par Gaston Bérardi, lequel le tenait de Gaston Menier, un de ses rares témoins auriculaires.

— Oh ! disait Waldeck-Rousseau à qui l'interrogeait dans le privé, le Kaiser s'est mis en grands frais d'amabilité et je l'ai trouvé aimable, mais *un peu province*.

La justesse de ce mot apparut à Gaston Bérardi après qu'il eut reçu, à deux reprises, avec Gaston Menier, la visite du futur « Seigneur de la Guerre » à bord du yacht du député parisien, puis dîné avec ce pâtre impérial sur le *Hohenzollern*. Très répandu dans le monde des théâtres, M. Menier conviait généralement certaines de ses étoiles, MM^{mes} Jeanne Granier et Blanche Pierson,

entre autres, aux plaisirs de ces croisières. En abordant ces fleurs de Paris sur le yacht français, Guillaume s'évertuait lourdement à une attitude désinvolte de « boulevardier » et à des traits d'esprit débités avec un accent qui le ferait, pensait-il, sacrer « bien Parisien » par les plus authentiques des Parisiens et Parisiennes. En réalité, ses traits d'esprit n'étaient que d'épais jeux de mots, dont il riait triomphalement, tandis que ses attiques auditeurs et auditrices en souriaient d'un sourire dont il ne saisissait par l'ironie. Il ressemblait beaucoup à ces naïves provinciales férues de parisianisme, à qui l'on persuadait, dans la *Dame de chez Maxim*, que rien n'est plus vraiment parisien que de lever la jambe à hauteur du nez, en s'écriant : « Et allez donc ! c'est pas mon père ! »

Selon la classique tradition des Cours, il parlait à chacun de ses hôtes, sur le *Hohenzollern*, des choses qui les intéressaient le plus particulièrement, mais avec une affectation qui soulignait l'insincérité de ses simulacres de bienveillance. Le pire, c'est qu'avec sa prétention à tout savoir et résoudre, il trahissait souvent une ahurissante incompétence. Sachant Bérardi mélomane et musicien, il traita

longuement avec lui des thèmes *ad hoc* et lui confia (on sait qu'il se flattait de « composer » en collaboration avec Léoncavallo, et même tout seul) ses préférences musicales. Par-dessus tout, Guillaume mettait l'*Aïda* de Verdi, à cause de l'éclat de ses trompettes thébaines, et le *Coursier d'airain* (*sic*), par quoi il entendait le *Cheval de bronze*, d'Auber, à cause de ses ballets. Il prisait médiocrement l'art de Wagner et se piquait d'user de son autorité à l'égard de Richard Strauss pour amener celui-ci à abandonner « le style sauvage de *Salomé* et d'*Elektra* » et à cultiver le genre charmant des opérettes (*sic*), telles que celles de Delibes, l'auteur de *Lakmé*. Bérardi l'écoutait avec un ébahissement masqué de déférente politesse.

Un instant, il fut attendri par la « simplicité humaine » avec laquelle cet Empereur, — si peu Empereur du goût, — évoquant certain souvenir de jeunesse, prononça le mot « Maman » dans une incidente allusion à sa défunte mère, sœur d'Edouard VII. Mais, en y réfléchissant bien, il en fut aussi surpris que des baroques aperçus de son impérial interlocuteur sur l'art d'Euterpe. Car ses démêlés avec sa mère, bafouée, humiliée par lui, à l'instant même de son veuvage, avaient fait

scandale dans le monde entier (1). Alors, d'où lui venait maintenant ce semblant de tendresse filiale traduite par le mot « Maman », sinon d'un accès d'hypocrite cabotinage? Dans tous les cas, on sentait en lui un comédien toujours en scène, ne faisant ni ne disant jamais rien au naturel.

A la suite de chacun de ces dîners sur le *Hohenzollern*, Bérardi, comme les autres convives, était l'objet d'une « délicate attention », dénonçant à la fois le côté puéril et « province » du futur hôte de Doorn et son avaricieuse mesquinerie. A chacun de ses invités, celui qui était alors le Dictateur de l'Europe faisait remettre solennellement, par le Grand Maréchal du Palais, un souvenir de la soirée passée en si auguste compagnie. Cela consistait en un pauvre sachet de bonbons de chocolat en papillotes, dont l'enveloppe en percaline portait, imprimé, le portrait de l'illustre M'as-tu-vu. Les récipiendaires de cette somptueuse délicatesse devaient bien simuler une respectueuse et profonde gratitude, quittes, en rentrant chez eux, à gratifier du sachet im-

(1) Justement, l'an dernier, ce scandale ne se réveilla-t-il pas par la publication, en Angleterre, des lettres de la veuve de « Frédéric le Noble », où elle jugeait ce fils, dont elle avait honte, avec la plus méprisante sévérité.

périal les petits enfants de leurs respectifs concierges.

Voilà un ensemble de traits menus (1), mais qui n'en parachèvent pas moins le portrait de l'anormal personnage dont le *furor teutonicus* et ses contre-coups bouleversent encore le monde. Sa manie de jouer au « Parisien » avait une signification plus profonde qu'on ne pensait. Elle accusait la secrète fascination qu'exerçait sur ce Guillaume « bien province » le prestige de la Ville Lumière, à jamais inégalable en Allemagne, et fournit une des explications du *Nach Paris* inscrit sur les fourgons des envahisseurs de la Belgique, et les préparatifs du banquet que Guillaume se promettait, avec des yeux concupiscent, pour le jour où ses hordes auraient conquis, pour lui, cette tant jalouée et convoitée terre promise. C'est *nach Doorn* qu'il s'enfuit, à l'heure de la débâcle — ce qui ne l'empêche pas de garder encore des milliers d'adorateurs, avoués ou honteux, dans son pays où circule libre-

(1) Bérardi, qui me les confia, d'après des notes prises au jour le jour, n'en livra jamais rien à la publicité, par prudence diplomatique et par scrupule délicat d'hôte résolu à ne point pratiquer l'ingratitude de l'estomac. Mais, je suis d'autant moins tenu à la même réserve, que mon cher Bérardi, qui dort depuis juillet 1926 au cimetière de Passy, est à l'abri de la vindicte tudesque.

ment son digne fils, l'homme de « la guerre fraîche et joyeuse ». Si j'insiste là-dessus, c'est qu'à l'époque où j'écris ces pages, et malgré Locarno et le pacte Kellogg, la paix du monde semble toujours dépendre principalement du plus ou moins de sincérité ou du plus ou moins de rapidité d'une évolution antimonarchique et antimilitariste chez les anciens serfs de Guillaume II.

Ah ! si les situations étaient renversées, si c'était à un revirement moral de la France qu'était subordonnée la quiétude universelle ! On pourrait tout espérer, tout certifier même, car il n'est pas de pays plus prompt à comprendre les leçons profondes de la défaite, du malheur suscité par la folie d'un mauvais maître.

De cela, qui a habité Paris durant la grande guerre de 1870, puis tout au long de la tourmente de 1914-1918, a recueilli les preuves les plus éblouissantes. Pour en donner la vision, pourrais-je faire mieux que de reproduire ici les souvenirs du 4 septembre 1870 (publiés sous ma signature dans le *Flambeau*, il y a huit ans, à l'occasion du cinquantenaire de la troisième République et dont j'exposerai ensuite toute la moralité, en son application aux événements actuels et futurs.

*Souvenirs personnels de la guerre de 1870
et de la révolution du 4 septembre. —
Paris en 1870-71 et Paris en 1914-18. —
Un curieux symbole des mentalités germa-
nique et latine. — Comment Bruxelles
s'adapta à l'occupation allemande.*

« Déchéance! Déchéance! A bas l'Empire!... Vive la République!... » A cinquante ans de distance, mes oreilles semblent tinter encore de ces clameurs révolutionnaires jaillies de vingt, trente, cent mille poitrines, dans l'éblouissement de lumière qui dorait la place de la Concorde, la terrasse des Tuileries, les quais de la Seine, étincelante comme une immense rivière de diamants, au matin du 4 septembre 1870, au début de cette journée qui devait voir crouler le second Empire et s'édifier sur ses ruines la troisième République française.

J'avais à peine quatorze ans et tous les loisirs d'un petit collégien en vacances. Elève externe du lycée « impérial » Saint-Louis, où je coudoyais d'autres jeunes gens étrangers, — entre autres les deux fils du prince Eugène Lamoral de Ligne, le diplomate et Président du Sénat de Belgique... La guerre contre la Prusse, déchaînée — en apparence tout au moins — par la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne, avait éclaté quinze grands jours avant la clôture de l'année scolaire. Au début de chacune des dernières classes, notre professeur — de quatrième latine — M. Labbé, brave *paterfamilias* et vieux patriote qui n'avait plus guère la tête à son sacerdoce pédagogique, nous avait fait, d'une voix chevrotante d'émotion, la lecture d'un journal et des maigres

communiqués — on disait alors « bulletins » — du front, où la même formule : « l'armée se concentre » revenait quotidienne en insipide et hypocrite mélodie. Une larme, dont le vénérable magister parut honteux, lui avait sauté du coin de l'œil, par-dessus ses lunettes, la toute dernière fois — le jour même de notre licenciement — pendant qu'il nous débitait la dépêche de Napoléon III relatant la prétendue grande victoire — en réalité, la ridicule escarmouche — de Sarrebrück (2 août) et le sang-froid avec lequel le petit prince impérial (future victime des zagaies des Zoulous) avait affronté le baptême du feu. Et un de nous s'était enhardi à poser au « père Labbé » cette question qui brûlait toutes nos lèvres :

— Croyez-vous, Monsieur le Professeur, que la rentrée triomphale des troupes à Paris aura lieu avant la fin des vacances ?

L'excellent bonhomme avait souri et répondu avec confiance :

— Soyez tranquilles ! Quelle que soit la date du jour glorieux, vous aurez congé pour ce fier spectacle.

Et, oubliant que c'était l'heure de la lecture de Virgile, il épancha avec volupté toutes les raisons de sa foi.

... Personne, — hormis le vacillant et anxieux Napoléon III lui-même et quelques avertis de l'école de M. Thiers — ne doutait. Les vainqueurs de Sébastopol, de Magenta, de Solferino, petits-fils de ceux d'Austerlitz et d'Iéna, n'allaient faire qu'une bouchée de ceux du Slesvig et de Sadowa ! Je me rappelle, aux vitrines de tous les magasins d'estampes, une magnifique litho-

graphie du passage du Rhin par l'armée de Condé, avec pour légende, ce fragment de la cinglante réponse d'Alfred de Musset à Becker :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand

.....
Où le père a passé passera bien l'enfant!

Et à tous les étalages des marchands de journaux, la première page d'un illustré hebdomadaire représentant, en couleur, un lignard français, bleu et rouge, qui, d'un coup de botte dans la partie la plus sphérique d'un trou-pier prussien en uniforme vert pomme, envoyait dans l'espace l'épais ennemi, dont le casque à pointe quittait piteusement la tête carrée, au profil bismarckien. Et n'avions-nous pas vu partir, l'autre jour, d'avance fêtés comme d'infaillibles vainqueurs, les magnifiques grenadiers de la Garde en bonnets à poil, les sapeurs du génie, balayant leurs tabliers de leurs barbes fluviales et dont les bras brandissaient des haches miroitantes avec des gestes jupitériens, puis les géants et polychromes cent-gardes, azur et or; et la masse sombre et redoutable de l'infanterie de marine dont chaque soldat avait attaché au canon de son fusil le buste en plâtre de Napoléon le Grand, du « petit caporal », évocateur et prometteur de tant de gloire. Et les noms du maréchal Lebœuf, synonyme d'écrasante puissance, de Bazaine, Canrobert, Mac-Mahon, Bourbaki, résonnant comme un cliquetis d'invincibles épées!... Et, par là-dessus, quel premier ministre prestigieux que cet Emile Ollivier dont nous avons entendu chanter ainsi les louanges dans un poème d'élèves

de rhétorique, au tout dernier banquet scolaire de la Saint-Charlemagne :

Connais-tu le pays où fleurit l'Ollivier ?

Cet incarnateur du soi-disant « Empire libéral » n'avait-il pas déclaré partir en guerre contre la Prusse « d'un cœur léger », tandis que le maréchal Lebœuf garantissait l'armée française prête au point qu'il ne manquait même pas un bouton de guêtre aux chaussures d'un seul de ses soldats?... Alors!...

Les collégiens de mon âge ne soupçonnaient pas, le 2 août, ultime jour d'études, qu'une semaine plus tard, sous le coup de la grave défaite française de Froeschwiler, le dit Emile Ollivier allait être balayé du pouvoir comme la plus frêle feuille par le premier souffle de l'ouragan où l'Empire tout entier devait s'effondrer le 4 septembre.

On ne prévoyait rien, car on ne raisonnait pas plus que dans un rêve ou une fièvre. La fièvre du premier grand événement historique de ma vie commençante me brûlait délicieusement. L'analyse rétrospective me force à avouer avec confusion que le seul fait d'être contemporain et quasi-témoin d'un furieux branle-bas guerrier me ravissait, en me conférant stupidement, à mes yeux, je ne sais quelle mystérieuse importance. Toute villégiature de vacance ayant été rendue impossible, dans l'attente des grands chocs d'armées, on villégiaturait à Paris même, au parc Monceau ou sous les frondaisons élégantes des Champs-Élysées, dont les « cafés chantants » renvoyaient à tous les échos le refrain populaire du

moment — vociféré par la voix mâle de Thérèse, entre autres :

Tous les Français sont volontaires,
Quand la patrie est en danger.

Pas un boulevard, une rue, qui ne palpitât de mouvement et de bruit. Nous, les lycéens en vacances, nos familles ne parvenaient à nous retenir au foyer paternel. Nous nous faisons l'effet de petits combattants dans une sorte de mêlée d'arrière (oh! si l'institution des *boy scouts* avait existé déjà!...). Et plus d'un incident nous donnait l'illusion de jouer un rôle : à la sortie des journaux de l'après-midi, par exemple. En ce temps-là, la presse rotative, vomissant trente, quarante mille exemplaires de quotidiens à l'heure, naissait à peine. La plupart des journaux en étaient encore à l'archaïque machine plate, d'une désespérante lenteur de rendement. Les feuilles quittaient les imprimeries comme au compte-gouttes, par misérables petits paquets, et les camelots ne les cédaient qu'à des prix léonins et aux plus offrants des innombrables amateurs assoiffés de nouvelles du théâtre de la guerre — d'où une sorte de continuelle vente aux enchères en plein vent. Pour me dédommager de la privation de tout voyage, cette année-là, mes parents avaient bourré mon gousset de pièces d'argent que j'employais, chaque jour, à conquérir un des tout premiers numéros sortants de la *Patrie*, de la *Liberté* ou de la *Presse*. Alors — comme il arrivait à tout heureux acquéreur d'un journal de deux sous payé deux francs — j'étais, en dépit d'une taille alors liliputienne, entouré instantanément par une cohue avide et forcé de partager

avec elle « le pain des âmes patriotiques ». Il me fallait lire à haute voix le maigre bulletin des opérations et le commentaire, non moins vague, de quelque général, aussi anonyme que problématique. Cette portion congrue suffisait d'ailleurs à alimenter les réflexions, les exclamations, la passion de l'innombrable *man in the street* et à nourrir, chez un bambin tel que moi, le sentiment de jouer une partie notable dans une tragique tourmente humaine.

...Le 6 août, on attendait, plus impatiemment que jamais, le dispendieux journal du soir, dans l'espoir d'y trouver confirmation d'une nouvelle électrifiante qui, partie de la Bourse, circulait depuis un heure, annonçant une grande victoire française à Landau, où le kronprinz d'alors, Frédéric-Charles, père de Guillaume II, aurait été fait prisonnier avec trente ou quarante mille hommes. Au seul bruit d'un tel triomphe, tous les chapeaux avaient volé en l'air; on avait dansé des rondes sur l'asphalte; d'un bout à l'autre, Paris, pavoisé comme par enchantement, était devenu une immense volière où des milliers d'oiseaux chantaient un seul air: la *Marseillaise*. Horreur!... Voici que, juchés sur de hautes voitures de déménagement, des hommes très pâles et surexcités exhortaient brusquement les occupants des fenêtres et des balcons à enlever leurs drapeaux et les y aidaient, en clamant, avec des intonations lugubres: « Le deuil plutôt! Nous ne sommes pas vainqueurs, mais vaincus! »

Et, effectivement, au lieu de l'imaginaire déroute ennemie, fabriquée par quelque infâme spéculateur à la hausse, resté à jamais anonyme, on venait d'apprendre la double défaite de Froissard à Forbach, de Mac-Mahon à Spicheren, où la retraite n'avait été sauvée que par

l'héroïque immolation des cuirassiers de Reichshoffen, appelée à être mise en musique, quelques jours plus tard, avec ce refrain instantanément populaire :

Voyez là-bas, comme un éclair d'acier,
Ces escadrons passer dans la fumée,
Ils vont mourir et, pour sauver l'armée
Donner le sang du dernier cuirassier.

Ayant — de décembre 1914 aux premiers jours de novembre 1918 — passé quatre ans d'exil en France, je pourrai faire apparaître plus loin le prodigieux contraste qu'offrit le Paris, muet et impassible de la Grande Guerre, avec le Paris, *si violemment impressionnable et si constamment théâtral*, d'août-septembre 1870.

Mais il faut dire tout de suite que, de la déception amère du 6 août, data, chez beaucoup, la prescience de la prochaine et vaste catastrophe où sombreraient à la fois le régime d'incurie impériale qui y conduisait et le pays qui y était conduit. Les revers militaires allaient se succéder comme autant de coups de foudre, attestés bien moins par la phraséologie, volontairement ambiguë, du Grand Quartier Général que par les informations des journaux belges, notamment de *l'Indépendance* et de *l'Etoile* qui, au carrefour de la lutte, en narraient tous les épisodes en témoins secrètement attristés, mais probes et véridiques. Sans doute, les télégrammes belges, en avance à cette époque sur les demi-aveux balbutiés par les communiqués du front français, ou sur les exagérations des rapports prussiens, n'étaient-ils accueillis que sous réserve par une bonne fraction de l'opinion obstinée dans l'espérance. J'entendais souvent ceci : « La Belgi-

L'idée première d'après ^{principalement} un peu d'impulsion
au chapitre orbalinien de la jeunesse
p 77 et maladie population espérée de ruelles et
p 9 de l'impair appartient au grand homme de bien
que l'histoire qui a été et tout de principal
Orbalinien

p 66. le manuscrit de intellectuels?

p 71 indignation y. condamnation Troyan

li'ami gar les socialité p 214

attache V. D. velle p. 151

cite une boutade de Anselme p. 161

Sam Wiers de la Bois fort?

Eug. Mirson p. H. Mirson

11 ma qualité majeure ou mon plus grand

4 départ et la possession d'une conscience aigre

4 impulsion pour d'approcher le moindre

p. 224 7 manquement à n'importe quel droit

226 4 consenti ..

Corruption du langage universel p 286

Materialisme dans son p. 290

que nous est hostile, les dires de ses journaux sont sujets à caution ». En vérité, la Belgique neutre d'alors avait eu de bonnes raisons de se méfier de la politique personnelle de Napoléon III et de ses visées sur notre pays ou, tout au moins, sur le Grand-Duché de Luxembourg — visées perfidement suggérées et entretenues par le prince de Bismarck pour brouiller les cartes et la carte — au profit de la Prusse. Mais l'empereur mis de côté — et on devait bien sentir à Bruxelles qu'il n'allait pas tarder à l'être — la France comptait bien plus d'amis que d'ennemis chez le peuple belge et particulièrement dans les bureaux de journaux tels que *l'Etoile* d'alors, et *l'Indépendance*, laquelle avait un Français à sa tête, avait eu un Deschanel parmi ses collaborateurs et gardait encore un autre proscrit du 2 décembre, Camille Berru, comme secrétaire de la rédaction.

De récentes recherches m'ont révélé que Victor Hugo, exilé volontaire depuis le coup d'Etat, donc depuis près de vingt ans, avait quitté son « rocher » de Guernesey, le 17 août, pour la Belgique, en apprenant que Napoléon III, jugé, dès lors, incapable, venait d'être obligé d'abdiquer le commandement de ses armées. Pressentant la totale débâcle impériale, qui le délivrerait de son fameux serment de proscrit volontaire, l'auteur des *Châtiments* se hâtait, pour se rapprocher de la France, vers Bruxelles où il avait conservé, sur la place des Barricades, sa résidence (M^{me} Hugo y était morte en 1868). L'illustre poète, qui avait eu toujours ses grandes et petites entrées au cabinet directorial de *l'Indépendance*, ne douta pas, lui, de la sincérité et de l'authenticité des cruelles nouvelles publiées par la presse belge. Il y apprit le

désastre de Sedan, plus de vingt-quatre heures avant les Parisiens, puis, dans la soirée du 4, le renversement de « Napoléon le Petit » et, dès le lendemain, se présentait au guichet de la gare du Midi de Bruxelles, demandant, d'une voix malgré lui tremblante d'émoi, comme il le conta plus tard, un billet pour Paris.

Paris!... On y était tombé de consternation en douleur, de douleur en désespérance, depuis les désastres successifs de l'armée de Mac-Mahon et les sanglants combats de Metz dont l'issue avait été de renfermer Bazaine, avec le meilleur de l'armée, dans la capitale lorraine.

Avec la tentative insurrectionnelle des futurs communards à La Villette (ces défaitistes d'alors s'appelaient Félix Pyat, Blanqui, Millière, Vermorel, Flourens, Delescluze, etc.), les symptômes de l'imminente révolution se multipliaient. L'oreille percevait presque des grondements et des craquements sinistres dans l'air pur de ces beaux jours d'été finissant.

Il me semble voir et entendre encore, au déclin de l'après-midi du 3 septembre, Jules Simon, le plus écouté des chefs de l'opposition républicaine, s'apprêtant à descendre d'une victoria devant sa demeure de la place de la Madeleine, à l'endroit même où se trouve, aujourd'hui, en une bourgeoise redingote, le marbre de sa bourgeoise statue. La foule anxieuse se précipite, cerne le véhicule où Jules Simon, debout, est invité à dire ce qu'il y a de vrai dans les rumeurs qui signalent une grande et décisive bataille perdue dans l'Ardenne française, on ne sait encore où, et la capture de l'Empereur et d'une armée entière.

L'avocat député, qui ne soupçonne guère qu'il sera ministre demain, a le front soucieux, le teint blême. Il se passe la main sur les yeux comme pour en chasser une lugubre vision.

— « Je ne sais pas au juste, dit-il. Il se passe des choses infiniment douloureuses, mais lesquelles? Les précisions manquent. Soyons prêts à tout. Mais surtout du courage! Ne désespérons pas, ne désespérons jamais!... »

La foule, alors, se découvre, salue et se disperse, morne, ayant trop bien compris, et Jules Simon rentre chez lui, pour y trouver sa convocation à une séance de nuit du Corps législatif, où la vérité de Sedan devait être dévoilée dans la presque totalité de sa nudité hideuse et où Jules Favre devait proposer la déchéance de l'Empire.

Et Paris — qui, généralement, ignore ce dernier détail — allume ses réverbères aux premières ombres du soir. Aux Tuileries, l'impératrice Eugénie, régente pour quelques heures encore, sent gronder l'émeute toute proche; et à son instigation sans doute, le général comte de Palikao et le préfet de police Pietri improvisent des mesures de résistance suprême, en faisant déployer des forces considérables de police et de garde municipale sur le parcours de longs monômes descendant de la Bastille et des hauteurs de Montmartre, en entremêlant leurs chœurs patriotiques d'anathèmes à l'adresse de l'Empire. Mes parents, inquiets, me demandaient à tous les échos. Pour l'Empire même, je n'eusse pas cédé ma place dans les foules bouillonnantes d'histoire en gestation. Tout à coup, à l'angle de la rue Auber et du boulevard des Capucines, explosent des cris de colère ou de ter-

reur, en même temps que des terrasses, bondées, du Café de la Paix et du Grand Café, furent des centaines de consommateurs, au milieu d'un bruit de tables et de chaises renversées, de bouteilles, de verres ou de tasses qui croulent brisés sur le trottoir. C'est l'effet d'une soudaine charge de police qui, sabre au clair, fonce sur la multitude, tandis qu'un canon manœuvré par un faible détachement d'artilleurs, vient prendre position en travers du boulevard, après avoir contourné la grise colonne Vendôme, au faite de laquelle le Napoléon I^{er} en bronze semble méditer profondément, la tête dans les étoiles d'un firmament radieux.

Je me sens emporté dans un tourbillon humain, lorsque deux bras me soulèvent et me transportent à l'abri derrière un kiosque à journaux et qu'un diable à barbiche grise me dit d'une voix frémissante d'indignation :

— « Voyez-vous, mon enfant, vous ne devriez pas être dans cette bagarre ! C'est l'Empire qui culbute et qui cherche à se prolonger par de nouvelles violences. Il se laisse battre par les Prussiens, mais se sent encore fort contre des vieillards et des mioches sans armes. »

La trombe policière passe. Mais un rassemblement nouveau se forme derrière elle. Seconde charge. Cette fois, le flot populaire, me séparant de mon vieux protecteur inconnu, me débarque, je ne sais comment, devant ma demeure. La porte cochère, après avoir livré passage à un tas de fuyards, avait été refermée prudemment par le concierge.

Derrière ses hauts battants, j'entendais des voix éperdues de femmes supplier : « Rouvrez donc la porte ! laissez-les entrer ! »

sez entrer mon mari (ou « mon frère » ou « mon fils » ! » Et les dits maris, fils ou frères étaient là, à mes côtés, cognant désespérément l'huis, qui de sa canne, qui de ses poings ou de ses pieds, pour obtenir de se mettre en sûreté dans la cour intérieure. Enfin, la porte s'entrebâille suffisamment pour laisser pénétrer quelques-uns d'entre nous, au fort d'une hurlante panique qui fait écho à celle du dehors.

Les miens m'accueillent avec une joie tempérée par la nécessité de remontrances sévères.

— « Tu viens, me dit mon père, à qui je contai ce que j'avais vu, tu viens d'assister au dernier soubresaut de l'Empire français. Il n'existera plus demain.

... Ce lendemain — 4 septembre — était un dimanche, un des plus beaux dimanches dont je me souviens avec celui du 2 août 1914, où tant d'azur et de rayons contemplèrent avec une féroce indifférence le prélude du grand crime allemand contre la Belgique, le Luxembourg, la France, l'humanité. Les splendeurs de la clarté diurne semblaient avoir dissipé, comme un irréel cauchemar, toutes les angoisses et les terreurs de la nuit. D'interminables colonnes de gens débouchaient de tous côtés, convergeant vers une direction unique : celle de la place de la Concorde et du Palais Bourbon où l'on savait qu'à la suite de la proposition nocturne de déchéance impériale formulée par Jules Favre, le Corps législatif allait s'assembler bientôt pour prononcer sur le sort de la dynastie napoléonienne et sur la suite de la guerre.

Des bataillons entiers de la garde nationale — la garde civique française d'alors — se hâtaient vers le

même point. La sachant acquise aux idées libérales, et même radicales, Louis-Napoléon, dans la nuit du coup d'Etat — donc le 2 décembre 1851 — avait empêché ses chefs de la convoquer en faisant, au préalable, crever la peau de tous ses tambours. Aujourd'hui, elle avait des tambours, mais pas d'armes, le Gouvernement impérial ayant, en ces dernières années, laissé tomber en quasi-désuétude ces milices démocratiques et faubouriennes — qu'il continuait à redouter, non sans raison. La réapparition de cette garde bourgeoise équivalait ainsi à une résurrection aussi inattendue que celle de Lazare.

Le premier bataillon qui atteignit le pont de la Concorde, barré par un restant de cavalerie régulière, s'arrêta devant celle-ci et chacun des hommes qui la composaient se mit à arracher de son shako l'aigle impériale en cuivre et à la fouler aux pieds, au nez et à la barbe de la force militaire représentant l'Impératrice-régente. Geste de sédition, imité par tous les bataillons qui suivirent et que la troupe — ô miracle! — contempla sans colère, on eût dit avec complaisance.

Et de fait, les derniers défenseurs du trône étaient tombés, au matin, dans un brusque et absolu découragement, devant la confirmation détaillée de la capitulation de Sedan et l'évidence d'un irrépressible mouvement populaire de proscription contre son auteur. Ne venait-on pas d'apprendre, d'ailleurs, que les deux plus grandes villes de province, Lyon et Marseille, sans attendre Paris, avaient proclamé spontanément la République?

Echappé par ruse, du bercail familial, malgré la défense paternelle, je me trouvais à hauteur de la place de la Concorde, lorsqu'y surgit une forte escouade d'agents

de police chargée d'aller renforcer la garde du pont et du Corps législatif.

Une centaine de gardes nationaux, sans armes — je le répète — grossis d'un nombre imposant de civils — ouvriers et bourgeois — se dressèrent devant ces policiers qui, la veille, avaient sabré le public si rageusement. Doux maintenant comme des moutons, ils ne se laissèrent pas seulement arrêter, mais encore désarmer. Les premiers venus leur enlevaient leurs « coupe-choux » et, les ployant sur le genou, les brisaient sans pitié. Une bande d'étudiants arracha aux officiers de police leurs bicornes de peluche et, grim pant aux réverbères comme à des mâts de Cocagne, en coiffèrent, par dérision, les lanternes. Les victimes de ces affronts se débandaient et disparaissaient, après à peine un semblant de résistance. Ainsi s'évanouit à jamais, sous une chiquenaude, cette police de Bas-Empire, recrutée exclusivement en Corse, parmi les fétichistes des Napoléon — police exclusivement politique, c'est-à-dire purement impérialiste, et qui venait de comprendre d'elle-même qu'elle n'avait plus de raison d'être, la main à laquelle elle avait obéi depuis dix-huit ans était coupée. Sa dissolution, en quelque sorte spontanée, montrait bien que l'Empire avait déjà cessé de vivre, encore que des heures dussent s'écouler avant le prononcé officiel de son arrêt de mort.

Or, si énorme qu'en fût la signification, ces incidents se poursuivaient au milieu de la plus singulière allégresse. Le peuple riait, chantait de joyeuses romances, semblait être, comme le ciel, en pleine saison de fête. C'était comme si l'affreuse débâcle de Sedan, définitivement annoncée il y a quelques heures à peine, datât déjà

d'aussi loin que la bataille de Crécy et comme si la marche des hordes prussiennes sur Paris, complètement découvert désormais, fût un événement mythique ou de la plus parfaite insignifiance. Ceux qui allaient hériter de la succession de l'Empire, les Jules Simon, les Gambetta, les Jules Favre, les Glais-Bizoin, les Trochu, profondément tristes et anxieux, ne comprenaient rien à cette ambiance de débordante gaieté. Si Gustave Lebon était arrivé à maturité dès lors, il eût tiré, de cette « danse sur un volcan », un chapitre saisissant de sa future « psychologie des foules ». Mais il suffisait d'écouter, comme je le faisais, la pensée de cette foule parisienne pour s'expliquer son optimiste exaltation. L'imminente éclipse de l'Empire qu'elle détestait, en lequel elle voyait, et non à tort, l'artisan de la défaite aux frontières, lui donnait de délicieuses sensations de femme que des couches pénibles viennent de délivrer. L'Empire à terre, quel soulagement!... Et la pensée générale se complétait par des exclamations telles que celle-ci :

« Demain, comme en 1792, la République et la levée en masse nous auront débarrassés des Prussiens, après nous avoir débarrassés de la tyrannie impériale. »

Des réflexions de l'espèce, répétées à l'infini, jusque par des bouches féminines, pouvaient faire comprendre et même excuser cette sorte de collective ivresse publique coïncidant avec l'ébranlement du sol sous les bottes des armées ennemies accourant à grands pas.

La trêve de folle insouciance ne se relâcha pas un instant en cette journée, au milieu des occupations diverses du peuple, dont une partie allait — au Corps législatif, puis à l'Hôtel de Ville — forcer la marche des

événements, tandis qu'une autre, munie d'une profusion inexplicable d'échelles et de marteaux dénichés Dieu sait où, parcourait successivement les principales artères pour démolir, au fronton des monuments ou des boutiques, tous les emblèmes impériaux en forme d'aigles, d'effigies, de couronnes, de semis d'abeilles ou d'enseignes commerciales des « fournisseurs de S. M. l'Empereur ou de S. M. l'Impératrice ».

Il me semble voir encore déclouer, au boulevard des Italiens, les écussons napoléoniens en plâtre doré dont s'enorgueillissaient les magasins du grand tailleur à la mode d'alors, Dusautoy. Avant 1848, Dusautoy s'était trouvé à Londres, en même temps que Louis-Napoléon, prétendant besogneux, réduit à tous les expédients, presque mal famé. Pressentant la future fortune du prince aventurier, il s'était constitué d'office son habilleur. Mais, au lieu de lui présenter des factures, il glissait délicatement des banknotes dans les poches des redingotes qu'il lui livrait, — en reconnaissance de quoi, Napoléon III, une fois sacré à Notre-Dame, sacra ce malin bienfaiteur chevalier de la Légion d'Honneur et en fit le fournisseur attitré de la Cour et de tout le *high life* contemporain. Et maintenant, de derrière ses volets clos, Dusautoy regardait choir de sa façade, et jeter à une bouche d'égout, les signes extérieurs de ce glorieux patronage qu'on détruisait sans colère, en riant, en s'amusant toujours. Sans doute, le couturier célèbre, qui s'abstenait de protester, sentait-il, comme tout le monde, que l'Empire s'effondrait aussi naturellement, aussi infailliblement qu'un fruit pourri choyant de l'arbre, au premier souffle d'une tempête. Je ne constatai visuellement que le lendemain, sur

la rive gauche de la Seine, au Quartier Latin, que mon lycée — le lycée « impérial » Saint-Louis, — était déjà mué comme le lycée Louis-le-Grand et tous les autres, en lycée « national », par la vertu d'un coup de badigeon et de peinture fraîche, aussi joyeusement appliquée que les coups de marteau aux écussons.

Il ne se commit, d'ailleurs, dans toute cette journée révolutionnaire, d'autre genre de violence que ce puéril massacre de symboles. L'Impératrice-régente, qui s'enfuyait si mélodramatiquement, avec l'aide de son dentiste américain, le D^r Evans, n'eût vraisemblablement pas vu un de ses cheveux en péril, si elle était partie ostensiblement dans la calèche, si superbement conduite à la Daumont par des postillons vert et or, au temps où l'éclat de sa beauté et le magnifique clinquant du décor où elle se mouvait avec son fils, désarmaient, dans une grande mesure, la sourde hostilité suscitée par ce qui transpirait de son équivoque influence politique. Avec un cortège sans fin, j'approchai des Tuileries l'après-midi, lorsque la nouvelle de son évasion (vers la Belgique, disait-on inexactement) commençait à se répandre. Un certain nombre de voix clamèrent: « Bon débarras! » et ce fut tout, on n'y pensa même plus. La foule, lentement, défila sous les arcades du palais des Tuileries abandonné, sans le moindre geste ou la moindre velléité de pillage ou de désordre, et même sans réflexion insultante pour le régime déchu. Des gardes nationaux, dont quelques-uns portaient maintenant des fusils, surveillaient les escaliers menant aux appartements, et sur les murs épais, des mains avaient tracé partout à la craie des inscriptions telles que celles-ci: « Respect à la propriété! Mort aux voleurs! »

ce qui valut à un garde national, de la part d'un ouvrier en blouse, cette typique apostrophe: « Pourquoi qu't'as écrit ça, andouille? Crois-tu qu'on est des brigands, nous autres?... »

Si jeune que je fusse, j'avais dévoré passionnément naguère les quatre volumes de l'Histoire des Girondins et ne pus m'empêcher, en regardant et en écoutant cette foule débonnaire, de me reporter, par la pensée, aux horreurs que les « Capet » avaient souffertes dans ce même Paris, trois quarts de siècle auparavant, et d'admirer *in petto* combien le *Paris de 1870* ressemblait peu à celui de 1789-93.

... Il n'y a qu'à lire les livres ou mémoires légués par les témoins notables de la révolution du 4 septembre pour acquérir la certitude que les plus ardents des chefs républicains — Gambetta, Simon, Jules Favre — hantés par d'effrayants souvenirs historiques, n'osaient pas espérer un changement de régime si vierge de sang ou de commotion quelconque. Ils redoutaient, d'une part, les résistances de la majorité bonapartiste du Corps législatif; d'autre part, les sinistres desseins des démagogues de la nuance Félix Pyat-Blanqui et consorts, capables de rêver et de susciter une nouvelle Terreur.

Et le fait est que les visages inquiétants de ces descendants des pourvoyeurs de la guillotine se profilèrent dans la cohue qui, au début de l'après-midi, envahit le Palais Bourbon et la salle même des séances du Corps législatif, après avoir renversé le barrage de gardes nationaux et des derniers bataillons de la ligne restés à Paris, barrage sympathique qui n'avait, d'ailleurs, demandé qu'à céder,

les lignards eux-mêmes ayant, dès midi, mis la crosse en l'air et pactisé avec la garde nationale pour signifier leur parfait accord avec quiconque criait : « A bas l'Empire ! Vive la République ! » et leur résolution de ne faire feu sur le peuple en aucun cas.

Quel curieux travail de comparaison pourrait suggérer l'invasion du Corps législatif en ce 4 septembre 1870 et celle de notre Chambre des Représentants à Bruxelles, le 29 juillet de l'an de grâce 1920!... A Paris, il y a cinquante ans, la foule enthousiaste qui força les grilles du Palais Bourbon, brisa les fenêtres closes, s'irrua dans les tribunes publiques avant l'ouverture officielle de la séance et se jeta ou se laissa glisser de là-haut jusque dans l'hémicycle pour occuper tous les sièges encore vides de députés — cette foule, en commettant le crime de lèse-législature, croyait rendre un service à la chose publique. Elle sentait l'âme de l'immense majorité de la nation tressaillir en elle, toute la *vox populi* parler par sa bouche. Elle venait soutenir, encourager de ses acclamations, les chefs, tacitement reconnus déjà, du régime nouveau, contre un parti impérialiste naturellement frappé de déchéance en même temps que l'Empire, et qui, d'ailleurs, ne défendait plus que mollement, et pour la forme, un pouvoir brusquement, mais à jamais, discrédité et terrassé sous le poids de ses propres fautes.

Les anarchistes qui s'étaient jetés dans ce torrent populaire étaient des suiveurs ignorés de lui, non des meneurs comme les aktivistes qui, le 29 juillet dernier, à Bruxelles, incitèrent d'anciens combattants, de naïves dupes, à violer la « zone neutre », puis le sanctuaire sacré de la souveraineté nationale, pour arracher par intimidation

à celle-ci une mesure de justice qu'elle était déjà résolue à réaliser de son plein gré... A Paris, la tribune parlementaire fut, à certains moments, prise d'assaut par des jeunes gens ardemment convaincus et qui, en réclamant la proclamation instantanée de la République, cédaient à une fièvre d'impatience légitimée, jusqu'à un certain point, par l'urgence et la gravité d'événements foudroyants; ils exprimaient le vœu presque unanime du pays, et non, comme chez nous, celui d'une respectable mais restreinte fraction du peuple cherchant à imposer une revendication très fondée, mais particulière. Et au Corps législatif, dont le Président, M. Schneider, était un impérialiste, aucun député, créature de l'Empire ou non, ne fut molesté. Tout se borna à d'emphatiques exhortations en faveur d'une révolution qui pressait parce que, devant l'ennemi, contre lequel il fallait se retourner, il n'y avait pas une heure à perdre. L'invasion du Parlement français fut comme celle d'un océan brisant ses digues sous l'impulsion d'un irrépressible raz de marée, et celle du Palais de la nation belge apparaît, à côté, comme une pauvre petite comédie dont les acteurs en vedette, inconscients instruments d'une machination occulte, ne surent même pas, une fois sur le « plateau » parlementaire, bégayer un mot de leurs rôles.

Mais, pour spontanée, plausible et pacifique qu'elle fût, l'irruption de la rue dans l'enceinte du Parlement français n'en fut pas moins, comme toute transgression de l'espèce, un déplorable et inadmissible outrage que condamnèrent énergiquement des démocrates ardents tels que le grand Léon Gambetta et bien d'autres. Ils avaient deux raisons pour protester: la nécessité constitutionnelle

de se soustraire à la pression de la foule et la crainte de voir les peu nombreux, mais bruyants et audacieux éléments anarchistes de cette foule la pousser aux extrêmes et provoquer un sanglant carnage dans une assemblée qui comptait tant d'élus du régime impérialiste sombrés dans l'impopularité. Ils refusèrent donc catégoriquement de délibérer dans la salle envahie et se transportèrent à l'Hôtel de Ville pour proclamer la République — une République sans président, à proprement parler un simple gouvernement de défense nationale composé d'Emmanuel Arago, Crémieux, Jules Ferry, Gambetta, Glais-Bizoin, Garnier-Pagès, Camille Pelletan, Ernest Picard, Henri Rochefort, Jules Simon, le général Trochu qui, sur l'heure, lancèrent cette proclamation :

Français!... Le peuple a devancé la Chambre qui hésitait. Pour sauver la patrie en danger, il a demandé la République.

Il a mis ses représentants non au pouvoir, mais au péril.

La République a vaincu l'invasion de 1792. La République est proclamée.

La Révolution est faite au nom du Droit, du Salut public.

Citoyens, veillez sur la cité qui vous est confiée. Demain, vous serez, avec l'armée, les vengeurs de la Patrie.

A côté de véritables hommes d'Etat tels que Gambetta, Jules Ferry, Jules Simon, le nom sulfurique du pamphlétaire Henri Rochefort semble, à distance, détonner comme un cri insurrectionnel. Il représentait une

prudente et habile concession aux extrémistes, aux futurs communistes qui, dès ce jour-là, à l'Hôtel de Ville, avaient rêvé de constituer un gouvernement à eux — et lequel!... De l'aveu même des fondateurs de la troisième République, ils avaient préféré avoir le féroce « Lanternier » dedans que dehors. Et puis ne personnifiait-il pas un peu toutes les victimes du despotisme impérial? En ce 4 septembre, au moment où on lui conférait une parcelle du pouvoir, il purgeait encore une peine de plusieurs mois de prison, pour outrage à l'Empereur et à la magistrature, après le scandaleux acquittement du prince Pierre Bonaparte, cousin de Napoléon III et meurtrier du jeune publiciste républicain Victor Noir. Il devisait, dans le réfectoire de la geôle, avec un compagnon de captivité politique, Ulric de Fonvielle, quand les premières rumeurs de la révolution parvinrent jusqu'à lui. Tout à coup, les portes s'ouvrent avec fracas, sous la pression de ses amis qui viennent le délivrer. Il passe, sans transition, du jour gris de la prison à la pleine lumière, à la vie, à la griserie des adulations publiques. Un fiacre découvert, orné par les rouges de son parti de quatre drapeaux lie de vin, l'attend pour le conduire à l'Hôtel de Ville, à l'investiture gouvernementale. Des ovations sans fin accompagnent le futur, mais platonique « général des barricades », dont la tête de notre Camille Huysmans évoque assez bien le profil sec, anguleux, et dont le passage au pouvoir ne doit laisser que le souvenir d'un personnage riche de mots spirituels, lamentablement pauvre d'idées et de caractère, homme d'éternelle opposition (verbale), infiniment « gauche » dans le rôle de ministre.

Au moment où je le vis passer, allant au palais municipal par une sorte de *via triumphalis*, on avait dételé les chevaux de sa voiture, et des hommes — et même des femmes — tiraient son char de victoire. Le geste théâtral encore! et encore! Presque du mélodrame.

Le gouvernement de la Défense nationale étant installé, un autre spectacle allait solliciter les regards. Les masses parisiennes resongent brusquement à la guerre, aux devoirs de demain. Et voici, sur les boulevards, une longue théorie de voitures d'ambulance, conduites par des membres de la Croix-Rouge qui viennent collecter pour les blessés de l'armée. Beaucoup de ces quêteurs, debout sur les bâches de leurs voitures, brandissent d'énormes perches au bout desquelles se balancent des aumônières capables d'atteindre ainsi jusqu'aux balcons des deuxièmes ou troisièmes étages des immeubles. Et c'est alors une véritable pluie d'or et d'argent, une tintinabulante manne patriotique, jaillissant de toutes les mains et de tous les cœurs. Et cette divine musique s'accompagne de scènes imprévues: des bandes circulent aux accents du *Chant du Départ* dont le refrain est devenu subitement si actuel :

La République nous appelle :
Sachons vaincre ou sachons mourir.

Et ceux qui chantent ne sont pas de fanfarons brailards, ce sont des renforts, improvisés depuis quelques heures, des « enfants de Paris », volontaires de guerre, trop vieux ou trop jeunes pour l'incorporation légale dans l'armée et qui vont, malgré cette disqualification et à cause d'elle, courir double péril en leur qualité de « francs-tireurs » attestée par un uniforme spécial rap-

pelant à moitié celui des zouaves, à moitié celui du « pioupiou ». De longues barbes grises y voisinent avec des visages imberbes d'adolescents que des passants aident à porter leurs fusils et leurs havresacs trop lourds.

La foule les arrête, les embrasse, leur bourre les poches de cigarettes et plaisante pour dissimuler son attendrissement. J'ai appris plus tard — beaucoup plus tard — qu'au même instant, ou peu s'en faut, un jeune Franco-Belge, appelé à jouer par la suite un rôle éminent dans la presse bruxelloise, devait être fusillé aux environs de Bazeilles par les Prussiens, après avoir été capturé, avec d'autres volontaires, par une patrouille de uhlans, en ce costume de francs-tireurs, c'est-à-dire de combattants irréguliers, qualifiés de « bandits » par les Germains, chez lesquels cette catégorie de braves n'existe pas, grâce aux rigueurs du service militaire obligatoire établi chez eux depuis Iéna. Ce jeune Franco-Belge, qui s'appelait Gaston Bérardi et qui, vingt ans après, devait succéder à son père comme directeur-rédacteur en chef de l'*Indépendance*, réussit à s'enfuir à cheval avant l'heure fixée pour son exécution, et atteignait ainsi la route de Bouillon, lorsqu'il rencontra deux touristes qui lui apprirent la chute de l'Empire et la proclamation de la République, connues dans nos Ardennes depuis quelques instants. Un de ces deux touristes se nommait Jules Claretie, l'autre Gustave Frédéric, critique littéraire de l'*Indépendance*, fils d'un général qui avait commandé la circonscription de Liège et père du ci-devant président du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

A la réflexion, on devine que c'est la terreur inspirée aux Teutons de 1870 par la meurtrière guérilla des

francs-tireurs qui fut exploitée par l'Allemagne de 1914-1918, quand elle forgea la légende des « francs-tireurs belges » pour exciter la vigilance de ses hordes et leur fureur assassine contre notre population civile désarmée.

Cette parenthèse close, je dois confesser que le tableau poignant de ces jeunes gars et de ces vieillards allant s'offrir à la mort dans le délire joyeux du 4 septembre est le dernier des souvenirs personnels qui me reste de cette extraordinaire journée. Il fut l'éclair du drame des charniers dans un ciel et une atmosphère de fête, au milieu des réjouissances d'un peuple délivré tout à coup de l'oppression. Il me poursuivit jusque dans mon sommeil de cette nuit-là, dominant de sa noble mélancolie toutes les images de cette journée où tant de joie avait chanté sur tant de ruines.

Mais quelle mine de réflexions salutaires et de précieuses leçons pour aujourd'hui et pour demain, que ces réminiscences lointaines mises en regard de tout ce qui a troublé le monde depuis et le trouble encore!...

D'abord, quelle frappante différence entre les causes du renversement de Napoléon III en 1870 et celles de l'effondrement du Kaiser en novembre 1918! D'une part, un Empereur profondément déconsidéré que l'on « déboulonne », non seulement pour avoir conduit son pays à un terrible désastre, mais parce qu'il était un obstacle à la continuation de la guerre, de la lutte contre l'envahisseur, de la lutte héroïque qu'une nation vaincue, chancelante, allait faire durer cinq fois plus qu'elle n'avait duré, alors que son Varus commandait à ses plus fortes et plus belles légions, les unes maintenant captives, les autres emprisonnées dans Metz; d'autre part, un kaiser

toujours idolâtré aveuglément, mais sacrifié avec un abject empressement, parce qu'il était un obstacle à la capitulation honteuse de millions de soldats encore en possession d'une partie importante du territoire français, de presque toute la Belgique, de presque toute la Russie, avec, derrière eux, leur sol absolument intact, mais qui, sur cette déclaration de leurs adversaires : « Nous ne traiterons pas avec un Hohenzollern ! », immolaient à leur peur, à leur impatiente fringale d'inconditionnelle reddition, en facilitant sa fuite ignominieuse en Hollande, la dynastie à laquelle ils avaient dû leur redoutable puissance et leur existence même!...

Et puis le contraste non moins saisissant entre la conduite de la France et celle de l'Allemagne au lendemain des deux guerres. L'une battue, démembrée, saignée de milliards, abandonnée par l'Europe entière, convulsionnée, pour comble, par la tragédie de la Commune, et s'évertuant si loyalement, malgré tout et si magnifiquement à exécuter point par point le cruel traité de Francfort et même à en devancer les échéances; l'autre, si chargée qu'elle soit d'inexpiables crimes, n'ayant qu'une pensée: se soustraire, par les ruses les plus viles et les plus basses chicanes, à toutes les obligations d'une paix qu'elle avait ignominieusement mendiee et qui étaient infiniment bénignes en comparaison de celles qu'elle eût implacablement imposées à autrui si elle avait été victorieuse (1).

(1) On semble oublier que les cinq milliards d'indemnité imposés par l'Allemagne à la France de 1870-71 constituaient un simple abus de force, les vaincus n'ayant rien endommagé chez les vainqueurs dont ils n'avaient

Il n'est pas jusqu'à la terrible affaire de la Commune qui, avec le recul du temps, ne s'inscrive aujourd'hui à l'honneur politique de la France et au déshonneur militaire de l'Allemagne. Qu'on songe à la virile énergie de cette nation vaincue, encore sous la botte de l'ennemi vainqueur, et qui néanmoins, au prix d'une atroce opération sur elle-même, extirpe, sans hésiter, instantanément, de son corps, l'espèce de bolchevisme naissant de l'époque. Il fallut pour cela à ses soldats, fatigués par une désastreuse guerre, donner l'assaut à Paris, courir les risques immenses des batailles sur le pavé, de rue en rue, de barricade en barricade, dans une cité en flammes. Or, à pareil assaut qui lui eût été si facile contre le Paris de septembre 1870, presque totalement désarmé à ce moment, la couardise prussienne avait préféré un siège de cinq mois, presque sans danger pour l'assiégeant. Quelle puissance et quelle vaillance d'action d'un côté; et de l'autre, quelle pusillanimité — qui ne peut se masquer d'humanitarisme, de respect pour les vénérables pierres de Lutèce: nous savons trop, aujourd'hui, l'impitoyable sauvagerie des théoriciens et praticiens de la guerre « cruelle et courte », la barbarie absolue des destructeurs de Louvain, de Dinant, d'Ypres, de Reims!...

Sans doute, la République issue du soulèvement du 4 septembre fut irrégulière, voire illégale en sa genèse, aucune des formalités constitutionnelles n'y ayant présidé,

occupé qu'un instant la frontière, tandis que les milliards réclamés par les Alliés aux Allemands par le Traité de Versailles, représentent à peine la réparation des immenses ravages exercés par eux sur nos territoires.

bien que ses fondateurs fussent très logiquement en droit de dire que ce que le coup d'Etat impérialiste de 1851 avait fait, un coup d'Etat national pouvait légitimement le défaire.

Mais tout de même, *quelle France nouvelle, sage, patiente, disciplinée, courageusement résolue dans sa pensée et dans ses actes, a mûri à l'école de cette République pacifique, humaine et qui, malgré ses amères humiliations de 1871, ne devait tirer l'épée que quarante-trois ans plus tard, poussée à bout par de constantes provocations et une nouvelle ruée germanique!*

Si le Paris d'il y a cinquante ans, qui fit sa révolution dans un tel élan de bonne humeur, sans tuer un homme ni voler un cure-dent, se révèle si dissemblable du terrible Paris de Marat et de Fouquier-Tinville, combien il différerait encore du Paris que nous avons vu, de 1914 à 1918, deux fois menacé par le flot allemand, constamment atteint par ses « Gothas » et ses « grosses Berthas », et, chaque jour, secoué au fond de l'âme par les péripéties de la monstrueuse lutte mondiale! Pour qui a habité le Paris de ces deux périodes, il a été impossible de retrouver celui de la première dans celui de la seconde. Durant les quatre longues années — quatre siècles! — de revers et de triomphes, d'événements qui, à toute heure, semblaient sur le point de changer la face du globe et finirent du reste par là, et qui, pour le moins, dévoraient la fleur de la jeunesse française, plus une manifestation parisienne, plus un cri, plus un geste!... Plus le moindre indice de désespoir aux moments les plus critiques, plus le moindre signe de jactance aux instants les plus glorieux. De la théâtrale mise en scène dont s'entouraient

les émotions de l'impulsif et presque hystérique Paris d'il y a un demi-siècle, plus l'ombre de l'ombre! Rien que le silence dans l'effort acharné pour vaincre; les nerfs complètement domptés, une simplicité d'attitude quasi spartiate; une tranquille, froide, muette résolution devant l'épreuve mortelle, et la volonté inflexible de contenir, de refouler au tréfonds de l'être, douleurs, effrois, explosions de joie et de fierté jusqu'à la minute extrême du dénouement; un mépris aussi profond de la parade et même de la « phrase » que chez les millions de « poilus » des tranchées qui s'insurgeaient contre les louanges emphatiques, estimant accomplir un simple devoir, et qui eussent chassé Corneille de leur milieu après lui avoir arraché sa perruque, s'il avait pu apparaître pour célébrer leur héroïque et presque surhumaine endurance, avec les grands mots sublimes d'*Horace* ou du *Cid*.

Il est impossible d'avoir pratiqué les deux France de 1870 et de 1914-1918 sans affirmer que voilà un peuple à la fois très ancien et tout neuf, doté de toutes les vertus que son tempérament originel semblait lui interdire et, de flamme capricieuse, devenu inaltérable et indestructible marbre.

Le secret de ce miracle d'évolution se trouve, sans doute, en partie probablement tout au moins, dans la révolution du 4 septembre. Pendant les vingt années antérieures, la France n'avait pas été maîtresse d'elle-même, de ses nerfs, parce qu'elle vivait sous le talon aussi dur que doré, d'un maître impérial. Sous un régime de liberté, elle avait recouvré la pleine possession de soi quand débuta, devant les forts de Liège, l'épouvantable crise de 1914-18; elle avait appris à garder, jusque dans

les phases les plus affolantes d'une tourmente sans pareille, le sang-froid, la clarté et la justesse de vues, la décision, l'esprit de suite, la courageuse fermeté d'action dont elle a donné encore tant d'admirables exemples en ces derniers temps, vis-à-vis de l'Allemagne parjure, vis-à-vis du bolchevisme extérieur et intérieur, vis-à-vis même d'alliés défailants, alors que nous avons vu vacillante, désespérée, versatile, une nation réputée aussi flegmatique et aussi sûre d'elle que l'Angleterre, par exemple.

Et c'est en réfléchissant à cette merveilleuse métamorphose de la France, en gestation dans la journée du 4 septembre 1870, qu'un témoin belge de la révolution antiimpériale peut se remémorer, avec enchantement, les cris: « Déchéance! Déchéance! Vive la République! » qui émurent alors ses jeunes oreilles; et par la même raison aussi qu'il aboutit à cette conclusion: « Le plus solide appui que puisse trouver en Europe notre république, à nous, notre démocratique monarchie, est celui de la République dont le cinquantenaire vient de sonner et qui resplendit d'une telle santé d'âme. »

Voilà ce que j'écrivais il y a neuf ans, et ce que tous mes souvenirs confirment.

Pas un témoin de la conduite du peuple français durant la mêlée formidable de 1914-1918 ne contestera la dignité, le calme sang-froid, la sagesse, la hauteur d'âme dont la Ville Lumière, si follement impressionnable en 1870, fit preuve d'un bout à l'autre des longues années terribles. Alors que l'Alle-

magne entière pavoisait et célébrait par des accès d'épilepsie chauvine les plus éphémères ou discutables succès, la France ne se laissait jamais griser ni abattre par aucune des vicissitudes de sa formidable lutte. On y était trop humain pour fêter bruyamment de passagers triomphes payés de tant de sang et de larmes, on y avait trop présentes à l'esprit les leçons de l'histoire pour s'abandonner à un pessimisme ou à un optimisme prématurés, à propos de batailles mémorables, sans doute, mais dont aucune ne devait avoir, jusqu'à la décision finale de l'immense guerre, qu'une valeur épisodique. Que de fois ai-je entendu les Parisiens commentant le miracle de la Marne, ou tel échec allemand sur l'Yser ou en Champagne, s'écrier : « Pas d'illusions, hein ? C'est pour nous *une* victoire, mais nullement *la* victoire ! » Aux constantes rodomontades des Boches, les Français opposaient le silencieux effort de leur énergie et d'une endurance insoupçonnée chez eux. Leur joie patriotique contenue au plus profond d'eux-mêmes durant cinquante et un mois, ne s'autorisa à éclater qu'au jour de l'épilogue suprême, de l'armistice, quand la déroute de l'ennemi, suppliant et à genoux, fut devenue une éblouissante certitude.

Ma chère compagne, demeurée forcément à Paris, alors que j'avançais sur la route de Bruxelles, m'a conté les émotions parisiennes de cette journée de gloire, où elle pleurait de bonheur — et aussi de tristesse de n'avoir pas le compagnon de sa vie pour partager avec lui les exaltations d'un moment si unique, pour écouter, sa main dans la mienne, M^{lle} Chenal chantant la *Marseillaise* devant le péristyle de l'Opéra, et voir l'exultante jeunesse estudiantine parcourant Paris, attelée aux innombrables canons et trophées enlevés à l'ennemi. Et ce délire du 11 novembre 1918 souligne encore le stoïcisme avec lequel la France, domptant ses si sensibles nerfs, avait refoulé en elle si longtemps tant d'affreuses angoisses et tant de secrets espoirs.

Au cours de la guerre, j'avais maintes fois observé à quel point les soldats français différaient, non seulement par l'allure et la discipline, mais encore par l'aspect physique, par la *taille*, de leurs pères de 1870. C'est qu'éclairés par le désastre d'alors, ils avaient cultivé les sports athlétiques, si négligés auparavant. Et la taille de leurs âmes avait grandi au moins à la même mesure, au point que c'était la paix, la fin des atroces boucheries, l'illusion première d'une réconciliation universelle et

éternelle qu'ils fêtaient, ce 11 novembre 1918, bien plus que leur triomphe militaire et l'humiliation des vaincus, à preuve — entre cent autres preuves — le populaire refrain de l'époque :

Des temps nouveaux sont venus
De guerr' il n'y en aura plus
Merci, vaillants poilus!

Or, si tout cela atteste qu'une nation supérieurement intelligente et depuis si longtemps « tête de civilisation » est capable d'une prodigieuse évolution morale en moins d'un demi-siècle, qui nous garantit la transformation prochaine du lourd, lent, incompréhensif, haineux, envieux, querelleur, vorace, belliqueux peuple teuton? Qui? Tout au plus la fraction socialiste de nos peuples à nous, aveuglés par des dogmes et d'enfantines chimères démenties, en 1914, à coups de canon par la sinistre réalité et en 1928, dix ans après la guerre, par la création d'une nouvelle flotte de guerre allemande, à l'heure même où Hindenburg et son peuple réclamaient l'évacuation de leur pays et *notre* désarmement. La garantie de nos socialistes! C'est trop peu, en vérité, pour permettre aux voisins, toujours menacés, de l'Allemagne, d'espérer qu'une nation de loups, dépeinte comme telle par

Tacite dès l'aube du christianisme, puisse se convertir en nation d'agneaux avant deux ou trois cents ans, en mettant les choses au mieux.

La pesante rigidité du génie germanique en regard de la souplesse du génie latin ressort de deux des événements capitaux de la guerre. La victoire de la Marne fut le fruit d'une contre-offensive brusquement organisée, on peut dire improvisée, et qui déconcerta complètement le plan des généraux du Kaiser, incapables de se réadapter avec la promptitude qu'il eût fallu à une situation nouvelle. La toute dernière et gigantesque offensive de Ludendorff, savamment, longuement préparée dans « le silence du cabinet », depuis l'effondrement du front russe, fut ruinée de même par la contre-offensive française que le généralissime allemand n'avait pas prévue et devant qui sa lenteur de conception — celle de sa race — lui refusa les moyens de réagir immédiatement. Jamais il ne serait advenu à un chef teuton, comme au Latin Napoléon, de tirer sa montre, à l'instant d'une bataille perdue, de s'écrier : « Il n'est que deux heures, nous avons le temps d'en livrer une seconde, d'une autre manière, et de la gagner avant la nuit, » puis de mettre brillamment cette pa-

role à exécution. Génie spontané, d'une part, qui s'arrange par une foudroyante inspiration, si ses calculs sont dérangés; génie laborieux, d'autre part, que tout accroc à un programme préordonné jette dans un désordre irréparable.

Un « infiniment petit », dont le souvenir m'obsède, donne à cette vérité un pittoresque et quasi symbolique relief.

Au printemps de 1915, me rendant au Grand Quartier Général belge pour une mission relatée déjà (1), je voyageai avec plusieurs officiers de notre armée, parmi lesquels le brillant et intrépide major, aujourd'hui général, Giron, le lieutenant Deladrier et Robert Goldschmidt, à bon droit nommé chef du service des inventions, car la Belgique ne possédait pas d'esprit plus diversement inventif que cet ingénieur électricien, T. S. Fiste, aviateur et multiforme innovateur (2). En cours de route, échange de pronostics sur la durée de

(1) Dans le tome I^{er} de ces *Mémoires* : en vue du transfert sous leur drapeau, des Belges engagés dans la Légion étrangère.

(2) Déjà avant la guerre, il avait, le premier, découvert le principe de la télévision et imaginé un système de reproduction filmée de livres et documents précieux qui eût fait survivre les textes de la Bibliothèque de Louvain à l'incendie criminel de 1914, s'il y avait été appliqué.

la guerre, pronostics dont le plus pessimiste, donc le plus juste, fut celui de l'héroïque et clairvoyant Giron. Après quoi, Goldschmidt de tirer de sa valise un instrument en bois et en fer, et de nous inviter à en deviner la destination. Cela avait exactement la forme d'une crécelle pour bébé, mais de dimension au moins décuple et qui, tournoyant sur son axe, faisait le même bruit, multiplié par dix, que ce joujou puéril. Nos conjectures s'étant trouvées plus absurdes les unes que les autres, le chef de la section des inventions s'expliqua :

Il s'agit d'un appareil trouvé, à un grand nombre d'exemplaires, dans les tranchées boches, précipitamment évacuées dans la panique provoquée par l'inondation stratégique de l'Yser. Ils l'employaient à imiter et à renforcer les sonorités de leurs mitrailleuses là où ils n'avaient pas assez de ces terribles engins pour impressionner et tenir en respect leurs assaillants.

Nous convînmes en chœur de l'ingéniosité et de la prévoyance du féroce ennemi qui, en ses longs et sournois apprêts d'agression, n'avait négligé aucun détail. Seul, le futur lieutenant-général Giron fit une réserve. Il savait que, de leur propre initiative, des poilus français avaient, plus d'une fois, fait reculer

l'adversaire en contrefaisant le vacarme des nids de mitrailleuses, à l'aide des premiers moyens de fortune venus : des moulins à café, notamment, ou des moteurs de motocyclettes mis en branle de concert avec une fusillade. Et il croyait bien que des jass de chez nous avaient trouvé cela tout seuls aussi.

Aux approches du front, à Houthem, je vérifiai personnellement le fait, et en acquis la preuve, notamment dans le cas d'un volontaire liégeois, M. Glibert, incorporé dans le génie, et qui, avec un camarade, motocycliste comme lui, avait été chargé, dès les premiers jours des hostilités, d'aller faire sauter un pont de la Meuse à la dynamite. Avant leur arrivée à destination, ces deux intelligents piottes wallons voyaient foncer dans leur direction un gros détachement de uhlans. Isolés, ils se sentaient perdus, lorsque l'idée leur vint de se dissimuler dans un pli de terrain, avec leurs véhicules. Alors, renversant ceux-ci, ils mirent en mouvement leurs crissants moteurs et déchargèrent, l'instant d'après, leurs fusils sur l'escadron allemand. Deux uhlans, tués ou gravement blessés, s'abattirent avec leurs chevaux sur la route et tout le reste de la cavalerie ennemie tourna bride et s'enfuit sans demander son reste, s'imaginant barré par le

feu mortel d'un de ces lots de mitrailleuses à travers lesquels « on ne passe pas ».

La moralité à déduire de là saute aux yeux : d'abord l'initiative de nos soldats gaulois, hommes libres exercés à se battre en ordre dispersé, voire très clairsemé, et à se « débrouiller », par leurs propres moyens, devant la difficulté et le péril soudain, en opposition au caractère d'inconscient automate du soldat germanique, abruti par une despotique discipline, dressé au combat en formation compacte, obéissant servilement aux ordres des chefs sans penser un instant par lui-même, incapable de la moindre idée individuelle, empêché même par l'implacable consigne d'en avoir une et de la pratiquer — au point que les ruses de campagne telles qu'un simulacre de feu roulant, où les pièces sont en faible nombre, doivent être longuement préparées et préméditées en temps de paix par des techniciens d'état-major, sous forme d'engins secrètement fabriqués en séries, des mois ou des ans avant l'heure de s'en servir. Toute l'âme des deux races est dans cette double image confrontée : la crécelle monstre préventivement fournie et imposée à l'une en guise d'épouvantail; le moulin à café, la motocyclette ou n'importe quoi d'adéquat adapté *proprio motu* par l'au-

tre, dans un éclair de génie, à la même fin.

Bien qu'obligé de réserver à mon prochain volume d'autres curieux et inédits souvenirs de la Grande Guerre, comment résister à la tentation d'évoquer ici celui qui se rattache le plus directement à la prime-sautière rapidité de conception de décision, voire d'évolution, des Gaulois, comparée aux allures de tortue de l'esprit germain.

Aux premiers jours de l'occupation de Bruxelles (20 août 1914), je fus on ne peut plus frappé de la promptitude avec laquelle la population de la capitale — celle de langue française tout au moins — s'adapta à des conditions d'existence si imprévues et si neuves pour elle. De cette population quiète et d'apparence si routinière, même les Nestors à cheveux blancs n'avaient jamais connu le joug étranger. Partout, comme par magie, du jour au lendemain elle y ajusta sa vie comme si, de la présence d'une dictature ennemie et armée jusqu'aux dents, elle eût eu une longue accoutumance. D'instinct, sans le moindre mot d'ordre, elle s'organisa instantanément pour ruser avec le terrible oppresseur, éluder le plus possible ses décrets et servir secrètement la cause nationale. Un des premiers actes de l'occupant fut d'interdire rigoureusement l'intro-

duction des journaux alliés, comme des rares quotidiens belges qui continuaient à paraître dans les centres non encore envahis : Gand, Anvers, Ostende. Tout de suite, il se trouva des hommes et des femmes assez hardis pour en faire pénétrer journellement des paquets d'exemplaires dans la capitale; et un langage de signes conventionnels s'improvisa qui les mit aussitôt en contact avec une régulière clientèle d'acheteurs, clandestinement servis dans des ruelles écartées, sous l'ombre de portes cochères, sans l'échange d'une parole entre vendeurs et clients. Ceux-ci, qui payaient si cher ces « fruits défendus » (de 60 centimes à 1 franc la *Flandre libérale*, le *Matin d'Anvers*, l'*Indépendance belge*, imprimée à Ostende; de 2 à 3 francs la moindre feuille (1) française ou anglaise) comprirent tout aussi vite le devoir de solidarité. Sans que personne eût semblé avoir donné le signal, chacun d'eux se hâtait de reproduire dactylographiquement ou par le polygraphe les nouvelles les plus susceptibles d'intéresser les familles des combattants et les patriotes de toutes catégories.

(1) Par la suite, quand ces prix atteignirent jusqu'à des altitudes alpestres, les plus riches se cotisèrent pour acheter un numéro de journal allié et en faire bénéficier, par la même combinaison, des milliers de concitoyens.

Il passait ces petits bulletins à des tiers qui en faisaient et distribuaient tout autant de copies pour une circulation immédiate de main en main, de sorte que, par ce système de boule de neige, tous les habitants, jusqu'aux plus pauvres, étaient informés de l'essentiel des événements, dans une grande ville condamnée par l'envahisseur à ne lire que ses tendancieux ou mensongers communiqués, et, pour le reste, à croupir dans la ténébreuse ignorance d'une sorte d'immense prison. Si paradoxal que puisse paraître cet aveu dans la bouche de l'ancien rédacteur en chef de l'*Indépendance belge* et du *Petit Bleu*, on était renseigné plus constamment et avec plus de célérité qu'on ne l'avait été en temps de paix par des journaux circulant le plus librement du monde (1).

(1) Les fausses nouvelles circulaient, il faut le dire, du même train de galop. A telles enseignes que, la gaieté n'ayant jamais perdu ses droits, on se contait l'histoire de X... pariant, au cabaret, que la plus folle histoire, forgée sur place, serait parvenue aux oreilles de sa femme avant que lui-même n'eût regagné le domicile conjugal. On imagina cette extravagance : La reine Wilhelmine des Pays-Bas assassinant son mari allemand, le prince consort, au Palais de La Haye, pour venger sur lui les crimes de la Kultur en Belgique. Un groupe d'amis accompagna X... chez lui, après s'être arrêté dans un autre cabaret, pour y semer ce formidable bobard. Et dès que M^{me} X... vit réapparaître son époux et ses cama-

Quelquefois ceux d'entre nous qui connaissent tant soit peu la langue de von der Goltz, réussissaient à conquérir et parcourir quelque journal allemand et à répandre, par le même mode — et avec quelles salutaires conséquences ! — les plus criantes de ses inventions. Je me rappelle avoir été de ceux qui aidèrent ainsi à propager une soi-disant dépêche de Bruxelles au *Volkzeitung* de Cologne, dont voici, de mémoire, le texte fantastique :

Après plusieurs jours de combats acharnés, nos troupes ont pénétré dans Bruxelles, où elles ont eu à batailler plusieurs heures contre ce qui restait de la garnison régulière et une masse de civils armés. Finalement, force est restée à nos vaillantes légions, et le glorieux drapeau allemand flotte maintenant sur tous les édifices publics.

On conçoit l'effet que produisit cette relation de la « prise d'assaut » de Bruxelles, ville ouverte, volontairement indéfendue, que les Boches avaient pu occuper sans y dépenser une cartouche. Désormais, les communiqués des journaux de Berlin pourraient énoncer les vérités les plus douloureuses pour nous. Jamais un Bruxellois sensé n'y ajouterait foi et

rades, elle s'écria, bras levés au ciel : « Avez-vous appris le grand événement ? Cette brave reine Wilhelmine ! Elle est tellement avec nous, qu'elle vient d'étrangler son Boche de mari ! »

ne s'abandonnerait au désespoir et à l'esprit de capitulation souhaité par les effrontés menteurs de la « kultur ».

On fut aussi extraordinairement prompt à se rendre compte de la réserve qui s'imposait dans les propos tenus en public, à portée des grandes oreilles, toujours aux écoutes, de l'ennemi dont maints officiers s'étaient, dès le premier jour, camouflés en civils, pour un plus efficace espionnage. Tout un code d'euphémismes, surgi on ne sait d'où, rendit le sens des conversations inintelligible à l'envahisseur. Que de fois, par exemple, on se racontait — sans que le balourd « occupant » soupçonnât le moindre sous-entendu — que « tante Victoire était, pour le moment, encore souffrante, mais que le D^r François comptait sur le soleil du printemps ou de l'été prochain pour la rétablir ».

S'ils étaient étroitement surveillés, les Bruxellois, sans en avoir l'air, surveillaient d'aussi près leurs geôliers, et c'était à qui épierait et noterait le plus exactement les passages de trains allemands, le nombre et la nature des troupes transportées, de leur matériel de guerre, etc., pour aller avertir à l'instant Qui de droit, longtemps avant l'organisation méthodique des services « d'information » patrio-

tiques qui devaient faire si belle besogne — et fournir, hélas ! avec Edith Cavell, Gabrielle Petit, Philippe Baucq et tant d'autres, une si noble pâture aux pelotons d'exécution allemands ou aux geôles d'outre-Rhin.

Une des manifestations les moins préconçues, mais les plus touchantes auxquelles j'assistai avant notre départ forcé pour Ramsgate, puis Paris, se produisit le dimanche de septembre 1914 coïncidant avec l'anniversaire du début de la Révolution antihollandaise de 1830. En temps de paix, cet anniversaire avait fini par passer d'autant plus inaperçu du gros du public, que les fêtes populaires, commémoratives de la Révolution triomphale, avaient, pour les raisons diplomatiques que l'on sait, été fixées au mois de juillet. Mais, en cette journée de septembre 1914 — la trente et unième de l'occupation allemande de Bruxelles — une foule muette et sans fin où, chose étrange, nul n'avait communiqué son dessein à autrui, convergea de tous les points de la ville vers le monument de la place des Martyrs, où dorment les héros qui affranchirent la Belgique de la domination batave. Grâce à la lenteur de leur intelligence ou à leur ignorance de l'Histoire, les troupiers Boches crurent à une simple promenade dominicale sans signi-

fication, jusqu'à ce qu'ils virent la place des Martyrs envahie par la tête de l'immense cortège — lequel, recueilli, sans un mot, chapeaux bas, s'inclinait, communiait devant le souvenir des artisans de l'indépendance nationale et y puisait, comme dans un précédent lumineux, la foi dans la libération future. On sait que, les années suivantes, les Boches prohibèrent férocement ce pieux pèlerinage, cette protestation inarticulée contre l'usurpation de leur liberté, mais que le patriotisme bruxellois ne s'en manifesta pas moins, à la même date, sous des formes d'une malicieuse ingéniosité attestant encore et encore la souplesse de l'esprit gaulois et ses facultés improvisatrices et sa complète opposition au caractère du pays du « pas de l'oie ».

Sur les Expositions d'hier et de demain. — Le Petit Bleu à l'Exposition de 1897. — Ce qu'il y enseigna et y apprit. — Leçons pour 1930. Idées à reprendre. — Comment une croix léopoldienne fut retardée de vingt-deux ans. — La future Exposition de « toute la Belgique ».

Mais il me tarde d'aborder un sujet plus pressant que mes inépuisables réminiscences de guerre et de tenir l'engagement pris dans

mon précédent volume de faire profiter de mon expérience personnelle les animateurs des grandes Expositions en préparation à Anvers, Liège, Bruxelles, à l'occasion du centenaire de l'indépendance nationale. Il s'agit de les prémunir contre certaines fautes graves commises à l'Exposition du Palais du Cinquantenaire en 1897.

Le *Petit Bleu* fut de cette *World's Fair* comme exposant — exposant d'une espèce jusque-là inconnue et restée unique encore à l'heure qu'il est, aucun journal au monde, fût-il le plus riche et le plus puissant, n'ayant osé ce qu'osa alors notre petit quotidien à un sou et de ressources si absurdement modestes. De la vaste galerie des machines, il occupait seul, en association avec son fournisseur de papier (1), un énorme bas-côté constituant un compartiment autonome et offrant un spectacle qu'on fut bientôt unanime à proclamer « le clou » de l'Exposition. Il y montrait, en pleine élaboration, jusqu'à leur aboutissement final, toutes les phases de la production d'un journal quotidien — et du plus compliqué possible, du premier quotidien illustré.

(1) La fabrique De Naeyer et Cie, de Willebroeck.

Cela allait de l'alpha à l'oméga : l'exhibition de la bûche de sapin de Norvège se transformant, par l'action de puissants engins mécaniques, en pâte de papier, puis en papier brut qui se muait en papier teinté, satiné et bobiné, jusqu'à l'impression sur ces bobines énormes de milliers d'exemplaires de journal jaillissant tout découpés, pliés et comptés d'une presse rotative représentant le dernier mot du progrès. Entre ces deux opérations extrêmes, le *Petit Bleu de l'Exposition* avait, toujours sous les yeux du public, été rédigé; ses images avaient été dessinées (1), gravées, clichées et achevées par une nouvelle et merveilleuse « fraiseuse », et ses textes avaient, pour l'édification générale, été traduits en lettres moulées, moitié par des typographes manuels, moitié par des machines à composer, encore inédites en Belgique, où j'allais les introduire définitivement, dans les curieuses circonstances que je conterai plus loin. Les visiteurs assistaient alors à la mise en pages des articles et des illustrations entre des châs-

(1) Par des rédacteurs détachés de nos services de Bruxelles, entre autres François Fonson, futur auteur du *Mariage de Mlle Beulemans*, Maurice Campion, et les dessinateurs Gustave Flasschoen, Henri Meunier, Mignot, etc.

sis de fonte, et admiraient ces rigides carrés de métal fixant leur empreinte sur des carrés de papier de soie rendus incombustibles par une saupoudrée de kaolin et qui, introduits ensuite par de quasi-cyclopes dans un moule cylindrique, y recevaient une coulée, un véritable bain de plomb en fusion, pour émerger à l'état de pages semi-sphériques ajustables aux cylindres de la presse rotative, pour le tirage décrit plus haut.

Tout consciencieux directeur de journal doit ajouter à ses accablantes préoccupations intellectuelles la connaissance et le souci du délicat et complexe outillage matériel de son organe. S'il est tant soit peu poète, il y goûte, d'ailleurs, en novice de la technique, des sensations surprenantes. La mécanique frissonne d'une subtile poésie. Elle est comme un cantique des forces aveugles à la prodigieuse ingéniosité humaine qui les a ployées à tous les rôles possibles. La mécanique d'imprimerie, surtout, avec ses membres formidables et son infiniment fine horlogerie. Elle me ravit, dès que je me fusse mis à l'étudier de tout près. Elle émerveilla même ma chère compagne, par sa démonstration du génie de notre espèce — de ma compagne que transportait d'admiration la

structure du lys ou de l'ancolie, ces produits d'un mystérieux génie caché (1).

Personnellement, j'ai discerné la solution, au moins à rebours, d'un problème réputé à jamais insoluble : la *quadrature du cercle*, dans cette métamorphose d'un inflexible quadrangle de fonte plane en page semi-cylindrique, qui n'est pas autre chose que « l'arrondissement du carré », praticable en sens inverse quand on voudra.

Mais la première observation utile à faire en vue des Expositions de 1930-35 porte sur la genèse des grandes entreprises de l'espèce.

Celle de 1897 se signala, comme toutes les précédentes, par un scandaleux état d'impréparation le jour de l'inauguration officielle. Ce fut le chaos dans presque tous les halls, — celui du *Petit Bleu* excepté — par la faute des organisateurs autant que des exposants retardataires. Si les installations de mon journal — les plus complexes et les plus difficiles à

(1) Tout ce qui était beau lui apportait des joies profondes et durables. Elle avait goûté si pleinement tant de choses devant lesquelles tant de gens passent distraits et indifférents, qu'au cours de sa cruelle et suprême maladie, elle répondit, un jour, à une amie qui la plaignait : *J'ai connu tant de bonheurs! Il est sans doute juste que j'aie mon tour de souffrir.*

réaliser — se trouvèrent en plein fonctionnement dès l'ouverture des portes et la visite inaugurale de Léopold II, c'est grâce à un véritable petit coup d'État de notre part. Le Comité exécutif nous avait fait si longtemps attendre certains moyens qu'il devait mettre à notre disposition (force motrice électrique et à vapeur, prises d'eau, etc.) que, de guerre lasse, j'avais couru quérir le secours de l'industrie privée, des ingénieurs du dehors, pour exécuter les travaux en suspens, au défi des règlements qui nous l'interdisaient. C'est uniquement par l'effet de ce geste de révolte que « le clou de l'Exposition » se présenta à peu près seul en ordre parfait, avec sa machinerie en plein mouvement, aux yeux du Roi et de sa suite. Jusque-là, le souverain avait traversé des compartiments dont l'agencement et l'ornementation étaient encore inachevés, dont la plupart des vitrines étaient vides ou encore absentes, où les coups de marteau, les grincements des scies, les pluies de boulons et de gravats attestaient de tous côtés l'affolement d'énergies trop longtemps ajournées. Plus d'une fois, Léopold II avait froncé les sourcils et même exprimé assez sévèrement son déplaisir. Il détestait le désordre, la fièvre trop tardive, le provisoire. La vue du grandiose

compartiment du *Petit Bleu*, bourdonnant de vie intense, le rasséréna. Il voulut bien me féliciter d'être arrivé à l'heure, en exprimant le regret d'avoir dû se montrer, ailleurs, extrêmement chiche de compliments. Et le lendemain, de l'autre côté de la barricade, un adversaire politique de mon journal, le très catholique *Courrier de Bruxelles*, proclamait loyalement que « dans l'état tristement embryonnaire de son ambiance, c'est le *Petit Bleu* qui a sauvé l'honneur de l'Exposition ».

Or, voilà l'histoire de tous ces concours internationaux. Leurs organisateurs attitrés procèdent avec une telle nonchalance à la mise en état des locaux que les exposants ne se montrent pas plus pressés de s'y établir. Le jour où les chefs d'Etat et le public y sont conviés et même, généralement, pendant les sept ou huit semaines qui suivent, ils offrent le spectacle d'une folle maison où, à l'heure fixée pour un grand banquet, les domestiques n'auraient encore ni allumé les lustres du salon de réception, ni dressé la table du festin; où les invités se heurteraient, devant les portes, à des arrivages de poisson ou de pâtisserie; tandis que les imprévoyants amphitryons et leur famille, rentrés à l'instant de leur *five o'clock*, en seraient encore à sonner désespé-

rément les valets et femmes de chambre pour troquer leur tenue de ville contre la protocolaire toilette de soirée. Toute exposition a pâti jusqu'ici de commencements aussi fâcheux. Elle a perdu pendant plusieurs semaines un temps et une clientèle de visiteurs qui ne reviendront plus. Et elle a donné aux étrangers une singulière idée de la ponctualité et du « sérieux » du pays qui les a convoqués à la foire universelle. Que les responsables ordonnateurs des Expositions d'Anvers et de Liège s'imprègnent donc de cette vérité « que la réception doit être organisée, dans ses moindres détails, pour l'heure indiquée sur les bouts de bristol ».

Mais quelque chose d'autrement grave encore que l'oubli de ce primordial devoir est à signaler dans les fastes de nos *World's Fairs*. Invariablement, ils finissent plus laide-ment même qu'ils n'ont débuté. Leur épilogue, c'est la détermination des récompenses aux exposants. Et j'ai pu constater, en 1897, que, cinq fois sur dix, l'esprit de justice brille par son absence dans le choix des lauréats ou la qualité des lauriers décernés par les jurys. Qu'on n'aille pas attribuer à un sentiment de vieille et vile rancune ce que je vais révéler de la reconnaissance témoignée au *Petit Bleu*

qui, du premier jour, avait doté l'Exposition du Cinquantenaire d'une attraction sans précédent, au prix d'efforts et de sacrifices inouïs. Depuis longtemps décédé, ce journal n'a plus de dépit à ressentir, et, quant à son fondateur et ancien directeur, son grand âge et un deuil affreux qui l'ont détaché des choses de la terre pour tourner ses yeux vers le ciel, le gardent de la moindre amertume rétrospective au rappel d'un si lointain passé. Le seul sentiment qui m'inspire, j'en fais le serment, est le désir d'éclairer les Commissions des Expositions prochaines sur la nécessité de constituer des jurys vraiment compétents, foncièrement équitables, aussi peu infectés que possible de l'esprit d'intrigue ou de népotisme — ceci dans l'intérêt même du prestige et du succès de ces grandes compétitions périodiques. Pour bien faire comprendre contre quels dangereux dénis de justice je veux défendre les exposants futurs — et non pas moi-même qui ne serai plus jamais de leur nombre —, il me faut bien mettre en lumière la part stupéfiante faite au palmarès de 1897, à ceux qui, sans l'ombre d'un subside officiel, avaient doté l'Exposition de son moniteur quotidien, confectionné sous les yeux de millions de curieux, avec des appareils si nouveaux qu'ils étaient inconnus

encore de certains professionnels de l'imprimerie. Par l'inédit, la variété, les qualités instructives et pittoresques du spectacle, le *Petit Bleu* avait, de l'avis unanime, contribué, plus qu'aucun autre exposant, à la fortune matérielle et morale de cette entreprise d'Etat. Le Roi, les princes, les ministres ne recevaient jamais d'illustres visiteurs sans les conduire tout droit au « clou de l'Exposition » qu'ils présentaient, non sans une pointe de fierté, comme un exemple saisissant de l'initiative belge, inégalée dans aucun autre pays. Et le *Petit Bleu* fut, par surcroît, comme une sorte d'école vivante où des groupes d'ingénieurs, de professeurs, d'étudiants venaient sans cesse étudier les secrets de l'imprimerie et du journalisme modernes, en s'aidant des explications et démonstrations du directeur du journal et de ses collaborateurs qui donnaient ainsi de véritables cours dont tout un monde d'élèves, avides d'instruction, tirerait pied ou aile un jour ou l'autre.

M. Legrand, ancien ministre du Commerce de la République française, déclara, dans un rapport officiel à son gouvernement, qu'il n'avait rien vu, au Cinquantenaire, d'aussi exceptionnel et d'aussi neuf; M. Dutey-Harispe, expert ès imprimerie, apparenté à Hippo-

lyte Marinoni, inventeur de la rotative, en fit un rapport tout aussi enthousiaste. Quant à M. Degraux, directeur de la galerie des machines, qui nous avait vus quotidiennement à l'œuvre, il opina, devant le jury de notre classe, que nulle des récompenses prévues par les règlements ne suffirait à consacrer le mérite vraiment unique du « *Petit Bleu de l'Exposition* » et il nous proposa pour un Grand Prix à créer extraordinairement à notre intention.

Or, perfidement cuisiné dans la coulisse par des envieux et des intrigants de toutes sortes, par des adversaires politiques aussi (le *Petit Bleu*, libéral, n'était pas en odeur de sainteté auprès de nos catholiques dirigeants d'alors), le jury finit par nous allouer le banal diplôme d'honneur — *le même qu'il décernait à un jeune journal colonial hebdomadaire et subventionné qui ne s'était donné d'autre peine que d'envoyer au Cinquantenaire une collection de ses numéros, installée sur une étagère, devant laquelle la foule passait sans même l'apercevoir!!!*

Ma dignité m'interdit alors la moindre protestation, le plus léger effort pour attirer l'attention sur un passe-droit qui eût fait scandale par son envergure, si je l'avais publique-

ment signalé. Et je le regrettai presque quand j'appris, quelque temps après, que l'incompétence de certains jurés, l'aveuglement ou la mauvaise foi d'autres jurés obéissant à d'inavouables mobiles, avaient fait parmi les plus méritants des exposants bien d'autres victimes que mon journal et qu'il en était, d'ailleurs, plus ou moins de même dans toutes les expositions du monde. Ce qui explique le discrédit où sont tombés peu à peu les concours de l'espèce auprès de maints novateurs découragés et qui, les plus désirables de tous, finissent par s'abstenir. Voilà le « casse-cou » que je crie aux organisateurs des Expositions d'Anvers, Liège et Bruxelles : « Que vos respectifs concours soient organisés avec une loyauté scrupuleuse, si vous ne voulez les tuer ! » Ils devraient d'abord soumettre la composition du jury de chaque classe aux exposants de cette classe, pour leur permettre de récuser, comme cela se passe dans les affaires criminelles, tout juge suspect d'incompétence ou de parti pris préjudiciel contre l'un ou l'autre d'entre eux. Et il faudrait abolir l'absurde règle en vertu de laquelle on n'accorde jamais, paraît-il, le maximum de récompense à qui expose pour la première fois, « la valeur, dans ce cas, devant attendre le nombre des années » et des efforts,

— d'où il découle qu'un débutant qui, dans une exposition, apporterait la solution évidente du formidable problème des communications interplanétaires, par exemple, ne pourrait être classé, dans la catégorie des mérites, plus haut que l'inventeur, chevronné, d'une moutarde un peu plus propice à la digestion que les moutardes déjà brevetées (1).

Mon raisonnement n'est pas applicable à un curieux incident qui, vers la fin de l'Exposition de 1897, me sevr^a *personnellement* d'une récompense d'abord envisagée par Léopold II. C'est pour un autre motif, — on le verra plus loin, — que je veux évoquer cet incident-là.

Un personnage de Cour me vint trouver un après-midi au Cinquantenaire pour me confier l'intention de Sa Majesté de me conférer la Croix de l'Ordre de Léopold, en raison de

(1) Le fait que le *Petit Bleu* exposait pour la première fois me fut officieusement allégué pour excuser la scandaleuse insignifiance du prix à lui décerné. Une autre explication voulait que le jury, en nous mettant au pinacle, eût eu peur d'indisposer contre ses membres, nos concurrents, c'est-à-dire tous les autres journaux de Bruxelles ou du royaume. Explication calomnieuse à l'égard de nos confrères, incapables d'une aussi basse jalousie et d'une aussi inique révolte contre la reconnaissance officielle du mérite du *Petit Bleu*.

l'activité et de l'utilité de mon rôle personnel comme exposant. Sans attacher à cette distinction plus d'importance qu'elle ne mérite (on a vu, au tome II, comment et pourquoi je repoussai la Croix de la Légion d'honneur la première fois qu'elle me fut offerte), je me sentis touché de la faveur qu'on m'annonçait. Car, à cette époque, on ne décorait encore jamais, en Belgique, un journaliste ou un littérateur comme tel. Cet honneur n'était guère réservé qu'aux fonctionnaires, aux militaires ou aux vieux gradés de la garde civique. Pour enrubanner les boutonnières d'éminents membres de la presse, tels que Charles Tardieu et Gustave Frederix, on les avait, au préalable, bombardés fonctionnaires, en les désignant comme président ou rapporteur d'un jury de concours de littérature nationale. Et moi, on allait me « crucifier » à titre d'exposant, *malgré* ma qualité d'homme de lettres. Même sous cet angle, la distinction valait un *merci*.

— Eh bien ! s'empressa de dire l'émissaire du Palais, si vous voulez en marquer votre satisfaction, je puis vous en indiquer le moyen.

— Un mot de remerciement direct à Sa Majesté, sans doute ?

— Mieux que cela : mettez une sourdine à votre campagne contre le régime des jeux. En

haut lieu, on en est fort contrarié. On y juge les jeux indispensables à la prospérité de nos grandes villes d'eau : Ostende, Spa...

Mon interlocuteur me vit-il pâlir de surprise indignée devant cette invite au reniement d'une de mes convictions pour payer une croix? Je l'ignore; mais je m'étais ressaisi, quand je lui répondis en souriant :

— Bon ! ne manquez pas de lire le *Petit Bleu* de demain matin.

Il y put trouver, sous mes initiales, une diatribe plus énergique que jamais contre le régime de la roulette et du trente et quarante.

Comme on le peut penser, ma jaquette resta vierge du ruban amarante (1) et ne devait en être ornée que *vingt-deux ans plus tard*, au lendemain de l'armistice, par le roi Albert. Encore mon premier mouvement fut-il de décliner cette fleur fanée, puisque j'avais lieu d'être plutôt fier du motif qui m'en avait privé

(1) Quelques semaines après, il est vrai, je fus de la toute première fournée de chevaliers de l'Ordre de la Couronne, institué exclusivement, à l'origine, par Léopold II (et détourné depuis de sa destination) pour reconnaître les services rendus à sa géniale entreprise congolaise. Mais cela était sans rapport aucun avec l'Exposition. La lettre d'avis émanait de l'Etat Indépendant du Congo, et était signée par son Secrétaire d'Etat, le baron van Eetvelde.

jusqu'alors. Des amis intervinrent avec succès pour me dissuader de ce refus que les méchants interpréteraient comme un geste de rancune. Ils me firent remarquer que les insignes de l'ordre national avaient, en l'occurrence, une signification exceptionnelle, puisqu'ils récompensaient explicitement, par un ordre du jour sans précédent, accompagnant le brevet et publié au *Moniteur*, mon attitude patriotique pendant la guerre. Le patriotique métèque ! Comment n'eussé-je pas accepté et savouré cet hommage-là (1).

Maintenant, que les ennemis (il y en a encore quelques-uns) du grand Roi ne se réjouissent pas de ma petite révélation, en y démêlant chez un de ses plus fervents et fidèles admirateurs l'intention de le diminuer. D'abord, qui sait si le personnage de Cour qui voulait me faire payer moralement, ou plutôt immoralement, l'Ordre de Léopold, n'avait pas agi par excès de zèle ou en joueur intéressé, à l'insu de son maître ? Ensuite, supposons qu'il eût obéi à un ordre du Roi, c'est en souverain responsable du bien-être de son royaume que Léopold II considérait toutes

(1) En 1925, suivit la rosette de l'Ordre de Léopold, à l'occasion de mon jubilé (un demi-siècle de carrière littéraire).

choses. A son point de vue, les jeux étant un bienfait public, il avait le droit de les défendre par tous les moyens, fussent-ils d'apparence mesquine, contre de simples particuliers qui les combattaient d'un point de vue plus moral que national.

Raisonnant ainsi, je n'en voulus jamais un instant au grand chef d'Etat d'avoir fait le geste de me décorer de son ordre principal, puis le geste contraire. Je lui en voulus si peu que je ne cessai de pourfendre ses nombreux détracteurs et fus, si je ne me trompe, au lendemain de la Grande Guerre, en 1920, un des tout premiers historiens et panégyristes de son règne (1). Et l'on comprendra mieux, à la lueur de ces explications, le sens des dernières lignes de mon opuscule sur le fils et successeur de Léopold I^{er}.

Si l'opinion générale (de l'Europe) avait apprécié, écouté, suivi Léopold II autant qu'il méritait de l'être,

(1) Dans ma monographie intitulée *Léopold II*, publiée dans la collection des « Grands Belges ». Peu avant, avait paru le premier des deux volumes du professeur Vandersmissen de l'Université de Liège, sur la *Correspondance de Léopold II avec Auguste Beernaert*, mais ce livre, destiné à glorifier surtout le grand Ministre, n'embrassait qu'une partie du règne, tandis que mon étude, véritable raccourci du règne tout entier, célébrait exclusivement le grand Roi.

tandis qu'elle accordait un crédit si dangereux, et si immérité, au méprisable Guillaume de Hohenzollern, la face du monde ne serait-elle pas changée aujourd'hui? Il est peut-être bon que la question soit posée par quelqu'un qui ne dût rien au fils de Léopold I^{er}, hormis l'atmosphère de sécurité, de paix et de dignité qu'on respirait à l'ombre de ce souverain veilleur, aux yeux toujours ouverts sur sa chère Belgique endormie.

« Par quelqu'un qui ne dût rien au fils de Léopold I^{er}. » Allusion — inintelligible alors pour mes lecteurs — à l'histoire de la croix. Je me servais, mentalement, de cette histoire non pour amoindrir le grand Bâisseur, Colonisateur et Patriote, mais, au contraire, pour renforcer ma louange, en indiquant qu'elle n'était pas l'acquittement d'une dette, mais l'expression d'un sentiment profondément désintéressé, donc profondément sincère. C'est comme si j'avais écrit : « N'imputons pas à mesquinerie certains de ses gestes qui en pourraient sembler entachés. Ils lui étaient inspirés par sa haute et noble conception de ses devoirs envers son pays. »

Mais avant de compléter cette apologie si méritée par d'autres souvenirs de Léopold II, — tous à son avantage, — finissons-en avec la question de l'Exposition.

Puisque j'ai prononcé le mot « concours » — ceci n'est plus une critique, mais un con-

seil —, il y aurait à ressusciter un précieux précédent enterré dans l'oubli : celui que créa, en 1888, M. Léon de Somzée, en organisant à lui tout seul, à Bruxelles, une exposition qu'il baptisa « Le grand concours », avec un programme justifiant cette enseigne. Il s'agissait, à l'issue de l'Exposition, après la constatation des progrès réalisés dans chaque branche d'activité, de dresser la liste des *desiderata*, c'est-à-dire des progrès encore à accomplir dans toutes et de les stimuler par des primes à l'invention assurant aux inventeurs de chaque perfectionnement soumis à leurs recherches les moyens — qui leur font si souvent défaut — d'en aborder ou poursuivre l'étude. Idée géniale qui ne tomba que dans des oreilles de sourds, puis dans des oubliettes, que parce que M. de Somzée, brillant ingénieur, doué lui-même d'un cerveau vraiment créateur, s'était discrédité en mêlant ses ambitions politiques à son grand tournoi scientifique, industriel et commercial. Idée à reprendre, car elle étendrait à l'infini l'utilité des *World's Fairs* en faisant de chacune d'elles une étape du Bien vers une autre étape du Mieux, par l'encouragement méthodique de ce qu'on peut appeler « l'inventionnisme ».

A signaler aussi l'ancien projet d'Exposi-

tion *flottante et permanente* conçu dès 1902 par mon ami Adrien de Gerlache, préconisé ardemment par le *Petit Bleu*, et qui a été appliqué, depuis, par maint autre pays. Le chef de l'expédition de la *Belgica* proposait un navire construit en Belgique avec des matériaux exclusivement belges et chargé de spécimens de notre production entière : industrielle, agricole, littéraire, artistique, navire qui devait visiter perpétuellement les grands ports et, tout en y rendant familières les couleurs du pavillon belge, faire présenter par des conférenciers aux plus lointaines populations tous les articles susceptibles de trouver des débouchés chez elles. C'était l'exposant allant directement et continuellement à la clientèle exotique, au lieu d'attendre qu'elle vînt à nous, pour nous découvrir en des expositions terriblement espacées. Cette admirable et pratique conception se heurta à l'apathie d'un peuple auquel la guerre n'avait pas encore appris à regarder bien loin au delà de ses frontières. A défaut d'une initiative de l'État, celle d'un consortium de journaux « réalisateurs » ne pourrait-elle lui donner corps ?

Mais voici une autre idée qui eût pu prévaloir à l'occasion du centenaire de l'indépendance nationale et à laquelle on en viendra

tôt ou tard, si notre indépendance et notre unité résistent aux odieuses et redoutables menées des *aktivistes* et autres séparatistes : celle d'une Exposition de toute la Belgique. Exposition dont chaque chef-lieu de province, avec sa production et sa physionomie personnelle, serait une section, dont toutes les sections se relieraient les unes aux autres par les ultrarapides moyens nouveaux de locomotion terrestre et aérienne et dont l'ensemble présenterait une variété d'aspects sans pareille. Cette innovation, que j'ai vainement prêchée depuis de longues années, n'aurait pas seulement le don — grâce à l'originalité unique du spectacle — de faire affluer chez nous le tourisme en des proportions jusqu'ici inconnues, il en résulterait encore un énorme bénéfice patriotique. La simultanéité, en 1930, des Expositions d'Anvers et de Liège, dressées en sœurs ennemies plutôt qu'en alliées, accusera l'antagonisme particulariste de la Flandre et de la Wallonie, et non leur harmonieux accord. Une *World's Fair* du royaume entier, à laquelle auraient longtemps travaillé de concert tous les éléments raciques et linguistiques du pays, contribuerait à rétablir l'entente entre eux par la communauté du même effort vers un même but national en donnant, par sur-

indes

croît, la preuve concrète de l'union de tous les bras, de tous les cerveaux, de tous les cœurs.

Or, une telle entreprise n'est possible que dans un pays de territoire aussi limité et d'activités et de « visages » aussi variés que ceux de la Belgique, dont les centres sont relativement si rapprochés. C'est-à-dire qu'en s'y engageant, le royaume tirerait parti de sa faiblesse même; ferait profit de son étroitesse géographique; de son défaut ferait une qualité, conformément à une des tactiques les plus géniales de Léopold II.

Sur Léopold II. — Le secret des succès du grand Roi. — Deux audiences de l'auteur au Palais de Bruxelles narrées pour la première fois. — L'amertume royale et ses causes. — Léopold II et l'Allemagne. — Confidences de son confident Sam Wiener. — La vérité sur les rapports du Roi et de la princesse Louise. — Le « coup du père François »... Joseph.

C'est, j'y insiste, en invoquant la petitesse de son pays que le grand Roi accomplit quelques-unes de ses plus grandes choses. S'il sut se faire attribuer, notamment, la direction de l'Association Internationale Africaine par lui suggérée et qui devait le mener à la conquête

et à la souveraineté du Congo, c'est qu'il se présentait comme le chef d'une nation trop humble, trop pauvre de ressources pour inspirer une raisonnable inquiétude aux puissances colonisatrices de vaste envergure. C'est par cette suprême habileté qu'ayant endormi, les unes après les autres, les méfiances et les concurrences, il obtint d'être proclamé à Berlin souverain de la plus enviable zone du Continent noir par les Etats mêmes qui se la fussent disputée entre eux s'ils en avaient pressenti la valeur.

Un peu plus tard, il me fut fait confidence d'un trait du Roi, formulant cette méthode d'une façon un peu cruelle, mais bien spirituelle aussi. Il recevait en audience particulière M. Bunau-Varilla, directeur du *Matin* de Paris, qui s'intéressait au développement des chemins de fer centre-africains. M. Bunau-Varilla était un tout petit homme par rapport à la haute stature royale. Au cours de l'audience, voulant rendre son visiteur favorable à certains besoins du Congo, donc de la Patria Belgica, l'imposant souverain, se pliant en deux de façon à se mettre au niveau de son interlocuteur, lui dit : « Nous ne pouvons guère rien pour vous, Français, nous autres Belges, car nous sommes si petits, si petits !... »

alors que vous, Français, pouvez beaucoup pour nous... vous êtes *si grands, si grands!* » Et le « si petit, si petit » était illustré d'un geste plongeant de haut en bas; le « si grand, si grand », d'un geste essorant de bas en haut. On voit d'ici la scène; on sent son ironie, mais on y retrouve tout un système de conduite politique internationale : se rapetisser pour grandir.

Ayant le premier rêvé l'ouverture de la lointaine Chine à l'industrie occidentale, par la création d'un immense réseau de railways au pays des palanquins, Léopold II joua sa partie, dans l'intérêt de la Belgique, avec ce même argument, cette même carte, dès que se dessina l'ère de la pénétration européo-américaine par-delà la Grande Muraille. A la France, à l'Italie, aux Etats-Unis, il disait confidentiellement : « Vous briguez d'importantes concessions en Chine. Pékin hésitera à vous les octroyer, se méfiant des grandes armées, des puissantes flottes qui courent si souvent sur les talons de l'ingénieur, de l'industriel, du missionnaire étrangers. La petite Belgique n'a rien de ces épouvantails. Laissez-la solliciter à votre place la Chine qu'elle ne fait pas trembler; vous en serez quitte pour nous allouer une participation aux grandes

affaires de là-bas. Tout le monde y gagnera — même la paix. » Et c'est ainsi que, grâce à Léopold II, les capitaux et l'industrie belges jouèrent, notamment, un fructueux rôle dans la construction et l'exploitation du chemin de fer de Pékin-Hankow et dans les affaires de Tien-Tsin, abandonnées depuis, de gaieté de cœur, par le chef socialiste que des combinaisons politiques d'après-guerre avaient sacré ministre des Affaires étrangères de Belgique.

J'ai approché d'assez près le grand souverain, on le va voir, pour pouvoir affirmer que les profondes préoccupations de l'espèce ne l'avaient pas abandonné aux extrêmes limites de sa vie.

A la fin de juillet 1909, donc quatre mois et demi avant sa fin, je fus convoqué à deux reprises par Sa Majesté au Palais de Bruxelles, en des circonstances que je vais narrer ici pour la première fois et qui me permirent d'entrevoir quelle vigilance extraordinaire animait encore ce puissant cerveau — engourdi, disait-on, en de « séniles amours ».

Un soir de juillet de cette année-là, mon ami Gaston Bérardi, me téléphonant de Paris, me demandait, sans autre explication, si je connaissais à Bruxelles un certain capitaine Stinghlamber.

— Voyons, laissez-moi réfléchir un instant. Ah ! voici, je crois avoir vu figurer ce nom sur la liste des officiers de la Maison du Roi.

— Vous croyez... vous n'êtes pas sûr ?

— Si fait, je me rappelle très bien maintenant.

— Tiens ! tiens ! officier de la maison du Roi ! Elle est bien bonne ! Je ne peux vous dire par ce fil ce que cela me révèle, mais vous en écrirai dès demain.

En effet, un courrier ne tarda pas à m'apporter les piquants éclaircissements que voici :

Un des plus intimes amis de Bérardi, l'opulent et très hardi propriétaire du *New-York Herald*, James Gordon Bennett, venait de fonder à Pékin une sorte de « Bureau International » chargé de centraliser toutes les informations et la documentation possibles sur les entreprises de pénétration en Chine projetées dans le monde. Or, cette création à peine annoncée, le grand journaliste américain, qui habitait Paris, Nice ou Deauville une bonne partie de l'année, avait reçu une dépêche signée « capitaine Stinghlamber » et qui lui demandait d'urgence des précisions sur l'objectif final de ce « Bureau International » et la procédure à suivre pour recevoir communication des lumières qu'il recueillait.

Avant de répondre, le très ombrageux propriétaire du *New-York Herald* voulait se renseigner sur la qualité et les titres de l'impertinent « particulier inconnu » qui osait l'interpeller de la sorte sur une matière en somme délicate. Maintenant, il savait. Elle était bien bonne ! C'est au roi Léopold, dissimulé derrière une personne interposée, qu'il avait affaire. Comme Bérardi, il reconnaissait là la finesse diplomatique du vieux souverain et cette attention sans cesse en éveil, à l'affût de tout fait nouveau et de toute « bonne occasion » !

Eh bien ! soit. Bennett consentait à « marcher ». Par mon intermédiaire, si je voulais bien, il fournirait à l'auguste curieux les indications désirées. Mais à une condition. Donnant, donnant. J'aurais à obtenir de Sa Majesté une interview à publier dans le *New-York Herald*, non sur le thème chinois, destiné à resté confidentiel, mais sur n'importe quel sujet — à propos de bottes au besoin. La récompense du journal yankee serait cette grosse réclame : des paroles royales prononcées à son intention. On sait que ces bons républicains transatlantiques sont si fiers de se frotter à un monarque que n'en pouvant avoir d'authentiques, ils s'en fabriquent à dis-

création en ersatz : rois du Savon, du Coton, de l'Acier, du Cirage...

Tout en agréant la mission, je me gardai de suivre les instructions de Bennett à la lettre et de commettre envers Sa Majesté la grave incorrection de lui mettre le marché à la main. Il me semblait, au contraire, bienséant — en quoi me donna raison l'infailible tact de l'adorée compagne de ma vie — de m'adresser d'abord au capitaine Stinghlamber et de lui proposer, puisque le Roi l'avait pris pour truchement, de recevoir lui-même de ma bouche les indications que me promettait le directeur du *New-York Herald* pour les transmettre au souverain, à moins que, pour une raison ou une autre, On ne préférât les tenir de moi directement.

Le capitaine m'accueillit très gracieusement, bien qu'il fût assez ennuyé de voir la personne du Roi « découverte ». Je lui communiquai, en le quittant, le rêve d'interview de mon mandataire, non comme une condition *sine qua non*, mais comme un simple désir. Il me promit d'insinuer ce désir très discrètement à l'oreille de Sa Majesté.

Trois jours après, il m'apprenait que le Roi avait décidé de m'entendre personnellement, dès que j'aurais reçu de Paris les renseigne-

ments souhaités. D'abord, Léopold II, qui savait l'énorme influence du *New-York Herald*, estimait sage de recevoir son envoyé (1); ensuite, il se souvenait parfaitement que j'avais été, dans la presse, le tout premier champion de son entreprise congolaise, l'ami de Stanley et le traducteur du *Cinq années au Congo* de l'explorateur. Et il n'avait pas oublié, non plus, « la remarquable et instructive Exposition du *Petit Bleu* au Cinquantenaire »; de sorte que la perspective de me recevoir et de me parler de la Chine « et de quelques autres choses » lui serait agréable. Les circonstances allaient l'inviter à m'accorder, à huit jours d'intervalle, deux audiences privées au lieu d'une.

La première eut lieu vers le 15 juillet, — en assez grand appareil d'ailleurs. Jusqu'aux approches de sa mort, Léopold II, profond psychologue, gardait souci du protocole décoratif du Palais, qui en imposait à ses visiteurs —

(1) Antérieurement, il avait même convié à un banquet officiel, un correspondant extraordinaire du *New-York Herald*, M. Stanhope, qui venait de faire beaucoup parler de lui, en se faisant inoculer, à Madrid, le virus du choléra, comme sujet d'expérience d'un serum anticholérique, inventé par un savant bactériologiste espagnol qui allait l'appliquer à l'occasion d'une épidémie subite et violente.

et les intimidait même quelquefois. A peine eus-je pénétré, en coupé de louage, dans la résidence royale, par l'entrée que semble garder aujourd'hui la belle statue équestre du souverain, que je fus abordé par des valets en grande livrée qui, renseignés d'avance sur mon nom, coururent le transmettre à un imposant chasseur dont le bicorné orné de plumes blanches agitées par la brise eût mieux mérité que certain produit culinaire, l'appellation de vol-au-vent. Le dit chasseur communiqua mon nom à un autre qui se précipita lui-même en avant comme s'il eût entendu crier : « Au feu ! », le passa à un troisième et ainsi de suite, tandis qu'effaré de ce branle-bas inattendu et encadré d'huissiers à chaîne, je fus escorté vers le porche d'entrée et introduit dans un premier salon où un bel officier, de je ne sais plus quelle arme, me présenta à un sien collègue, après quoi un aide-de-camp m'ayant piloté, toujours à grande vitesse, à travers une enfilade d'autres petites salles, dorées sur tranche, m'invita à faire halte. Alors, écartant une portière en tapisserie, ce dernier représentant du Protocole m'annonça d'une voix stentorienne, à un personnage invisible, puis se retira en s'inclinant devant moi comme si j'eusse été le Grand Turc.

J'avoue m'être senti plus déconcerté que flatté de tout ce « tralala », de cette mise en scène disproportionnée à ma situation et destinée, d'ailleurs, à l'envoyé du redoutable *Herald* plutôt qu'à ma modeste personne, car cela me faisait pressentir, de la part du Roi, une réception rigidement solennelle à laquelle je n'aspirais guère.

Heureusement, les façons — ou plutôt l'absence de façons — de Léopold II, qui m'apparut, au bout d'une minute, debout, en petite tenue de généralissime, eurent tôt fait de me remettre à l'aise.

Il approcha, s'appuyant péniblement sur deux cannes qui l'aidaient à conserver, sans se voûter, sa vraiment seigneuriale allure. Son visage d'antique Pharaon dont la dignité luttait pour dissimuler une souffrance, s'éclaira d'un demi-sourire et il me tendit, presque familièrement, une main débarrassée un instant d'une canne, en me rappelant aimablement les circonstances où il m'avait rencontré déjà et certains de mes écrits — congophiles surtout — qui avaient eu son approbation.

Puis, arrivant à l'objet de l'audience, il me demanda les documents désirés. Je les lui remis. Il y jeta le coup d'œil rapide de l'homme habitué à lire et comprendre d'em-

blée et me pria de les compléter par quelques explications verbales.

Quand je les eus fournies, il ferma les yeux et réfléchit un peu, la tête et l'éventail de sa barbe fortement inclinés sur la poitrine. Au bout de quelques instants, il m'intima que tout cela était « intéressant, mais insuffisant ». Il manquait encore certaines données indispensables, dont il me précisa la nature. Je m'engageai à les réclamer à Paris et à les lui faire parvenir par le capitaine Stinghlamber.

— Nenni, fit-il. Quand vous les aurez reçues, vous m'en ferez aviser et viendrez, à mon appel, me les soumettre vous-même. Vous déplairait-il, par hasard, de causer deux fois une demi-heure avec votre Roi?

Comme je protestais contre une telle supposition, il se mit à « causer », c'est-à-dire à m'assurer, comme en confidence, que si son peuple le savait encore préoccupé de la Chine, il l'accuserait, comme dans l'affaire du Congo, de ne songer qu'à s'enrichir et thésauriser pour lui-même, alors qu'il n'avait en vue que la fortune de son pays.

— Me soupçonner de vouloir amasser de l'or à mon profit! Qu'en ferais-je, grands dieux! à mon âge! Ma vie touche à son terme.

Ces deux cannes n'auront plus à me soutenir bien longtemps. Croit-on que mon ambition est de me faire enterrer dans un coffre-fort?

Je fut remué par l'accent d'amertume de ce noble vieillard qu'on disait si insensible.

Puis, comme heureux d'une occasion de soulager son cœur devant un homme dont il se savait compris et admiré, il me parla ouvertement de toutes les méchantes suspicions dont il était l'objet et qui paralysaient souvent son action. Sur la foi d'ennemis bassement intéressés, tels que les Morel et Casement, on lui avait reproché de décimer la population indigène du Congo, à force d'homicide cruauté, sans même réfléchir à la stupidité d'un pareil grief ! Car une des plus pressantes nécessités de la colonie était la main-d'œuvre locale, et le chef d'Etat qui tarirait cette main-d'œuvre à sa source par un régime barbare, serait plus qu'inhumain, il serait fou comme celui qui tua la poule aux œufs d'or. Lui, ne s'efforçait-il pas, au contraire, de travailler au salut des noirs, en subsidiant, par exemple, au maximum de ses moyens, l'Institut créé à Liverpool pour l'étude des remèdes à apporter à la maladie du sommeil et autres fléaux africains?

Et voilà qu'un jour, la campagne de calomnie anglo-belge (1) avait gagné les Etats-Unis. Les Transatlantiques avaient osé propager l'abominable légende des « mains coupées », eux qui, s'étant installés dans l'Amérique du Nord, avaient systématiquement anéanti les peuplades aborigènes en les empoisonnant par l'alcool de traite pour les supplanter ! Et le comble ! n'avait-on pas embrigadé dans la croisade contre « la mise à la torture des noirs » au Congo léopoldien, le despote de la Turquie, Abdul Hamid, justement surnommé « le sultan rouge » ! On avait enterré avec Jésus son apologue de la paille et de la poutre.

Je me hasardai à demander s'il me serait permis de me faire publiquement l'écho d'une protestation si bien motivée.

— Certes, approuva le Roi, mais à la condition que vous ne la publierez pas comme venant de moi, mais de vous seul, car, vous

(1) Il me paraît plaisant de rappeler ici que, quelques années auparavant, ayant été chargé d'aller interviewer au *Vooruit* de Gand le populaire tribun socialiste, Edouard Anseele, je recueillis, de la bouche de ce futur Ministre, maintenant *titulaire de riches concessions au Congo*, cette inestimable perle : « Le Congo ? La vraie pensée de derrière la tête de ce tyrannique Léopold II est d'en faire un pénitencier — un nouveau Nouméa — pour nos ouvriers grévistes (*sic*). »

devez bien le savoir, *tout ce que pense, fait, dit ou propose votre Roi est condamné par avance.*

Pour souligner le sens de ce cri de tristesse, Léopold II évoqua plus d'une des idées qu'il avait conçues ou patronnées en ces dernières années et qui avaient été mises en échec pour la seule raison qu'il les avait préconisées, Lui à qui la malignité publique prêtait toujours quelque arrière-pensée personnelle de lucre. Ainsi, par exemple, du projet de tramway électrique Bruxelles-Anvers et *vice versa* qui eût mis la capitale et la métropole commerciale à vingt minutes l'une de l'autre et donné une impulsion inouïe aux relations des deux cités, tout en les rapprochant *moralement*, car ne se traitaient-elles pas vraiment en rivales, au défi de la devise nationale « L'Union fait la Force » ? On lui avait opposé les objections les plus absurdes, telle que la possibilité de rendre un peu plus fréquents les express de chemin de fer circulant entre les deux villes, alors qu'on savait bien que cette ligne, affectée à de multiples transports — de marchandises autant que de voyageurs — était à une voie de tram, circulant à toute heure, de quinze en quinze minutes, pour un unique parcours, ce que serait pour la course un porte-

faix chargé d'une malle et de plusieurs commissions à un messenger inencombré et toujours libre — ailé en quelque sorte.

Le Roi ne savait pas encore que son idée allait, au moins, secouer suffisamment la torpeur du haut personnel des chemins de fer de l'Etat pour le déterminer à organiser quelques rapides trains-blocs entre Bruxelles et la Reine de l'Escaut.

Mais l'histoire de ce projet de tram avorté n'était qu'un échantillon, entre vingt, de l'impopularité contre laquelle se brisaient depuis longtemps toutes les initiatives du vieux chef d'Etat. Il m'en cita d'autres sur le même ton de désolation, presque de découragement.

Lui qui voyait non seulement grand, mais loin, très loin, bien au delà de sa propre vie, déplorait les obstacles suscités par le mauvais gré public à la réalisation de son vaste programme d'embellissements utiles des villes, notamment en ce qui concernait son plan du Mont des Arts et la création de larges voies proportionnées aux besoins d'une circulation toujours plus intense. « Je crains, me disait-il, qu'un jour les Bruxellois ne voient l'herbe pousser entre les pavés de leurs petites rues ! »

Lorsque prit fin l'audience, qui avait duré près d'une heure, je me retirai, accompagné

du même cérémonial qu'à l'arrivée, emportant non seulement la certitude qu'une profonde affliction assombrissait le crépuscule de ce demi-dieu, mais encore l'impression qu'il avait voulu, en me la laissant voir, orienter ma plume pour mes polémiques futures, car jamais il ne voulait parler en pure perte.

Une gaieté malicieuse pétillait dans son regard en vaille, lors de ma seconde apparition au Palais. Il était, cette fois, en grande tenue de commandant en chef de l'armée, rentré depuis quelques minutes seulement, en ce jour de fête nationale, d'avoir présidé aux régates traditionnelles du canal de Willebroeck.

Il me reçut avec ce qui était, pour lui, une véritable affabilité. Et, avant d'en venir aux affaires chinoises, voulut m'initier, en riant dans sa fluviale barbe, à la raison de sa passagère belle humeur.

— Figurez-vous que je viens de jouer un bon tour aux Anglais. A la fin des exercices nautiques, j'ai félicité l'équipe de canotiers gantois, — que j'avais fait mander dans ma tribune, — non seulement de ses prouesses du jour, mais encore de sa récente et éclatante victoire en Angleterre où, vous le savez, elle a osé aller disputer et enlever à la patrie de Morel et Casement son plus insigne trophée

sportif : la coupe de Henley. Puis, me tournant vers l'équipe de Liège, je lui ai dit, en affectant quelque sévérité : « Et vous, Messieurs, quand justifierez-vous de nouveau votre légendaire renom de « valeureux Liégeois » ? Quand irez-vous vous mesurer, à votre tour, contre les Anglais et les battre ? » Ils m'ont promis, en rougissant, de s'y efforcer. Les voilà piqués au jeu. Ainsi l'amour-propre britannique, si chatouilleux en matière de sport, a double chance désormais d'être mortifié par les petits belges, les sujets du « coupeur de mains ».

Cette boutade n'achevait-elle pas de révéler à quel point la campagne congolaise d'outre-Manche, bien qu'atténuée depuis l'abandon du Congo à l'Etat belge, avait durablement blessé et révolté le fondateur et donateur de notre merveilleuse colonie ?

Elle fut suivie d'un interrogatoire en règle sur les indications nouvelles que j'apportais de la part de James Gordon Bennett. Ces indications répondaient pleinement au vœu du Roi. Il s'en déclara fort satisfait, puis, revenant sur les fêtes nationales, me dit que le persistant vent de fronde qui soufflait contre lui ne l'empêcherait pas de poursuivre, par tous les moyens en son pouvoir, sa perpétuelle croi-

sade pour l'introduction du service militaire personnel. Exécuter la *Brabançonne* tout le long des jours fériés, c'était fort bien, mais cela ne suffirait pas à la protection du pays contre une agression étrangère. La sécurité du pays était au prix de la réforme militaire qu'il réclamait comme première étape vers le renforcement de nos moyens défensifs. On aurait beau lui répéter que Lui, commandant en chef des forces belges, de par la Charte nationale, sortait de son rôle constitutionnel en intervenant personnellement dans la question militaire, il s'évertuerait jusqu'au bout à mettre les Belges, malgré eux, à l'abri des mauvais coups. L'impopolarité, dans ce domaine-là surtout, ne lui déplaisait aucunement.

On sait qu'il devait tenir parole et que la signature de la loi du service personnel, enfin votée par le Sénat, fut, quatre mois plus tard, son dernier geste de moribond matant impérieusement la Mort impatiente pour signer *in extremis* le triomphe suprême de sa patriotique et obstinée volonté.

Et l'interview réclamée par le *New-York Herald*?... Voyant le Roi si bien disposé, au retour des régates, je lui en exprimai le désir avec toutes les précautions oratoires qui s'imposaient.

Après le léger haussement d'épaules qui trahit la contrariété :

— Soit, fit-il, mais pas un mot surtout de ce qui a été réellement dit ici. Au fait, préparez et faites-moi soumettre un texte par le capitaine Stinghlamber. Je vous le renverrai... rectifié à mon idée.

Quelque discrétion que j'eusse apportée à la rédaction de ce texte, le Roi me le renvoya si réduit en proportions et en signification que James Gordon Bennett eût pu légitimement se croire joué par le Roi dont il avait, lui, si pleinement satisfait la curiosité. Il ne manifesta, pourtant, aucune déception. Le bluff américain suppléa à tout. Le *New-York Herald* coiffa de titres et sous-titres hurlant aux yeux les anodines et incolores paroles que Sa Majesté était censée avoir adressées à son envoyé spécial, leur prêtant ainsi toute l'importance qui leur manquait. Ce fut comme le dôme de notre Palais de Justice utilisé comme cloche à melon. Un monarque avait parlé au *Herald* pour ne lui rien dire, mais il lui avait parlé. Cela suffit aux républicains des États-Unis pour qu'ils se rengorgent.

Je ne revis plus Léopold II que par le frigidé matin du 9 décembre suivant, quand j'allai saluer sa dépouille mortelle au château

de Laeken d'où il avait écarté tout le monde, jusqu'à ses proches, comme pour finir dans la totale solitude d'un chef d'Etat incompris et méconnu de son peuple (1). Et l'impression que je rapportai de la chambre mortuaire s'exprima dans ce sonnet :

Son grand corps allongé pour l'infini silence,
Sur le lit où son souffle expira cette nuit,
Le souverain est seul : nul enfant près de lui,
Né pleure, agenouillé, son éternelle absence.

Pas une fleur de deuil en morne déférence,
Ni de pénombre triste où quelque cierge luit.
Un rayon de soleil soudain s'introduit
Et profane la mort de sa clarté qui danse.

Ainsi sommeille un Roi, dans l'abandon hautain
Où, loin de tous, l'exile un orgueil surhumain.
Rigide, il respandit d'un farouche prestige.

(1) On se rappellera qu'il voulait des funérailles de pauvre, en la seule présence de deux ou trois vieux serviteurs d'une fidélité éprouvée, mais que son successeur, le Roi Albert, si instruit de tant de grandeur inappréciée par la *vox populi*, ordonna, exigea de solennelles funérailles nationales, comme un minimum de tardive justice. Obsèques marquées (comme je l'ai conté dans mon tome I^{er}) de certaines scènes scandaleuses qui affligèrent et indignèrent un, au moins, de leurs témoins : ma chère et noble femme.

Sous sa barbe de neige et son front de géant
On dirait un sommet entouré de néant
Où nul n'ose aborder, de crainte du vertige.

Vingt ans ont passé, ou peu s'en faut.

Presque tous les yeux se sont ouverts et ont reconnu enfin en Léopold II un autre Louis XIV, peut-être plus grand, parce qu'il n'est pas certain que, ligoté par une jalouse Constitution, comme le chef d'un petit pays plein de préjugés contre lui, le Roi Soleil eût osé entreprendre une chose aussi formidable que la création de l'Etat du Congo.

Presque tous les yeux. Pas tous. Quelques-uns sont encore aveuglés par le souvenir des défaillances de la vie privée qui aidèrent tant à discréditer la fin du règne. Si regrettables qu'elles aient été, on les exagère par sottise ou par perfidie. Ne criez pas au paradoxe : Léopold II, de son vivant, en encouragea lui-même l'exagération pour le plus grand profit de sa politique, c'est-à-dire de son pays. Je m'en suis expliqué ainsi dans ma monographie du plus grand des Belges :

Un jour que, devant un confident, Léopold II s'irritait de ces outrancières légendes, il se ressaisit tout à coup et, caressant sa souple barbe blanche, murmura, avec un sourire malicieux :

— Ah! si j'avais toute la fortune et les bonnes fortunes que me prête le public, comme je serais fortuné!

Mais pourquoi laissait-il s'accréditer, encourageait-il même, certains jours, des contes qui multipliaient un par trois? Voici : dans certains cas et dans certains milieux, le genre de renommée que lui faisaient ces fables galantes, l'aidait à seconder quelque profond dessein politique. Si, par exemple, il voulait rendre Paris propice à cet arrangement susceptible de favoriser son œuvre congolaise (1), c'est à cette seule fin qu'on le voyait apparaître en roi démocrate ou en « roi qui s'amuse » au foyer de la danse de l'Opéra, au music-hall un peu équivoque ou au five o'clock mondain d'un grand journal boulevardier (*Le Figaro*). De même qu'Henri IV avait jugé, à son époque, que la conquête de Paris valait bien une messe, notre souverain estimait qu'elle valait bien une *hermesse*. Car, s'il y perdait quelque chose d'un prestige austère, il y gagnait d'amener à ses vues, toujours patriotiques, les maîtres de Paris, incapables de refuser ce qu'il souhaitait à un monarque si « bon garçon » et qui évoquait leur ancien et populaire Roi Vert-Galant.

Voilà comment et pourquoi Léopold II se laissa, en riant sous cape, attribuer des conquêtes telles que celles d'actrices ou de ballerines en vue (MM^{lles} Emilienne d'Alençon et Cléo de Mérode). Tout au plus s'en défen-

(1) Exemple: l'admission des obligations à lots du Congo à la cote de la Bourse parisienne, où elles avaient trouvé un fécond marché d'écoulement.

dait-il, parfois, par une simple et spirituelle plaisanterie, en mettant ces imaginaires fredaines au compte de son excellent sosie, Valère Mabille : « Ah ! ce pauvre Valère Mabille ! comme il me compromet, en se compromettant, tout de même ! »

Et quant à la... fredaine, plus certaine, du déclin de sa vie, s'il l'afficha d'une façon dont tant de gens se scandalisèrent, sincèrement ou hypocritement (pour des raisons purement politiques, en général), ce fut dans un sentiment d'exaspération et de bravade qu'on eût peut-être trouvé plus excusable chez un autre :

Des mains grossières et sans pudeur avaient démoli le symbolique « mur de la vie privée » qui, après tout, devrait protéger un Roi autant que le premier venu. Il dédaigna de le relever, par une sorte de défi, de muette insurrection contre une opinion qui, tout en méconnaissant la grandeur incomparable des services rendus par lui, et tout en paralysant désormais ses moindres initiatives, prétendait encore pénétrer jusqu'en l'intimité de son existence, pour l'épier, la contrôler et la soumettre à la plus implacable censure, comme s'il ne lui fût plus permis d'agir à sa guise, même chez lui. Ce fut une faute politique, puisqu'un périlleux redoublement d'opposition à sa politique coloniale et même générale devait s'ensuivre. Mais qui donc, s'étant pénétré du bel axiome de Térence, ne comprendra cette faute, aujourd'hui, sur-

tout, que la mort et le recul des ans ont dissipé tant d'obscurités et tempéré tant de fièvres malignes?

Mais il y a pire que la persistance de certains à ne voir dans ce grand serviteur de son pays que « le veuf joyeux ». Quelques Belges lui font encore l'injure de se déclarer incapables de répondre à cette question de tel ou tel étranger, excusable, lui, de son ignorance : « Qu'aurait fait Léopold II, le 2 août 1914? N'eût-il pas cédé aux Allemands? »

Dans mon *Léopold II* de 1920, j'ai déjà fait une première fois justice de cette outrageante hypothèse, en rappelant les quarante-quatre ans d'infatigable dévouement du fils de Léopold I^{er} à sa patrie (1), la presque farouche passion qu'il avait de notre indépendance, son mépris secret envers Guillaume II que, en parfait connaisseur d'hommes, il avait depuis

(1) Il n'est pas jusqu'au testament réduisant ses filles à l'héritage que lui-même avait reçu de Léopold I^{er} qui ne fût violemment critiqué comme « un crime contre nature ». Or, avant de monter sur le trône, avant même de se marier et de devenir père, Léopold II avait proclamé qu'un souverain doit léguer à sa patrie toute la fortune qu'il a pu acquérir, hormis le patrimoine familial. En testant, plus tard, il ne crut pas devoir abjurer cette conception si généreusement patriotique, parce qu'une de ses filles s'était dévoyée et une autre mésalliée en Hongrie, contre la volonté paternelle.

longtemps et exactement évalué; son ressentiment contre ce Hohenzollern qui, en 1900, avait empêché par son hautain veto (1), une légion belge de participer, pour la défense des intérêts belges en Chine, à l'expédition internationale contre les xénophobes Boxers; enfin la préoccupation perpétuelle du Roi de mettre son pays en état de repousser toute invasion. Et je dévoilai même le texte d'une lettre, adressée en février 1909, par le Roi, à son confident, le patriotique sénateur Sam Wiener et où il poussait lui-même par avance, en sa claire prévision d'une félonie invasion allemande, ce cri de « On ne passe pas ! » qu'allait pousser en 1914 son digne successeur, le roi Albert : « On arme puissamment en Allemagne, écrivait Léopold II à Sam Wiener, et de nos jours on ne respecte malheureusement plus les traités. Créons-nous une bonne armée *pour empêcher qu'on ne passe chez nous* et pour rendre ce passage le plus onéreux possible, à celui qui voudrait l'essayer, afin qu'il n'en ait pas la tentation. »

Mais, récemment, une nouvelle confiance m'a été faite qui achèvera d'accabler les mé-

(1) En invoquant, contre ce projet de participation, la neutralité de la Belgique dont il devait faire si bon marché quatorze ans plus tard.

chants acharnés à prêter à Léopold II des tendances germanophiles ou antifrançaises dont l'effet eût été, en 1914, la capitulation devant l'odieux ultimatum de Berlin. Cette confiance émane du roi Albert lui-même, parlant à un de mes plus éminents amis qui me l'a rapportée, en m'autorisant à la reproduire.

« Un des points cardinaux de la politique de mon vénéré oncle et prédécesseur, a déclaré le Roi-Chevalier, était de s'appuyer bien plutôt sur un puissant Etat républicain que sur un puissant Etat monarchique. En parfait psychologue, *Il estimait que la plupart des grandes monarchies méprisent les petites et ne sont pas loin de leur contester le droit d'exister, tandis que chez les grandes Républiques souffle toujours un esprit démocratique et égalitaire qui, ne faisant pas de différence entre les riches et les pauvres, n'en fait pas davantage entre les Etats de vaste ou de modeste dimension.* »

C'était tout le programme d'une politique prête, quand il faudrait choisir un soutien entre deux voisins, l'un monarchique et agressif, l'autre républicain et respectueux des droits d'autrui, si humble fût-il, à opter pour le voisin républicain, pour la France.

Au surplus, Léopold II était-il personnelle-

ment si réactionnaire, si autocratique que l'ont prétendu des détracteurs intéressés à accroître encore son imméritée impopularité?

Une légende, absolument erronée, attribue cette boutade à M. Emile Vandervelde, parlant de Léopold II, de son vivant :

« C'est un roi qui serait capable de faire un excellent président de République. »

A quoi le souverain aurait sardoniquement répliqué :

« Grand merci du compliment ! C'est comme si l'on disait d'un bon médecin qu'il serait de taille à devenir un bon vétérinaire. »

Jamais M. Vandervelde, qui, au moins par tactique, tenait Léopold II pour un tyran, ne l'eût envisagé comme un possible Grévy ou Carnot !

Dans l'attribution au leader socialiste d'un mot qui ne fut jamais sien, il n'y a que l'altération d'une authentique apostrophe du Roi à son médecin et ami, le D^r Thiriart — nous étions fort liés, ma chère compagne et moi, avec M^{me} Thiriart et son mari, lequel nous rapporta la boutade *toute chaude*, le jour même où elle avait été prononcée (1).

Léopold II venait de recevoir en audience

(1) Elle se trouve d'ailleurs reproduite dans mon *Léopold II* de 1920.

un personnage étranger, qui avait cru le flatter, en lui disant que dans son pays on le considérait comme « un très grand homme d'affaires ». Le Roi, pour qui « les affaires » ne furent jamais un but, mais un simple *moyen* de réalisation de grands desseins au profit de son peuple, en fut, au contraire, offensé et, apostrophant le prince de la science médicale qui venait, à ce moment, l'ausculter :

— Voyons, Thiriar, s'écria-t-il, que penseriez-vous, si l'on vous disait que vous avez l'étoffe d'un parfait vétérinaire ?

On le voit, il n'était question ni de République ni de Vandervelde là-dedans.

Ce qui étonnera, sans doute, les colporteurs de la version Vanderveldienne, c'est qu'au début de sa formidable entreprise congolaise, Léopold II s'avéra lui-même *républicain*, au moins un jour en sa vie.

On en trouvera l'irréfutable preuve à l'annexe A. F. (p. 603) de l'ouvrage que Stanley consacra à la genèse de notre grande colonie, et que je traduisis en français sous le titre de *Cinq Années au Congo*. Il s'agit d'une lettre de Stanley, datée de Gibraltar, le 9 juillet 1879, au colonel (depuis général) Strauch, en réponse aux premières instructions de Léopold II sur la marche à suivre pour la pénétra-

tion de l'Afrique centrale. Or, ces instructions disaient textuellement :

Il serait sage de faire rayonner l'influence de nos stations sur les chefs et tribus habitant le voisinage. On pourrait faire *une Confédération républicaine de nègres libres*, confédération indépendante, sous cette réserve que le Roi, à qui en reviendrait la conception et la création, en nommerait le Président, lequel résiderait en Europe.

Une confédération ainsi formée pourrait, de sa pleine autorité, accorder des concessions à des sociétés pour des constructions de travaux d'utilité publique ou émettre des emprunts comme la Liberia ou Sarawak et exécuter elle-même ses travaux publics.

Ainsi, le tout premier rêve du prétendu « autocrate » Léopold II fut de constituer les noirs de son Congo en une *République noire* dont il eût été le simple président ou le tuteur, par personne interposée !

C'est son envoyé en Afrique, Stanley, qui brisa ce rêve dans l'œuf, faisant entendre, à mots respectueusement, diplomatiquement voilés, que c'était là une généreuse, mais dangereuse utopie, irréalisable au moins de longtemps, les noirs, avec leurs mœurs abjectes (*sic*), leurs sanglantes dissensions intestines, leur attachement féroce à des coutumes barbares, les rendant incapables de se fédérer et gouverner à l'Européenne et même de concevoir pareille notion. Et la sagesse du Roi

s'étant évidemment inclinée devant la longue expérience coloniale de son dévoué serviteur, il ne fut plus question d'une République noire et il n'en subsiste plus que cette trace, que cette vérité encore ignorée de presque tous les lecteurs de *Cinq Années au Congo* (car presque personne ne lit les annexes d'un volumineux ouvrage historique) : « Léopold II, jugé par nos socialistes républicains comme un si farouche adversaire de leur platonique idéal, fut beaucoup plus près qu'eux de le mettre en pratique là où sa volonté pouvait s'exercer sans entrave. »

Toute l'histoire du Congo, voire même celle de la vie et de l'œuvre du second occupant du trône belge, reste encore à écrire et voilà peut-être un des éléments qui y aideront tôt ou tard.

Incidemment, j'ai nommé plus haut Sam Wiener (1), dont mon tome II a signalé l'intervention providentielle dans un procès congolais du *Petit Bleu*. La belle figure ouverte, ensoleillée de cet éloquent avocat de la Liste civile, de ce sénateur ardemment patriote, de ce populaire bourgmestre de Boitsfort, mérite mieux, non seulement à cause de son rôle actif et bienfaisant, mais encore à raison de

(1) L'oncle du spirituel Francis de Croisset.

certaines intéressantes divulgations que son souvenir me fournit l'occasion de faire aujourd'hui.

Nous connaissions beaucoup, ma chère femme et moi, cet homme dont l'énergie se masquait toujours de l'aménité la plus charmante.

Il fut, parfois, d'un déjeuner traditionnel où nous réunissions, le 2 janvier de chaque année, des amis tels que Gaston Bérardi, Adolphe Max, le musicien Emile Mathieu, le délectable Valère Mabille, sosie du Roi, George Garnir, Maurice Kufferath, le remarquable sculpteur Charles Samuel et sa première femme, la célèbre pianiste Clothilde Kleberg, dite la « Clara Schumann II » et, selon les circonstances, d'autres amis toujours heureux de se rencontrer sous la lumière des beaux yeux si accueillants et si intelligents de mon adorable compagne.

Sam Wiener me tenait confidentiellement au courant des épisodes du conflit de Léopold II avec la princesse Louise, depuis que celle-ci errait, endettée, de par le monde, en la compagnie de son si intéressé « chevalier servant » hongrois, Mattatich et d'une « gouvernante », également hongroise et d'allure fort équivoque. L'avocat-sénateur qui, sous

l'inspiration du Roi (on l'a vu par la lettre de 1909 citée plus haut) plaidait au Sénat, avec tant de ferveur et de constance, la cause de la défense nationale, avait servi à Léopold II d'émissaire auprès de la princesse Louise, alors que, installée à l'hôtel Westminster de Paris, elle scandalisait tous les initiés en s'affichant aux côtés d'un aventurier. L'opinion, qui lapidait alors le Roi en le représentant comme le plus dur, le plus mauvais des pères, ignorait ce que me révéla Sam Wiener. Celui-ci avait été chargé d'apprendre à la malheureuse princesse que le Roi était prêt à payer toutes ses dettes et à la réintégrer auprès de lui, à la Cour de Bruxelles, dans toutes ses dignités, à la seule condition qu'elle rompît à tout jamais avec Mattatich — condition que le plus humble des *pater familias* doué de quelque sens moral, eût mise au retour d'une fille malheureuse, mais « fille prodigue » tout de même.

Or, toute l'éloquence de Sam Wiener échoua sinon contre la volonté, d'ailleurs vacillante, de la princesse Louise, au moins devant celle de son louche entourage. Car il n'avait pu obtenir de parler seul à seul à la fille du Roi au nom du Roi. La « gouvernante » imposait sa présence, muette mais vi-

gilante, à la conversation et l'agitation d'une tenture masquant une alcôve, décelait la proximité d'un personnage aux écoutes de tout ce qui se disait (1).

Visiblement la princesse était prisonnière des intérêts des deux intrigants à qui sa vie s'était soudée, qui exploitaient sa candeur et sa faiblesse à leur profit et qui, naturellement, s'opposaient énergiquement à la réconciliation de leur otage (2) avec son royal père, Léopold II.

Mais, peu avant le funeste accident d'auto qui, au début de 1914, devait enlever au pays le noble citoyen qu'était Sam Wiener, je tins de sa bouche des indications qui, envisagées

(1) La même chose s'était produite lors d'une interview que j'étais allé, à Paris, demander à la princesse Louise, pour le *Petit Bleu*, après son enlèvement par Mattatich et la gouvernante du sanatorium où l'avait cruellement fait séquestrer son mari, le prince Philippe de Saxe-Cobourg. Notre conversation avait eu les mêmes témoins, l'un visible, l'autre caché derrière une tenture.

(2) On avait acquis la preuve que s'il arrivait à la princesse Louise de commettre des folies telles que l'acquisition d'une grosse paire de gants ou de quantités effarantes de fourrures, c'est que son entourage touchait des commissions sur toutes les fournitures qui lui étaient faites.

aujourd'hui, jettent un supplément de lumière sur les responsabilités, si discutées encore, de l'Allemagne et de l'Autriche dans l'effroyable guerre mondiale.

Sam Wiener revenait d'un séjour assez prolongé à Vienne. Il s'y était rendu comme conseil juridique de l'archiduchesse Marie-Dorothée, épouse séparée de Philippe d'Orléans et qui plaidait contre celui-ci en revendication d'une pension alimentaire, en attendant la dissolution du mariage par le Saint-Siège. Je glisse, pour le moment, — sauf à y revenir par la suite — sur ce que m'apprit l'avocat de l'archiduchesse à propos de ce démêlé où faisait piètre figure le prétendant au trône de France, remplacé en son exil de Stockel, depuis sa mort, par un prince plus recommandable, mais, apparemment, aussi peu prédestiné que son triste parent à l'occupation d'un trône chimérique.

Sur les événements terribles qui se traîmaient à Vienne, Sam Wiener me rapportait des confidences d'un intérêt autrement puissant et aujourd'hui encore actuel. Il avait été présenté par l'archiduchesse Marie-Dorothée aux plus éminentes personnalités du monde politique austro-hongrois et de la Cour de François-Joseph — à François-Joseph lui-

même. Et il rentrait à Bruxelles avec cette conviction fortement motivée :

« Le vieil Empereur d'Autriche, qu'on croyait « somnolent », devenait un grave danger pour la paix de l'Europe. Il était à l'affût des moindres troubles dans les Balkans pour y trouver une occasion de réaliser le rêve ambitieux, qui lui tenait de plus en plus à cœur, d'étendre son Empire vers Salonique, voire jusqu'à Constantinople, « dût-il pour cela mettre le feu au monde ». Son désir d'agrandissement en Orient avait toute la fureur des passions séniles. Malgré les apparences, le plus pacifique ministre responsable des relations extérieures de l'Empire de Saint Etienne, le comte Berchthold, supposé tout-puissant à l'étranger, était sans influence réelle, c'est-à-dire sans force contre l'ardeur annexioniste et belliqueuse de son vieux souverain. Celui-ci n'en voulait faire qu'à sa tête. Le seul personnage qu'il écoutât résidait à Potsdam : c'était Guillaume II, en qui son allié de Vienne mettait une confiance aveugle. Et rien ne donnait à penser que le Kaiser fût disposé à exercer son ascendant sur François-Joseph pour refréner sa mégalomanie. Il était probable, au contraire, qu'il jugeait de son intérêt d'encourager les appétits du « vieux fou

de Schoenbrunn », C'est avec sa pleine approbation que son allié avait profité de la récente guerre des Balkans pour engloutir, c'est-à-dire incorporer illicitement à ses Etats la Bosnie et l'Herzégovine.

Sam Wiener, naturellement, ne m'autorisait pas à livrer sa lucide et angoissante impression à la publicité. Il ne me la communiquait qu'à titre confidentiel, pour orienter ma plume de collaborateur de la *Chronique* et de correspondant du *Figaro* et du *Daily Telegraph* de Londres. Il avait une absolue confiance en ma discrétion et savait que je n'abuserais pas de ses communications tout en en usant, dans les limites de la prudence, pour donner l'éveil sur le péril que courait la paix du monde. Et, je m'en servis, en effet, dans ces limites, pour multiplier les cris d'alarme que j'avais déjà poussés dès la découverte de la pression allemande sur la Cour de La Haye, dans la trop significative affaire des forts de Flessingue. Cela me valut d'être rangé parmi « les oies du Capitole » par nos antimilitaristes et pacifistes ; mais je fus vengé, le jour où la guerre éclata, par la loyauté de mon brillant confrère et ami Fernand Neuray, lequel, me rencontrant alors devant la Chambre des Représentants, s'empressa de me dire à quel

point j'avais eu raison, et combien il regret-
tait de ne pas lui-même m'avoir écouté (1).

Aux confidences de Sam Wiener, si justi-
fiées par l'événement, se rattache un épisode
piquant des premiers jours de la grande mê-
lée. On se rappelle que nos autorités militai-
res, réquisitionnèrent, comme de juste, pour
leurs besoins, tout le service téléphonique.
Plus de communication possible entre particu-
liers. Et, mon appareil, comme tous les autres,
restait muet, lorsque, le 8 ou le 9 août, sa
sonnerie nous fit sursauter, ma chère femme
et moi, déjà deshabitués de ses appels.

Que se passait-il d'extraordinaire?

— Allo ! Allo ! je suis bien chez M. Gérard
Harry?

— Parfaitement, mais qui...?

— Je reconnais votre voix, en effet. Ici,
Ingenbleck, le secrétaire du roi Albert (2), je

(1) Je m'étais trouvé fréquemment en rapport avec
M. Ingenbleck, l'année précédente, à propos d'une étude
destinée à la *Revue des Français*, sur l'éducation si intel-
ligente et si pratique donnée aux petits princes Léopold et
Charles aux cours de qui, ainsi qu'aux récréations de
qui j'avais été admis à assister, au chalet d'Ostende.

(2) On sait avec quel courage et quel talent l'ancien
rédacteur en chef du *XX^e Siècle*, devenu fondateur et
âme de la *Nation belge*, a défendu et défend la cause
nationale contre toutes les veuleries ou manifestations
antipatriotiques de droite autant que de gauche.

vous téléphone du Palais — vous devinez de quelle part. *On* est très ému d'un article que vous avez publié ce matin et où vous maltraitez si plaisamment, mais si dangereusement, *le chef d'un Etat étranger avec lequel nous ne sommes pas en état de guerre*. Et *On* fait appel à votre patriotisme bien connu pour que vous ne récidiviez pas.

— *On* peut être tranquille. Je savais ce dont je parlais, mais puisque cette vérité n'est pas bonne à dire, *On* n'a pas à craindre que je la répète.

— Merci. *On* n'en attendait pas moins de vous.

Il s'agissait d'un article publié dans la *Chronique* et où, fort des indications que m'avait fournies Sam Wiener, je présentais la guerre comme *le coup du père François... Joseph*. Et, en vérité, l'Autriche ne nous avait pas encore déclaré la guerre, sans doute pour retarder l'expulsion de Belgique des espions austro-hongrois qu'elle y entretenait. Le Roi et tout le monde ignoraient que le « brillant second » de l'Empire allemand fût déjà en train de faire acte de belligérant contre nous, en dirigeant sur notre territoire des mastodontes d'artillerie et les servants autrichiens de ces monstrueux et encore insoupçonnés

420 qui, ayant fait défaut aux Allemands devant Liège, allaient si vite pulvériser les forteresses namuroises avant celles d'Anvers. En fait, le cabinet de Vienne ne se proclama officiellement allié de guerre de ses complices de Berlin contre nous qu'un jour ou deux après que ses pièces et ses canonniers eurent commencé à nous bombarder et que son intervention belligérante ne fut plus niable. Et quel hypocrite et mensonger prétexte il invoqua !... de prétendus mauvais traitements infligés, à Anvers, à certains de ses nationaux, lesquels avaient été aussi respectés (ils en convenaient eux-mêmes) que s'ils eussent été de nos plus chers amis.

Admirons, d'ailleurs, dans cet incident du « coup du père François... Joseph », la vigilance et la scrupuleuse correction du roi Albert qui, au milieu de tant d'effroyables soucis, ne perdait pas un mot de ce qui s'imprimait et s'interposait si vite contre ce qui lui semblait une imprudence de plume à l'adresse d'un ennemi possible, mais non encore déclaré.

Et puis, en reconsidérant toute cette histoire des responsabilités de François-Joseph à l'égard de la Grande Guerre, n'oublions pas d'observer les aspirations à l'*Anschluss*, aux

efforts de tous les germanisants pour le rattachement à l'Allemagne de ce qui reste de l'Autriche. Sous un régime officiellement germano-autrichien, on verrait, au moment psychologique, Vienne et Berlin redevenir les complices qu'ils furent en 1914. Les noms des dirigeants ayant seuls changé, ils se trouveraient plus unis encore qu'alors pour un grand crime nouveau.

Sur le typique Américain James-Gordon Bennett. — Ses extravagances, ses initiatives. — Toute la politique américaine incarnée dans une figure.

Après celle de Sam Wiener, une figure qu'il importe de faire revivre ici est celle de feu James-Gordon Bennett, le richissime et si influent propriétaire-directeur du *New-York Herald*, susnommé à propos de ma double réception, en juillet 1909, par Léopold II. Car voilà un milliardaire américain typique de sa race par ses défauts et qualités, et dont le caractère aidera peut-être à faire comprendre certaines... étrangetés de la conduite des États-Unis vis-à-vis de ses alliés européens, depuis la Grande Guerre.

Blond, mince, élancé, de mise élégante, la physionomie anguleuse mais régulière, avec

un regard d'acier, plutôt hautain qu'amène, J.-G. Bennett était, par la dureté de l'accent et la brièveté coupante du geste, comme l'autoritarisme incarné. L'autorité qu'il s'attribuait et exerçait avec la plus capricieuse tyrannie, lui venait du sentiment de son immense fortune et du pouvoir de son journal que son incontestable esprit d'initiative avait étendu jusqu'en Europe, par la création de son édition quotidienne à Paris. Chacun de ses regards semblait dire : « Je possède un trésor de nabab. Tout m'est permis ! » En quoi il personnifiait bien son pays, si gorgé d'or par la guerre qu'il s'arrogé le droit de dicter ses volontés ou ses fantaisies à l'Europe appauvrie sans les justifier autrement que par cette constatation : « Je suis Crésus ! »

Les extravagances, souvent cruelles, qu'une telle mentalité inspirait à J.-G. Bennett ne se comptent pas. En voici quelques-unes évoquées au hasard de la mémoire :

Globe-trotter, par intermittence, et résidant plus souvent en de princiers pied-à-terre, à Paris, à la Côte d'Azur ou à Deauville plutôt qu'à New-York, il débarqua un soir, brusquement, dans cette Empire-City, sans y avoir prévenu personne de son départ d'Europe. S'étant attardé dans un restaurant, puis dans

un bar ou deux (Bennett ne fut pas le précurseur du régime sec), il ne pénètre dans le monumental hôtel du *New-York Herald* que vers 2 ou 3 heures du matin. Silence de mort, nuit noire. Tout le personnel, la dernière édition bâclée, est rentré chez soi. Dans les ténèbres du vaste vestibule, Bennett se heurte assez violemment contre un meuble. Alors, furieux, il cherche et atteint à tâtons une sonnerie électrique, dont ses doigts ne quittent le bouton que lorsque sont accourus, effarés, les concierges et autres domestiques couchés dans l'immeuble. Et il leur tient ce langage :

— C'est honteux ! Pas une seule lampe pour m'accueillir, moi le maître !

— Mais, Monsieur, nous ne vous attendions pas. Et vous venez à New-York si rarement...

— Eh bien, écoutez ceci : Quand même je ne devrais y revenir encore qu'une seule fois dans ma vie, j'ordonne que désormais, de la cave au grenier, l'édifice tout entier reste illuminé, chaque nuit, jusqu'au grand jour. Ainsi je ne risquerai plus jamais de m'y cogner, comme ce soir.

On dut lui obéir et gaspiller, avec les années, des milliers et milliers de dollars en inutile éclairage à *giorno*.

Fantaisie qui n'en coûta qu'à lui, direz-vous. Soit, mais écoutez celle-ci.

Voguant, un jour, dans les mers du sud à bord de son fastueux yacht, il entend le bruit d'une violente altercation entre son cuisinier et un matelot du bord. Il court s'interposer et s'érige en juge entre les deux querelleurs, comme, plus tard, M. Wilson entre les belligérants européens. Les torts lui semblent du côté du maître queux.

— Vite, faites des excuses au marin ! commande-t-il.

Le présumé coupable qui ne s'estime nullement tel, refuse et s'obstine dans son refus, après trois injonctions.

— Soit, fait froidement Bennett, je vous donne vingt-quatre heures pour vous excuser. Si vous ne vous êtes pas exécuté alors, je vous fais descendre dans une chaloupe et vous abandonne, à vos risques et périls, en haute mer (mer qui n'était pas vierge de requins et sur laquelle brûlait un tropical soleil).

Le délai écoulé, et le cuisinier s'étant entêté dans son attitude, n'ayant sans doute pas pris au sérieux l'effrayante menace, fut, sur l'ordre du « juge », enlevé de force, jeté dans un canot du yacht et lesté de vivres tout au plus pour un jour ou deux. Il se résout trop

tard au geste de capitulation. Bennett et son yacht sont déjà loin. L'infortuné Vatel erra près d'une semaine, au milieu de mille dangers, et affamé, totalement privé de sommeil, allait sombrer dans la folie quand il fut aperçu et recueilli par un paquebot de passage... « Tout m'est permis : je suis Crésus ! »

Sportsman au même degré que la plupart de ses compatriotes (on l'appelait le « Commodore »), le propriétaire du *New-York Herald* revenait rarement d'une croisière en Méditerranée sans donner l'ordre au capitaine de son yacht de dépasser tous les bâtiments rencontrés, afin que le sien arrivât bon premier au port : mettez Marseille ou Nice. Plus d'une fois son équipage n'évita que d'un cheveu quelque collision terrible, dans cette course folle décidée brusquement par lui, le « Commodore », à l'insu de ses concurrents : « Je suis Crésus ! » Son personnel marin se savait condamné à être licencié sur l'heure s'il refusait de se prêter à la fantasque lubie sportive du tyran.

Un de ses meilleurs amis brisa à jamais avec lui à la suite de l'aventure que voici :

Ayant à entretenir Bennett d'une chose assez urgente, il rencontre le « Commodore »

sur la jetée niçoise, au moment où il va s'embarquer sur ce même yacht.

— Accompagnez-moi, fait le « Roi des journalistes yankees ». Vous me conterez votre petite affaire pendant la petite promenade que nous allons faire en mer. On cause à l'aise sur le pont.

On y causait depuis longtemps, lorsque l'ami, jusque-là distrait, s'aperçut que le jour tombait au point que le bâtiment venait d'allumer tous ses feux.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il, après avoir consulté sa montre, voilà trois heures que nous sommes partis ! Or, en comptant trois heures pour le retour, je ne serai rentré qu'à 10 heures du soir. Et ma femme et mes enfants qui m'attendent à dîner pour 8 vont éprouver une mortelle angoisse ! Vite, vite ! Commodore, machine arrière, rentrons !

Une diabolique gaieté étincela dans les yeux de Bennett.

— Vous ne m'avez pas seulement demandé où je vous mène, ricana-t-il en homme qui joue un tour bien spirituel.

— Pas au diable, hein ? fit l'autre maintenant très inquiet.

— Oh ! non ! répond flegmatiquement le « Commodore », rien qu'aux Indes.

Ne croyant encore qu'à une simple plaisanterie, la victime de Crésus insista pour que le yacht remît dare-dare le cap sur Nice.

— Inutile d'insister, fit froidement le maître, j'avais besoin d'un bon compagnon de voyage aux Indes. Je le tiens et le garde.

Le malheureux compagnon malgré lui eut beau protester, invoquant l'épouvante de sa famille inavertie et le désordre où tomberaient toutes ses affaires en suspens, le yacht continua à cingler à destination de Calcutta, jusques où le captif eût été conduit si, à la première escale, il n'eût contraint le Commodore à le débarquer en le menaçant de son revolver... « Je suis Crésus. »

Une autre fois, il a convié une vingtaine de personnes à venir passer, dans sa villa de Deauville, la semaine des courses de cette plage. Elles ne trouvent céans qu'un portier ahuri qui leur répond : « Le Commodore est parti avant-hier pour Yokohama. Ça lui est venu tout à coup, en feuilletant un album de paysages japonais. »

— Il ne vous a pas dit qu'il nous attendait ? Vous n'avez pas d'instructions pour nous recevoir ?

— Rien. Il vous aura oubliés. Ne lui en gardez pas rancune : il est comme ça.

De n'importe quelle distance, il dirigeait le *New-York Herald* à coups de câblogrammes et en usait vis-à-vis de son personnel avec le même despotisme sans-gêne. Pratiquant, comme tous ses confrères transatlantiques, le journalisme à sensation, il lui arrivait de repousser le récit d'un événement susceptible des plus grosses conséquences sociales ou morales, si cet événement ne s'accompagnait pas d'éléments brutalement mélodramatiques : émeutes, incendies, assassinat. A toute nouvelle qu'on lui annonçait : « Combien de morts et de blessés ? », interrogeait-il. « Pas de morts ! pas de blessés !... ça n'a pas d'intérêt ! » Peut-être, d'ailleurs, jugeait-il exactement ainsi son public de lecteurs.

Lui advenait-il brusquement, à Paris, de se passionner pour telle ou telle affaire se déroulant aux antipodes, il faisait réveiller à n'importe quelle heure de la nuit le collaborateur le plus qualifié à ses yeux et, lui tendant un chèque magnifique, lui commandait de faire sa valise et de se mettre, sans perdre une heure, en route pour l'autre bout du monde, sa victime fût-elle malade, ou à la veille de se marier, ou sur le point de perdre quelque parent chéri, ou eût-elle à défendre quelque intérêt de caractère vital. Aucune objection,

aucune prière ne prévalait contre la soudaine fantaisie. Il fallait marcher à l'instant même, sous peine d'être à l'instant cassé aux gages : « Je suis Crésus. »

Il laissait souvent sans réponse des douzaines de télégrammes urgents, pour ne pas se donner la peine de les décacheter, ses idées du moment étant ailleurs. Tant pis pour les intérêts d'autrui qui pouvaient pâtir de ces distractions; les siens n'en souffriraient jamais sérieusement. Sa somme de richesses le mettait si bien à l'abri !

Mais j'en passe, il le faut bien, — la matière étant presque inépuisable, — de ces faits et gestes si caractéristiques. J'en passe, non des meilleurs, mais des pires, de ceux qu'on ne se dit qu'à l'oreille.

James-Gordon Bennett manquait-il de conscience et de cœur autant qu'il le semblerait à première vue. Non. La nature humaine en général et américaine en particulier est pleine d'antinomies. Les fastes de l'exploration du Pôle Nord retiennent la navrante tragédie de la *Jeannette*, le navire équipé en 1879 par le propriétaire du *Herald* en vue d'atteindre ce pôle avant quiconque. Tout l'équipage, égaré longtemps dans la banquise, y fut englouti,

sans laisser de traces, malgré toutes les tentatives du promoteur de l'aventure pour les retrouver à l'aide de nouveaux navires frétés à coups de millions. Or, jamais Bennett ne se pardonna cette hécatombe; il en pleura, si l'on peut dire, toute sa vie. Le seul énoncé de ces deux mots : « Pôle Nord », le faisait pâlir et souffrir, et, jusqu'à sa fin, il refusa inflexiblement toute commandite aux entreprises polaires des autres, malgré la passion « sportive », sinon scientifique, qu'elles flattaient en lui. En toute justice, il faut rappeler aussi ses bienfaisantes distributions quotidiennes de soupe à tous les pauvres de New-York qui l'en bénissaient et qui lui coûtaient annuellement une fortune.

Enfin, ne doit-on pas mettre à son actif sa campagne ardente, durant la Grande Guerre, pour l'intervention de son pays au côté des Alliés, alors que l'idée en était encore si impopulaire là-bas et n'avait, parmi les nombreux Américains de Paris, que deux champions : lui et l'admirable Whitney Warren.

De son père qui avait envoyé Stanley à la recherche de Livingstone en Afrique et le premier publié la cote de la Bourse dans un journal, il tenait l'étoffe d'un grand journa-

liste, au moins dans le sens américain du mot : énergie, audace, maximum d'effort et d'imagination pour distancer autrui dans la chasse aux nouvelles (quand il y a nombre de morts et blessés surtout), mais dédain de toute noble influence sur la politique ou les mœurs, si cette influence n'aide pas à l'accroissement du tirage et des annonces.

Parmi ses nombreuses initiatives personnelles figurent sa commandite de la grande exploration de Stanley de l'Est Africain aux bouches du Congo, prélude à la création de notre grande colonie, et l'établissement d'un câble transatlantique spécial, grâce à quoi le *Herald* de New-York donnait chaque jour les nouvelles d'Europe et le *Herald* parisien toutes celles du Nouveau Monde.

Mais toutes ses meilleures qualités étaient gâtées par la possession d'un nombre trop incalculable de dollars et par l'insolent sentiment d'indépendance et de mépris que cette richesse monstrueuse entretenait en lui à l'égard des lois de solidarité ou de simple bienséance, — et c'est peut-être toute l'histoire de l'Amérique du Nord prise en bloc, l'Amérique des trusts, des records des milliardaires, des banques tentaculaires devenues modèles... des nôtres.

Sur Félix Faure. — Quelques traits inconnus de l'ancien Président de la République. — Son piquant début à Bruxelles. — Les chasses de Rambouillet.

J'ai promis de divulguer quelque chose de la psychologie de Félix Faure, l'un des présidents de la République française qui aient fait le plus parler d'eux. Je ne l'approchai jamais qu'une fois... à l'Élysée, mais avais été fréquemment renseigné sur lui par certains de ses familiers, mon ami Gaston Bérardi surtout.

Rien de plaisant autant que la façon dont il avait fait la connaissance de Bérardi à Bruxelles. Cela se passe vers la fin de 1868. Jeune gloire locale au Havre, où il était alors armateur et, je crois, aussi directeur d'une tannerie de peaux, Félix Faure, qui n'avait encore joué aucun rôle politique, était, à cette époque, totalement inconnu des Belges. Quand il vint à Bruxelles, deux ans avant la guerre de 1870, ce fut en la simple qualité de président d'une société de gymnastique inscrite pour un concours international. Quelqu'un lui parla d'une fête brillante qu'organisaient dans leurs salons M. et M^{me} Léon Bérardi, dont les soirées réunissaient la fleur de la société bruxelloise et l'élite des proscrits français du Second Em-

pire. Félix Faure eut l'ambition d'assister à celle qui se préparait et, tout obscur qu'il fût, réussit à s'y faire inviter par l'intermédiaire du ministre de France à Bruxelles.

Par malheur, M. et M^{me} Bérardi avaient engagé, pour un des « numéros » du programme musical de leur fête, le célèbre baryton de l'Opéra de Paris, Baptiste Faure, alors en pleine vogue, après avoir remporté son premier succès véritable à l'Opéra-Comique, dans le *Quentin Durward*, de notre grand Félix Gevaert.

Le tout premier de leurs invités s'étant fait annoncer sous le nom de *Monsieur Faure*, les amphitryons s'entre-regardèrent, assez surpris de ce que le grand chanteur, attendu seulement, selon l'étiquette, pour l'heure de sa partie vocale, se présentât avant quiconque. Mais leur perplexité fut à son comble lorsqu'au lieu du fameux baryton, ils virent devant eux un grand et, d'ailleurs, assez beau gaillard qu'ils n'avaient jamais entrevu de près ni de loin. Ayant totalement oublié qu'un de leurs cartons avait été remis par la légation à *un autre Faure*, ils se crurent en présence de quelque mystificateur.

Parfait gentilhomme, Léon Bérardi s'abstint naturellement de laisser percer son soup-

çon autrement que par cette exclamation :

— Ah ! Monsieur Faure, que je vous félicite ! comme vous avez rajeuni !

Ce fut au tour du futur Président de la République de s'étonner.

— C'est que, expliqua son hôte, depuis que M^{me} Bérardi et moi vous avons entendu chanter *Hamlet*, vous semblez avoir dix ans de moins.

Déjà très imbu de sa dignité, l'interpellé se garde d'un bruyant éclat de rire, mais sourit largement en disant comment il se trouve l'hôte de cette belle maison sans avoir rien de commun avec son homonyme de l'Opéra. De part et d'autre, on s'amusa fort du quiproquo ; puis, un peu plus tard, de la confrontation des deux Faure, à l'un et l'autre présentés. Et l'on se lia d'amitié. On se revit à Paris, au Havre, à Bruxelles. Après que la fortune politique — comme l'autre — se fut mise à sourire à Félix Faure, son patriotique rôle militaire au cours de la guerre de 1870 resserra ces premiers liens, au profit de Gaston Bérardi qui, fixé à Paris, devint l'assidu de la maison de Félix Faure et réciproquement.

J'ai dit quelque part que, dans la presse, la réussite vient en grande partie de l'importance des relations que le journaliste se crée.

Précisément les relations des Bérardi avec l'ancien armateur et tanneur havrais devaient, lors de l'élection de celui-ci à la Présidence de la République, assurer au *Petit Bleu* un saisissant record de « vitesse d'information ». En l'occurrence, la grande partie politique allait être chaudement disputée. Entre les candidatures prestigieuses du grand ministre Waldeck-Rousseau et de M. Brisson, successeur de Gambetta à la présidence de la Chambre des députés, et de Jules Ferry à la présidence du Conseil, celle de Félix Faure ne semblait avoir que les minimes chances de l'*outsider*, comme on dit en langage de turf. Elle triompha, cependant — tout arrive ! — au second tour de scrutin, grâce au désistement, en sa faveur, de Waldeck-Rousseau qui voulait faire échec au trop radical Eugène Brisson.

Décidé à annoncer le résultat du tournoi dans une édition spéciale du *Petit Bleu*, j'avais préparé et fait composer typographiquement la biographie développée de chacun des trois candidats, afin que celle de l'élu, — seule destinée à être publiée, — fût prête pour l'impression dès la première nouvelle de sa victoire. De plus, un cliché, exécuté d'avance, faisait, dans un médaillon, revivre les traits de tous les présidents antérieurs de la Répu-

blique, avec un vide que nous remplirions du facies du Président nouveau, quel qu'il fût, les portraits des trois candidats ayant été séparément clichés d'avance. Et ceci se passa :

D'après la tradition, l'élu pour le nouveau terme présidentiel de sept ans devait lui-même, avant personne, annoncer de Versailles aux principales autorités de Paris le choix du Congrès législatif, à l'aide d'un appareil téléphonique à lui seul réservé dans un petit salon de l'Assemblée nationale. Or, la majorité requise par Félix Faure ayant été proclamée, son intime ami Gaston Bérardi, maître ès journalisme, lui demanda instamment et en obtint la grâce de lui céder exceptionnellement cette prérogative, afin de pouvoir communiquer à l'instant la grande nouvelle à Bruxelles... au *Petit Bleu*. C'est de la sorte que l'édition spéciale de mon journal annonçant l'élection de l'homonyme du baryton Faure, paraissait dans les rues de Bruxelles un quart d'heure après l'événement de Versailles et une grande demi-heure avant que les journaux parisiens, moins prodigues alors de préparatifs coûteux, n'eussent eu le temps d'en faire part à la population de la capitale française. Rarement fut-il mieux démontré, pour l'édification de la presse de tous les temps, que « l'amitié d'un

grand homme est un présent des dieux ».

N'exagérons point cependant. Le successeur de Sadi Carnot à l'Elysée n'avait pas, il s'en faut — mais combien les ont? — toutes les qualités qui constituent le grand homme. Lui faisaient défaut surtout la modestie et le sens exact des proportions. Une sorte de puérole vanité lui suggéra de s'exagérer sinon l'importance de sa fonction de « suprême magistrat de France », — fonction certainement prestigieuse, — au moins l'importance de sa propre personnalité. Il en était venu à se considérer, en sautant d'imagination par-dessus des siècles d'histoire, comme une manière de continuateur de Louis XIV, du Roi Soleil (1). Et il existe à ce sujet un document connu de peu de personnes, que j'ai eu un jour entre les mains et qui touche de près au comique. C'est un historique illustré des chasses royales et princières de Rambouillet, depuis leurs origines au XV^e siècle, c'est-à-dire depuis Louis XI jusques à Félix Faure inclusivement, en passant par François I^{er} et tous les souverains et princes qui successivement logèrent au château de Rambouillet et y coururent le gibier dans son parc de chasseurs, réouvert

(1) Napoléon en avait fait autant... mais il était Napoléon!

aux plaisirs cynégétiques des Présidents de la République depuis que les révolutions ont fait de ce domaine une propriété nationale. Cette histoire succincte des chasses de Rambouillet fut écrite par Félix Faure lui-même, ou, sur son ordre, par un de ses secrétaires, à grand renfort de documents anciens. Il s'y rengorge comme un authentique successeur de la lignée des monarques. Le plus plaisant de l'affaire consiste en une des pages illustrées, où l'occupant de l'Elysée s'était fait représenter lui-même rentrant au château d'une journée de battue, avec ses invités : des ambassadeurs et des ministres surtout. Le tableau de chasse correspondant indique que Félix Faure a, à lui seul, abattu presque autant de chevreuils, de lièvres, de faisans que tous les autres sportsmen réunis. Et l'image le montre, après tant de massacres, cheminant frais, droit, splendide comme une rose du matin sur une tige inflexible, tandis qu'autour de lui ses invités, gardes-chasses, rabatteurs, offrent le spectacle de pauvres hères courbés de fatigue et fourbus tout autant que la meute de chiens aux langues pendantes et fumantes. L'ouvrage avait été tiré à un petit nombre d'exemplaires destinés aux amis et invités de chasse du Président à Rambouillet. On devine la

gaieté discrète que leur causa cette preuve de singulière infatuation. Mais, hélas ! quels humains sont seulement à moitié parfaits ? Je n'en ai connu qu'un seul qui fût tout proche de la perfection même, justement parce qu'il ne s'en doutait pas, grâce à la modestie dont se couronnaient toutes ses autres vertus et qui est la plus rare et la plus noble de toutes. C'était une femme.. Et aux lecteurs de ces « Mémoires », ai-je besoin de la nommer ?

Un démon et un ange. — « J'ai vu Caïn ! »

— Un noble ouvrier d'avant la dictature syndicale.

Mais où sont, me demandera-t-on, les anges et démons mâles dont votre second volume nous promettait l'exhibition ? J'en vais citer un de chaque espèce pour clore momentanément cette petite galerie de portraits, avant de passer à un sujet (celui de mes livres) qui me requiert de façon brûlante.

Le démon :

Un individu maigre, falot, au regard fuyant qui, durant trois semaines, vint inlassablement assiéger le *Petit Bleu*, demandant à être reçu par moi, sans vouloir décliner son nom — peu importait, disait-il, ajoutant qu'il avait

un important service à me rendre. Lassé à la longue de l'insistance de cet « homme masqué » et entrevoyant sous son obstiné anonymat quelque intérêt psychologique, je finis par faire lever la consigne et introduire le quidam dans mon cabinet, après avoir prié mon collaborateur et ami George Garnir d'y venir assister à un entretien qui pourrait nécessiter la présence d'un témoin sûr.

Au moment de pénétrer chez moi, l'inconnu eut un mouvement de recul, en apercevant un tiers à mes côtés.

— La communication que j'ai à vous faire, Monsieur, est confidentielle, balbutia-t-il en désignant Garnir d'un regard alarmé.

— Vous pouvez parler devant Monsieur qui est mon *alter ego*, répondis-je, Mais avant tout, qui êtes-vous ? Comment espérez-vous être écouté, si vous ne vous faites pas connaître ?

— Mon nom ne vous dirait rien, Monsieur le Directeur. Et vous comprendrez, quand je vous aurai dit l'objet de ma visite, qu'il n'a rien à voir dans l'affaire.

Après un instant d'hésitation, je l'autorisai à s'épancher.

Et il me tint ce langage :

— Vous poursuivez depuis longtemps une

campagne énergique contre le régime des jeux. Je viens vous apporter un atout de valeur pour cette campagne. Dans une ville belge, que je préciserai tout à l'heure, sévit un tripot clandestin où fait fortune un Français, repris de justice, opérant sous le faux nom de L. J. Vous rendrez service à vos idées et à votre pays en le dénonçant. Un article de vous pour lequel je vais vous documenter, et, dans les huit jours, ce forban sera chassé, expulsé de Belgique, tandis que la justice fermera sa « caverne ».

Il allait commencer à déballer sa documentation, lorsque je l'interrompis :

— Dites-moi, d'abord, quel mobile vous inspire cette délation?

— Que vous importe? Je vous aide, c'est l'essentiel.

— Vous venez m'aider? Parce que vous partagez le sentiment du *Petit Bleu* contre le régime des jeux de hasard?

— Si vous voulez, dit-il avec un ricanement cynique.

— Non, ce que je veux, c'est d'être éclairé complètement sur le mobile caché de votre démarche. Apprenez, puisque vous semblez l'ignorer, que la campagne du *Petit Bleu* est affaire de *principe* et non de personnes et que,

pour rien au monde, je ne voudrais, pour la renforcer, servir quelque vindicte particulière. Or, il n'est pas difficile de deviner que vous venez chercher ici la satisfaction d'une haine contre ce L. J.

— Possible, Monsieur le Directeur, mais pourquoi vous embarrasser de cela? J'ai les mains pleines de grain pour votre moulin. Cela doit vous suffire.

— En aucune manière. Dites-moi franchement — je vous garderai le secret — la nature de vos rapports avec l'homme que vous venez me livrer.

— Des rapports d'ennemi à ennemi, parleu! C'est un misérable qui m'a berné, dépouillé.

— Vous avez donc été son ami, son associé, peut-être?

Un instant silencieux, il fit comme un effort pour refouler une confiance qui lui brûlait la langue, puis explosa comme d'une joie féroce, les yeux incendiés par une furie qui a tardé à s'exhaler :

— Eh bien! soit. Ce misérable, c'est... *mon frère.*

Il me sembla que tout mon sang me quittait; je bondis et ne sais comment je me retins de prendre ce monstre à la gorge.

— Sortez ! sortez à l'instant, lui criai-je, si vous voulez vous épargner un malheur.

Le ton de ma voix l'impressionna au point qu'il s'enfuit plutôt qu'il ne se retira. Je me tournai vers George Garnir. Il avait blêmi, lui aussi ! Et je murmurai malgré moi :

— Caïn ! *nous venons de voir Caïn !*

Je revois Caïn encore, affreux de sa colère fratricide. Et pour en chasser l'ignoble vision, il me faut porter mon esprit sur l'image si noblement, si délicieusement humaine de ma bien-aimée disparue, et mon souvenir sur la figure d'un ange masculin dont certain geste compense aussi plus d'une horreur entrevue durant ma longue vie.

Il s'agit d'un simple ouvrier typographe, ayant nom François Kevels. Ouvrier d'élite de la grande et belle école d'autrefois, passionnément dévoué non seulement à son métier, mais à notre œuvre journalistique et au « patron » qui la dirigeait. De grade en grade, je l'avais promu à la fonction de chef d'atelier du *Petit Bleu*. Peu disert, il n'exprimait jamais son attachement à son devoir et à ma personne que par ses actes. Mais quelle éloquence dans ses traits fins et intelligents, dans ses yeux bleus où se réfléchissait si nettement le désir de se sacrifier, au besoin, à notre œuvre !

Au cours des années 1905-1906, des circonstances auxquelles j'ai fait de discrètes allusions déjà (les manœuvres d'un puissant coquin pour attenter au bon renom de mon journal et ruiner son crédit) me troublèrent profondément — d'autant qu'au lieu de partager mon anxiété, j'en gardai à peu près pour moi seul le lourd secret. Sommeil, appétit me quittèrent avec l'entrain et l'enjouement qu'on m'avait toujours connus. Je maigrissais et m'assombrissais, paraît-il, à vue d'œil.

François Kevels fut prompt à s'en apercevoir. Il alla trouver mon ami Auguste Vierset. M'imaginant uniquement en proie à des embarras financiers, il venait dire à notre secrétaire de rédaction :

— Je possède quelques petites économies et aussi la maisonnette que j'habite à Linkebeek et que je pourrais vendre au besoin pour louer un tout petit appartement, maintenant que nous ne sommes plus que deux, ma femme et moi, et que mes deux fils gagnent largement leur vie. Et je voudrais mettre tout ce que j'ai à la disposition de notre cher patron, à la condition qu'il en ignore la source, car — vous comprenez — il souffrirait de le devoir à un subalterne. Voulez-vous, Monsieur Vierset, m'aider à arranger discrètement

cela? Nous trouverons bien, à deux, la combinaison nécessaire...

Je ne pus me défendre d'une profonde émotion quand, un peu plus tard, Vierset me fit confidentiellement part de ce trait de générosité, presque sublime, et je déplorai de devoir en simuler l'ignorance dans mes rapports quotidiens avec un homme de cœur si délicat.

Mais une occasion pénible devait bientôt s'offrir de lui apprendre que *je savais* et que si j'avais pu empêcher qu'il ne se dépouillât, pour le journal, des modestes fruits de son travail, je ne lui gardais pas moins une estime et une reconnaissance infinies. Surmené et en proie à un mal organique contre lequel il s'interdisait de lutter par le repos pour ne pas avoir à négliger ses devoirs professionnels, il tomba bientôt malade et dans un état de paralysie qui l'obligea à la retraite dans cette petite maisonnette de Linkebeek qu'il avait voulu abandonner à mon profit et à mon insu.

Nous allions parfois, ma chère compagne et moi, passer quelques heures dominicales à Linkebeek, cette riante oasis de l'extrême banlieue bruxelloise où nous avons d'excellents amis, notamment l'idéal couple de peintres

Juliette et Rodolphe Wytsman — presque Roméo et Juliette, mais héros d'une idylle amoureuse prolongée, comme la nôtre, de leur printemps à leur hiver et par-delà la mort.

Dans le vaste et pittoresque jardin des Wytsman, où l'art se mariait à la nature pour l'embellir encore, nos hôtes, toujours entourés de nombreux et gais compagnons de la palette ou de l'ébauchoir, faisaient parfois rôtir, sur un énorme feu de bois, un mouton entier, que nous nous partageions à la mode arabe.

Dès que François Kevels eut été cloué chez lui par son incurable mal, chacune de nos visites à Linkebeek était parmi les prétextes que nous invoquions pour l'aller voir et reconforter, sans l'inquiéter sur son état dont il ne soupçonnait pas la gravité encore. Ma chère compagne, que le récit de l'admirable élan de son cœur avait remuée, comme la remuait toute belle chose, lui arrivait les mains pleines de « gâteries » et les yeux rayonnants d'une vénération ineffable. Comme — la première fois — Kevels s'excusait de la recevoir dans une « si pauvre bicoque » :

— Cher Monsieur Kevels, repartit-elle, je suis plus fière et plus heureuse de me trouver sous votre toit que dans le plus riche palais.

Et lui, qui semblait tout à coup transfiguré,

comme ébloui, quand l'exquise femme du « patron » se penchait si tendrement sur sa souffrance, dit un jour à sa dévouée infirmière, M^{me} Kevels, qui nous le rapporta :

— Le plus riche palais du monde, c'est cette petite chambre, quand M^{me} Harry y apparaît. On dirait qu'elle vient tout droit du Paradis. Son sourire est une baguette magique, il jette du soleil et des diamants sur tout : elle finirait par me faire croire aux contes de fée (1).

Hélas ! voici la guerre, l'invasion, le chaos, la fuite forcée vers l'exil. Pendant quatre ans, notre pensée seule retourna à Linkebeek, au

(1) Coïncidence significative: c'est en des termes presque identiques que s'est exprimé un de nos neveux (fixé en Australie), dans une longue lettre sur la mort de sa tante : « Quand pour la première fois elle apparut à ma pauvre et triste enfance (je pourrais vous décrire minutieusement la toilette qu'elle portait), sa beauté et sa bonté m'éblouirent. Je crus voir s'ouvrir brusquement les portes d'un autre monde. Ce fut comme une fée venant me révéler toutes les possibilités du bonheur et m'y conduire. Et de fait, elle ne soupçonna jamais l'énorme influence que son aide, ses sages conseils, la direction qu'elle fit prendre à ma pensée et à mes études allaient exercer sur ma vie. L'élévation morale et intellectuelle et la prospérité matérielle auxquelles j'ai atteint, avec ma femme et mes enfants, je les dois, pour la meilleure partie, à cette fée qu'était tante Linette ».

chevet du malade. Au retour, nous apprenons que, depuis longtemps, François Kevels dort au cimetière campagnard. Nous en éprouvons tous deux comme la perte d'un parent cher.

Je m'étais juré, si j'étais en Belgique au moment de sa mort, de revendiquer l'honneur de conduire son deuil aux côtés de ses fils et de conter publiquement, devant son tombeau, le généreux, le noble geste par quoi il s'était égalé dans notre estimation aux plus grands des hommes de cœur. Ce vœu n'ayant pu s'accomplir, c'est ici que je tiens à m'incliner profondément devant sa mémoire et à le citer comme la preuve que l'humanité, si elle engendre des démons, enfante parfois aussi des anges. Et il y a encore à tirer de cet exemple la conclusion que voici : Avant que la classe ouvrière eût été corrompue par les mauvais bergers du socialisme, qui l'ont dressée en haineuse et envieuse ennemie des classes dites bourgeoises ou capitalistes, on y pouvait découvrir une élite de natures magnifiquement altruistes et prêtes aux plus touchantes abnégations. Or, un François Kevels, si dévotement attaché à son devoir, à l'œuvre et aux chefs qu'il servait, serait-il encore possible aujourd'hui, sous le regard féroce des syndicats niveleurs et des gardes rouges ?

La contagion de la blancheur.

J'ai mentionné nos fréquentations du monde artiste, en Belgique, à Londres, à Paris. C'est le moment de noter l'extraordinaire effet d'une liliale influence féminine sur son entourage. Ayant forcément parcouru, avec son mari, directeur de journal, tous les étages de la société, ma bien-aimée disparue s'est trouvée parfois en contact avec de séduisants bohèmes du rez-de-chaussée. Nous n'avons pas seulement reçu chez nous des étoiles scéniques de première grandeur, Sarah Bernhardt, Réjane, Félix Huguenet, bien d'autres, mais aussi quelques charmants mais peu réfléchis bohèmes, si habitués entre eux à certaines libertés de langage que, sans penser à mal, ils en usent machinalement de même dans la meilleure compagnie. Or, j'ai observé ce phénomène : devant mon adorable femme, nul ne se permit jamais le moindre propos déplacé, le plus léger sous-entendu équivoque. Non que ses manières exprimassent l'ombre de cette pruderie qui agit à l'égal d'une sévère menace pour arrêter des mots malsonnants au bord de lèvres imprudentes. « Accueillante comme une sœur », ainsi que l'a écrit Maeterlinck, d'une grâce et d'une gaieté qui met-

taient à l'aise les plus francs-parleurs, elle se fût bien gardée d'exercer une censure préventive sur les conversations tenues sous notre toit. Mais une telle pureté irradiait naturellement de son candide regard, du si frais accent de sa voix mélodieuse, de toute son allure ingénue, qu'on éprouvait auprès d'elle comme une sorte de *contagion de la blancheur*.

J'ai cru même apercevoir qu'en sa présence, cette contagion était subie avec une sorte de subtil plaisir. Des hommes, des femmes, si accoutumés à un langage hardi et sans voile, qu'il pouvait leur sembler étrange d'y mettre une sourdine, goûtaient visiblement, près d'elle, le charme d'une atmosphère vierge de tout élément malsain et s'y adaptaient même avec une sorte de joie reconnaissante, se sentant purifiés eux-mêmes, au moins passagèrement, dans le voisinage d'une pureté si parfaite. Ils avaient — c'était visible — la sensation de revenir, sans qu'on leur eût prêché, à leur innocence primitive, à l'âge de la première communion et de ses symboliques voiles de mousseline, pareils à des vêtements de neige. Quelle déduction tirer de ce petit miracle? Je n'en vois qu'une : Tâchons d'approcher le plus souvent les lys. On s'arrête de blasphémer auprès d'eux. Leur muette mais

immaculée beauté se communique sans effort de leur part. Leur suave haleine vous gagne. Que n'ai-je gagné à coexister avec un lys vivant dont l'arome imprègne encore l'air que je respire, bien que depuis plus de deux ans la fleur merveilleuse ait été fauchée par le crime de la nature. Et qui ne comprendra qu'une pensée telle que celle-ci ait jailli de mon cœur, à l'adresse de l'ombre chère?

Je ne veux plus jamais connaître un jour sans larmes
Depuis que tous mes jours, mes longs jours désolés,
Doivent traîner ici, loin du ciel que tu charmes,
Le regret des bonheurs que ce ciel m'a volés.

Car il me semble au moins que mes pleurs de détresse,
Ces gouttes d'amour pur que filtre la douleur,
Sont comme une rosée où ta beauté sans cesse
Refleurit, d'aube en aube, au vase de mon cœur.

MES LIVRES ET LEUR GENÈSE.

Pour l'histoire de la pensée. — La destruction d'une légende. — Adolphe Max la truelle à la main. — Comment je devins l'ami de Maeterlinck. — Sa jeunesse, les vraies raisons de son exil; son rôle de guerre et d'après-guerre, les incidents académiques expliqués. Verhaeren et lui. —

Son apothéose à la Monnaie de Bruxelles.
— *Le roi Albert et lui.* — « *Nous avons fait un beau voyage.* » — *Macbeth et Pelléas à Saint-Wandrille.* — *Les tribulations et la justification du « Baron dirigeable ».* — *L'étrange histoire du Miracle des Hommes.*
— *Comment naquit mon Léopold II.* — *La clef du roman L'Indigne Rivale.* — *L'attitude du public belge devant la littérature.*

Si je bouleverse l'ordre logique de ces reminiscences en y intercalant dès à présent un chapitre sur ma production littéraire, c'est pour deux pressants motifs : la maladie ou un accident tel que la mort pourrait me surprendre avant que j'eusse parlé de ce que je tiens pour l'élément *capital* de ma carrière et pour une contribution intéressante à l'histoire de la pensée. Et puis, il me tarde de dissiper une erreur trop générale où persistent, en me jugeant, jusqu'aux plus bienveillants de mes critiques. Cette erreur, d'ailleurs, fort compréhensible et des plus excusable, mon grand et cher ami Adolphe Max y est tombé lui-même dans le passage que voici de sa charmante préface à mon tome II :

Oh! ce métier (de journaliste) comme on voyait qu'il (Gérard Harry) aimait à l'exercer: Visiblement, rien sur terre ne l'intéressait et ne lui plaisait davantage

que l'activité qui se dépense au jour le jour dans les gazettes.

Il est resté journaliste dans l'âme et, présentement encore, il est aussi passionnément que jadis attaché à sa profession... On a défini le journalisme : quelque chose qui naît le matin, meurt le soir et quelquefois même à midi. Gérard Harry n'aurait pas gardé son enthousiasme et sa foi, s'il avait cru à cette éphémère portée de son labeur. Pour lui, la tâche à laquelle il a voué son existence et à laquelle il continue à consacrer ses forces est l'une des plus utiles, des plus belles, des plus élevées qui soient. Il répéterait volontiers, après Raymond Poincaré, qu'elle assure la souveraineté de la pensée humaine et la victoire finale de la vérité.

Adolphe Max n'a fait qu'énoncer là, en ce qui me concerne, une croyance commune à des milliers de personnes trompées par des *apparences* effectivement bien trompeuses.

Non ! non ! non ! Le journalisme ne fut jamais, à mes yeux, qu'un art d'improvisation condamné au bref destin de tout ce qui s'improvise. Combien de fois n'ai-je pas dit et même écrit que le moderne journal quotidien, né le matin pour disparaître à jamais dès le soir, devait avoir été pressenti par l'antiquité païenne dans toute une série de mythes symboliques qui s'y appliquent comme la peau à la chair : la toile de Pénélope ; le rocher de Sisyphe ; le tonneau des Danaïdes. Nul

n'ignore moins que moi que « le temps n'épargne pas ce qui se fait sans lui » et qu'il balaie impitoyablement les imprimés d'un jour, lesquels se chassent d'eux-mêmes du souvenir, en se succédant toutes les vingt-quatre heures pour faire place à d'autres, également dédaigneux de la consécration du Temps.

Et c'est une des raisons pour quoi mon ambition native (je m'en suis expliqué dès le tome premier de ces « Mémoires ») me porta vers la littérature relativement *durable* : poésie, romans, études psychologiques ou historiques — comme l'abeille va à la fleur et l'aiguille à l'aimant. Si je débutai par le journalisme, c'est, je le répète, par pure nécessité matérielle, et avec le ferme propos de renoncer à cette profession « d'attente » dès qu'elle m'aurait suffisamment rémunéré pour me permettre d'obéir à ma véritable vocation — d'écrire des livres dont je me sentais « grosse », si je puis user de cette métaphore aussi contraire à la loi des genres qu'expressive d'une stricte vérité — tout écrivain-né en conviendra. On sait quelles circonstances m'enchaînèrent si longtemps, malgré moi, à *l'Indépendance belge* et au *Petit Bleu*. Je souffrais de façon aiguë, bien que secrète, du continuel ajournement du plus cher rêve de ma

vie. Et je finis même par confier ce tourment et sa cause à quelques intimes, entre autres à mon cher collaborateur George Garnir. Il en riait : « Allons donc, toi, lâcher le journalisme ! Mais tu l'adores ! Et tu ne vivrais pas plus hors de lui que le poisson hors de l'eau... » Or, il n'y a pas longtemps, Garnir lui-même me rapportait, à titre de curiosité, une enveloppe bleue portant cette suscription : « *A ouvrir le 2 mars 1896, à minuit.* » Elle contenait un papier sur lequel j'avais tracé et signé ces lignes : « Le 3 mars 1896, je quitte le journalisme. Dédié au sceptique Garnir, ce 16 septembre 1894, jour du cortège des pierres précieuses. »

Donc, avant la fin de 1894, las du constant recul de mes projets littéraires, j'y avais fixé, mentalement, un terme irrévocable : ma vingtième année de carrière et la quarantième année de mon âge, parce que je m'étais toujours laissé dire que la flamme créatrice s'éteint vite après la quarantaine et que le cas de *Le Sage*, débutant, à cette tardive saison, par son premier chef-d'œuvre : *Le Diable boiteux* ou *Gil Blas*, constituait une exception miraculeuse. Mais d'où vient que ma volonté de 1894 se brisa en 1896 contre des faits plus forts qu'elle ? De ce qu'en janvier de cette dernière

année, mon ami Bérardi se trouva négociant sa propre retraite avec des commanditaires nouveaux de l'*Indépendance* et du *Petit Bleu* (les pacifistes dont j'ai longuement parlé dans mon tome II) et qu'il comptait absolument sur moi pour le remplacer à la tête de nos deux journaux, faisant même de ce désir une des conditions essentielles du futur régime. Il savait ma brûlante nostalgie de littérature. Mais quels arguments de raison n'opposait-il à mon sentiment !

— Vous abandonneriez votre carrière au moment même où l'on vous y tend le bâton de maréchal ! Et pourquoi ? Pour des satisfactions littéraires que des embarras matériels viendraient vite empoisonner, car vous êtes toujours sans fortune, et si, à Paris, en votre enfance, le sage ministre Victor Duruy vous avertit que la littérature ne nourrit pas son homme, quel cri d'alarme il vous adresserait aujourd'hui qu'il s'agit pour vous d'écrire des livres en Belgique, en ce pays si peu friand, si dédaigneux même des œuvres de l'esprit que ses meilleurs écrivains y mourraient, pour la plupart de faim, s'ils n'émigraient en France et n'étaient soutenus soit par un génie exceptionnel, soit par des ressources indépendantes du travail de leur cerveau. Encore si vous

étiez célibataire, libre de courir l'aventure à vos seuls risques et périls ! Mais vous avez une admirable femme que vous adorez et qui vous le rend bien. Elle vous a accompagné et secondé avec une rare vaillance sur les routes difficiles de vos commencements. N'a-t-elle pas droit à sa part de fierté pour votre aboutissement au bâton de maréchal et à l'aisance matérielle qui va en résulter et qui vous acheminera tout de même — un peu plus lentement, mais plus sûrement, vers votre littéraire terre promise ? Pourriez-vous, de gaieté de cœur, l'embarquer dans la galère de l'écrivain qui n'a d'autre gagne-pain, en Belgique, que ses livres ?

Cette dernière objection que je m'étais déjà faite *in petto* devait l'emporter. N'empêche que le soir où je m'habillai pour me rendre au banquet à moi offert, à l'occasion de mon avènement à la direction et à la rédaction en chef des deux journaux, je me sentis brusquement en proie à une crise de désespoir dont le seul témoin m'attend depuis deux ans sous la pierre d'un tombeau. En me voyant pleurer, en m'entendant sangloter, ma compagne chérie s'empressa et me confessa, tout en me dorlotant comme un enfant qu'on berce. Quand je lui eus avoué la cause de ma dou-

leur : la lourde porte directoriale qui allait se refermer sur la plus ardente aspiration de ma vie.

— Eh bien, s'écria-t-elle, je te comprends. Et il est temps encore pour revenir sur ton acceptation. Si c'est le seul souci du bien-être de ta femme qui te guide, passe outre, je t'en supplie. Je ne dois ni ne veux peser dans la balance. Foin des honneurs, des titres, de l'argent ! Mon seul désir est de te voir heureux coûte que coûte. Il n'est pas de privation qui ne me soit légère et même douce pour te voir vivre selon ton idéal. Tandis que rien ne me serait plus amer que la gloriole à laquelle tu aurais sacrifié — pour moi surtout — cet idéal qui t'est si cher.

La noble âme ! Combien peu elle soupçonnait que sa soif d'immolation allait me révéler mon vrai devoir, imposer silence à mon égoïsme ! Je réagis tout de suite, me traitai de fou qui venait de céder à un accès de nervosité absurde, presque inexplicable et dont j'avais honte au moment d'atteindre le sommet de ma profession. Et ayant fini par la rassérer complètement (elle me croyait aussi incapable qu'elle-même de la moindre dissimulation), je partis prendre possession de mon « bâton de maréchal », les yeux encore rouges

et le cœur toujours si bouleversé, qu'au banquet ma mine défaite et mon discours incohérent frappèrent un chacun, comme choses inconcevables, en cette « soirée de gloire ». Parce qu'il n'y a pas de duels, de coups de revolver ou de scandales dans une vie, on la prétend vierge d'aventures. Quelle aventure a la valeur d'un drame intime tel que j'en viens de relater un !...

Seize ans encore devaient s'écouler avant mon évasion du journalisme quotidien (1908) dans les conjonctures narrées en mon premier volume. On me vit plus que jamais attaché à ma tâche. Comment eût-on pu deviner qu'au fond, je la maudissais, chaque fois que je me laissais le temps de souffler et de réfléchir ? Tout le monde devait s'y leurrer.

— Mais, me disaient encore des amis dont l'amitié exagère, vous excelliez dans le journalisme ; que d'innovations vous y avez introduites et avec quelle constance vous étiez toujours sur la brèche ! Il est impossible que vous n'ayez pas adoré un métier exercé avec cet « emballement ».

Expliquons-nous enfin.

Le malentendu est purement psychologique : ma qualité majeure ou mon plus grand défaut est la possession d'une conscience assez

scrupuleuse pour se reprocher le moindre manquement à n'importe quel devoir consenti. Ajoutez une pointe de vaniteux amour-propre qui, dès le collège, me poussait à dépasser, tant que je pouvais, mes condisciples, même en des matières qui m'étaient peu sympathiques (l'étude du grec, par exemple), et vous tiendrez la clef du mystère. En d'autres termes, engagé dans la presse, en attendant de pouvoir accomplir ma vocation littéraire, je me fusse déshonoré à mes propres yeux si j'avais boudé à une mission acceptée, fût-ce la mort dans l'âme, et même si je ne m'étais évertué au maximum de l'effort pour y « éclipser la concurrence », aidé, d'ailleurs — et cela n'est pas sans diminuer mon mérite — d'exemples paternels qui me rendaient plus promptement accessible qu'à un autre le secret des succès de presse.

Supposons qu'empêché, à l'origine, par la médiocrité de ma condition matérielle, de satisfaire ma fringale littéraire, j'eusse été conduit par les circonstances à me faire provisoirement tailleur de pierres plutôt que journaliste. Le résultat eût été identique. Je me serais acharné, matin et soir, à tailler plus de pierres et à tenter de les mieux tailler que mes rivaux, voire à inaugurer, dans la taille, des

méthodes neuves, de mon invention. Et combien ceux qui m'auraient déclaré né pour ce métier-là et éperdument épris de ce genre de travail, eussent été loin de la vérité !

Et voilà justement une image qui va me faire mieux comprendre de mon admirable et cher ami Adolphe Max, homme de conscience, de devoir, s'il en fût, apportant à n'importe quelle œuvre qu'il entreprenne, si infime qu'elle puisse être, le même soin qu'à la plus considérable.

Un jour de l'année 1920 — ou 1921 —, notre grand bourgmestre fut convoqué à la pose de la première pierre des installations universitaires du Solbosch, rendues possibles par les largesses du fonds Hoover. Cérémonie admirable à laquelle prenaient part, avec les sommités de notre Université, de notables délégués américains, des membres du corps diplomatique et d'autres « légumes » de réelle grosseur. Chaque représentant du monde officiel devait, tour à tour, dans l'ordre du protocole, émerger d'entre les tentures d'une imposante tribune et jointoyer une des briques de la dalle constituant la « première pierre » des futurs bâtiments de l'*Alma Mater*. Et chacun à qui mieux mieux sabota cette modeste

besogne, se bornant à en faire le simulacre et laissant à un expert maçon, dont on avait sagement prévu l'indispensable intervention, le soin de placer chaque brique exactement où elle devait être et de la cimenter d'après « toutes les règles de l'art ». Mais quand vint le tour d'Adolphe Max, on le vit se prosterner gravement, la truelle à la main, et appliquer une si méticuleuse attention au jointoyage de sa brique, que lorsque, les mains un peu tachées de ciment, il eut achevé, l'expert-maçon dut s'avouer qu'il n'eût pu s'en tirer plus parfaitement que l'illustre maïeur. Dans l'assistance, ce fut d'abord une explosion de gaieté générale, suivie d'une unanime acclamation à laquelle prit largement part le qualifié technicien. Celui dont la devise pourrait être : « Quoi qu'on fasse, le faire au mieux », avait-il été prendre la veille une leçon particulière de maçonnerie pour s'acquitter aussi brillamment d'une tâche aussi inusitée ? C'est possible, car je puis affirmer, sans trop d'indiscrétion, que s'il lui incombe d'aller à Londres et d'y prononcer un discours officiel en anglais, il s'y apprête avec tant de soins pour faire honneur à sa mission que son auditoire britannique, étonné et ravi de la pureté de son style et de son accent, se demande s'il est

vraiment né à Bruxelles (1) et non... à Picadilly. Quoi qu'il en soit, voilà le fait : Adolphe Max ayant à jointoyer une fois dans sa vie une brique, la jointoie, à force de consciencieuse application, de façon à se faire applaudir par un maître maçon. Et pourtant ne nous abusez-vous pas complètement sur son compte en déduisant de là que voilà un maçon-né, prédestiné, et simplement égaré par le hasard dans la voie qui en a fait le grand bourgmestre, l'exemplaire député, le digne ministre d'Etat, l'impeccable orateur? Or, c'est ainsi qu'on se méprend en m'attribuant une impérieuse vocation de journaliste, pour m'avoir vu pratiquer le journalisme avec la conscience que, par tempérament, j'apporte à n'importe laquelle de mes activités.

Mais que mes chers confrères de la presse ne s'y trompent pas. Loin de moi l'ingrate pensée de ravalier une profession aussi honorable que décriée par les ignorants — une profession qui m'a procuré longtemps l'essentiel de mes moyens d'existence; où je suis tout de même fier d'avoir fait ma trouée; où j'ai trouvé une source d'émotions si diverses; amassé une précieuse expérience des hommes

(1) Lire ou relire les pages 242 et 245 du tome II de cet ouvrage.

et de la vie; rencontré maint beau caractère et maint réel talent et noué des amitiés indissolubles; où, enfin, j'ai bénéficié, depuis longtemps, de la part de mes généreux confrères, du traitement d'un vieil enfant choyé pour ne pas dire « gâté ».

Entendue et pratiquée d'une certaine façon, la presse peut être — elle l'est quelquefois — la plus grande et la plus bienfaisante des puissances — une puissance dont j'ai personnellement essayé d'élargir les limites, étant convaincu que nulle autre n'est aussi illimitée, à la condition qu'elle prenne entière conscience de sa force. Et quelle école que la presse! Ouvrant à ses servants, s'ils sont doués d'intelligence et de volonté, des horizons que ne leur ouvre aucune autre carrière. A preuve — pour ne citer qu'un seul exemple — le simple reporter Henry Stanley, stylé par le journalisme, et par le journalisme seul, au point d'avoir pu se muer en explorateur, géographe, géomètre, ingénieur, prospecteur, soldat, fondateur d'un empire colonial..., la presse, par la multiplicité et la variété de ses exigences, étant capable de faire sortir d'un homme tout ce qu'il y a « en dedans de lui », tandis que la plupart des autres professions, en le spécialisant à outrance, l'obligent à « stagner » dans la routine d'une direction unique. J'irai plus

loin et avouerai que, comme littérateur même, je ne suis pas sans grandes obligations envers le journalisme, puisqu'il m'a fourni mille champs d'observation et d'étude psychologique, philosophique, historique, qui, sans lui, me fussent peut-être restés à jamais fermés.

Tout ce que j'ai voulu démontrer ici, pour mettre fin à une légende, c'est que la littérature, malgré toutes les déceptions qu'elle prépare, en Belgique, a été le seul but, la religion, le grand espoir d'une existence dévorée aux deux tiers, malgré elle, par le journalisme, dont tous les avantages ne pouvaient compenser, à mes yeux, peut-être en mal de myopie, la joie d'écrire, à loisir, sur les seuls thèmes de mon choix et... pour plus d'un jour.

Et le terrain ainsi déblayé, me voici libre de conter la genèse et le destin de mes livres et de faire voir, entre autres choses, quelle fatalité logique, supérieure à la volonté, conduit presque toujours l'écrivain aux sujets qu'il traitera.

A jamais affranchi, par mon renoncement au *Petit Bleu*, des harassantes obligations du journalisme intensif (1), je me disposais à com-

(1) Pour parfaire aux besoins matériels de la vie, j'étais devenu correspondant du *Figaro*, de l'*Illustration*, des *Annales* et du « *Daily Telegraph* » et collaborateur occasionnel du *Temps*, dont je fis plusieurs fois, à la

poser un livre sur un thème qui me hantait depuis assez longtemps, lorsqu'on vint me demander, de toute urgence, une étude sur Maurice Maeterlinck et son œuvre. L'offre émanait d'un éditeur anglais, très cosmopolite et lettré, M. Carrington, fraîchement débarqué à Bruxelles, après de longs séjours à Paris où se situait sa maison principale. Il méditait la publication de toute une série de monographies d'écrivains belges, chacune composée par un autre écrivain marquant. Je lui avais été signalé comme le biographe tout désigné de l'auteur de la *Vie des Abeilles*, étant un de ses rares amis intimes et un des plus anciens et constants confidents de sa pensée.

Ici s'impose une assez longue digression dont on ne tardera pas à comprendre l'intérêt. Comment s'étaient noués les étroits liens du cerveau et du cœur qui allaient faire de Maeterlinck et de moi deux amis d'une rare fidélité réciproque?

Pour ma part, ce fut l'attrance de deux yeux tels que je n'en avais jamais vu de pareils.

requête de son critique Adolphe Brisson, le feuilleton sur l'année théâtrale en Belgique; mais ayant pris un adjoint pour la chasse aux informations urgentes, je me bornai, vis-à-vis de ces journaux, à la partie littéraire de la correspondance, ce qui laissait d'assez fréquents loisirs à ma plume.

Je ne connaissais pas encore le futur prix Nobel de littérature, quand le *New-York Herald*, accueillant mon offre de l'interviewer, à la suite de l'explosif article d'Octave Mirbeau, dans le *Figaro*, révélant au monde sa *Princesse Maleine* comme un chef-d'œuvre shakespearien (1), voire davantage : « plus fort que Shakespeare ». Ayant lu ce petit drame presque monosyllabique et, par là même, étrangement neuf et saisissant, tant chaque mot y est gonflé de sens, j'y crus discerner, sinon la justification du jugement volcanique de Mirbeau, au moins les premiers balbutiements du génie. Bien que l'influence du théâtre du « divin Will » y fût visible, la *Princesse Maleine* me parut, en son mode d'expression, aux antipodes de l'art de Shakespeare. Celui-ci est d'une si torrentielle prolixité, si éblouissante de précision, que toute la pensée s'y vide sans rien laisser de soi à deviner; tandis que celui de Maeterlinck, dans son drame initial, impressionnait surtout l'imagination par une concision verbale étonnamment riche de philosophie sous-entendue et de mysticisme suggéré qui surprenait, faisait sursauter, comme

(1) Il n'avait, jusque là, publié que son dolent recueil poétique *Les Serres chaudes*, passé inaperçu, sauf d'un petit groupe littéraire de tendances très avancées.

le chuchotis soudain d'une arrière-pensée lointaine et profonde, au milieu des ténèbres.

Quand j'abordai cet « homme du jour », aussi furieusement tiraillé entre ses apologistes et ses négateurs que la dépouille de Patrocle entre les Troyens et les Grecs (1), il était accompagné d'un de ses anciens condisciples du collège des Jésuites de Gand, le charmant et trop rare poète Grégoire Le Roy (2). Je brûlais de savoir si son œuvre de début n'était, comme certains le prétendaient, qu'un feu de paille, ou, comme d'autres l'affirmaient, le premier rayon d'un astre. Avant que nous n'eussions échangé dix paroles, sa seule vue

(1) Voici qui donnera une idée de la violence de la controverse dont il était l'objet. On sait que je traduisis la *Princesse Maleine* en anglais, avec l'espoir de la faire paraître à Londres chez mon ami William Heinemann; celui-ci, à son habitude, soumit l'œuvre à un collaborateur spécialement chargé des lectures préliminaires des manuscrits. Or, ce lecteur fit à Heinemann ce rapport : « La *Princesse Maleine* est le plus révoltant plagiat shakespearien que j'aie jamais rencontré. Je ne puis concevoir comment, qui que ce soit, sous le soleil, ait eu la monumentale audace de présenter un tel drame comme son œuvre personnelle ». C'est uniquement pour m'être agréable que Heinemann finit par publier ma version anglaise de la *Princesse Maleine*, malgré ce rapport qui l'avait très défavorablement disposé.

(2) Maintenant conservateur du Musée Wiertz.

m'avait fixé. Ses grands et admirables yeux réfléchissaient une lumière intérieure à la fois puissante et douce, grave et caressante, qui livrait d'emblée à tout physionomiste le secret d'une exceptionnelle nature prédestinée à une œuvre exceptionnelle. J'affirme que si l'on m'avait dit : « Voici réunis mille individus; parmi eux, tâchez de deviner le seul qui ait en lui de quoi devenir illustre ! », la noble lumière « d'en dedans » des prunelles de Maeterlinck me l'eût infailliblement désigné et allant droit à lui, j'aurais répondu : « Le voici ! » Sa robuste, presque massive carrure de jeune gentilhomme campagnard bien en chair et la simplicité de sa mise n'annonçaient rien de rare. Mais ces yeux ! Ces yeux ! L'« homme du jour » serait certainement un homme de toujours ! Et puis quand nous eûmes fait un peu plus ample connaissance, je subis le charme de sa modeste allure et de sa rougissante timidité, si inattendue chez un jeune écrivain dont le nom, si tapageusement lancé, retentissait soudain d'un bout à l'autre du monde intellectuel, comme pour lui tourner la tête. Il était beaucoup plus confus que grisé de cette gloire brusquée — à « la Rollinat » — murmurait-il par allusion à la renommée, si vite éteinte, de l'auteur des *Névroses*, patronné naguère avec

le même bruit de trompettes thébaines par le *Figaro* et Sarah Bernhardt. Justement son absence d'affectation, son doute de lui-même, son quasi pudique effarement de solitaire devant l'atroupement de la badauderie autour de sa personne achevèrent en moi l'œuvre de ses lumineux regards. J'y lus les signes d'une véritable supériorité spirituelle et, abstraction faite de ma naissante admiration littéraire, c'est la plus vive affection personnelle qui germa dans mon cœur à l'instant. Elle perça sans doute dans l'article que je fis sur lui pour le *New-York Herald*. Il devina chez moi quelqu'un qui l'avait compris, qui avait foi en lui et qui l'aimait. Et lorsque je l'invitai à venir dîner, avec Grégoire Le Roy, chez moi, chez nous, rue des Riches-Claires, pour confirmer le subit lien fraternel, il accepta, et dans quels termes !

— Oui, mais à la condition que vous me receviez dans la plus absolue simplicité. Tout cérémonial m'épouvante. Je suis un paysan.

Plus tard, après qu'il se fut expatrié, il devait, dans une lettre écrite de Paris, faire allusion « aux douces heures fraternelles que je passais plus d'une fois sous votre toit, dans la bonne atmosphère de travail, de sécurité et de paix qu'on respire chez vous ».

C'est qu'avec son tact habituel, ma délicieuse compagne excluait de nos intimes réunions quiconque y serait venu pour contempler Maeterlinck comme un « phénomène » — et combien étaient avides de le rencontrer sous cet aspect, rien que pour aller s'en vanter ensuite ! Il n'eut à confronter chez nous qu'un tout petit nombre d'amis discrets et sûrs, animés, à son égard, d'une sympathie de la plus pure qualité. Jamais il ne s'y sentit en représentation, ni guetté par d'indélicates exploitations du « soleil levant ». Il s'y plut, comme en une demeure familiale. Et il nous convia, à son tour, chez lui, chez ses parents, à Oostacker, près de Gand.

Des impressions curieuses nous y étaient réservées. Nous eûmes vite fait de remarquer que son père, riche et brave gentilhomme de campagne, et son excellente mère ressentait pour lui quelque chose comme une douce et mélancolique pitié. Pratiques avant tout, ils avaient voulu faire de lui un avocat ou un notaire (il y en avait dans leur famille) et il avait décroché, sur leur désir, son diplôme de docteur en droit, vite dégoûté du Droit et du Barreau. Et leur positive tournure d'esprit ne comprenait rien à sa passion de littérature : cette fumée. D'autant moins qu'un Béotien

sénateur gantois de l'époque, sollicité d'intervenir pour assurer à leur fils un poste de juge de paix, leur avait intimé qu'un jeune homme « capable d'écrire des niaiseries telles que la *Princesse Maleine*, *L'Intruse* et *Les Aveugles* s'était disqualifié pour n'importe quel emploi public ». Las d'un vain combat contre sa « marotte » poético-philosophique, ses parents s'y résignaient sans foi et le traitaient désormais, sans trop s'en apercevoir eux-mêmes, en enfant retardataire ou mal venu qu'on chérit quand même et à qui on abandonne, pour ne lui pas faire de peine, un jouet puéril qui n'est plus de son âge. Un regard furtif du père nous demandait parfois : « Quelle tendre admiration vous semblez lui vouer; comment se fait-il que vous fassiez tant de cas de ce cher mais pauvre innocent? »

Lui, fils respectueux, affectueux mais trop plein de son rêve pour être disert, semblait ne pas s'émouvoir de l'attitude de suave scepticisme de son ambiance. Il s'en accommodait silencieusement dans le grand jardin d'Oostacker en veillant sur des ruches d'abeilles où il allait un jour trouver l'inspiration d'un de ses chefs-d'œuvre, ou en s'absorbant dans la fabrication d'inutiles objets en bois verni, à l'aide d'un tour qu'il avait fait installer dans

un petit hangar, pour se dispenser de conversations stériles, quand il n'œuvrait pas de la plume dans un cabinet de travail orné par lui de reproductions lithographiques d'images signées Georges Minne, Odilon Redon, Burne Jones, les élus, avec un ou deux autres préraphaélites anglais, de sa préférence esthétique. Ou bien il satisfaisait son amour de la solitude par de longues randonnées en bicyclette ou des courses à patins, par les canaux gelés, jusqu'en Hollande, ou encore par de longues parties de canotage en solo. Durant une de nos visites, il nous promena sur la Lys, dans sa barque, et nous pûmes admirer sa puissance et sa grâce athlétique de rameur.

Ses manières restaient simples et modestes, sans nulle des excentricités que lui attribuait la rumeur publique. Au moment des repas, il appelait, il est vrai, une pie qu'il avait apprivoisée et qui, perchée sur le dossier de sa chaise, recevait de sa main la becquée, avec une sorte de satisfaction amicale. En quoi se décelait simplement son large sentiment d'humanité étendu à toutes les formes de la création, toutes perfectibles, à ses yeux (n'avait-il pas inculqué à l'oiseau jacasse la belle loi du silence !).

Mais l'atmosphère de Gand (« les barbares

de Gand », m'écrivait-il alors) était si peu propice aux écrivains, qu'elle allait d'abord le chasser vers Paris, puis vers la Normandie, en attendant que, la fortune lui étant venue, par les fruits d'une universelle renommée littéraire, il acquît à Grasse, aux Quatre-Chemins, la villa de feu Fernand Xau, fondateur du *Journal*. C'est là qu'un jour il me fit faire la connaissance du premier ouvrage de Barbusse et du manuscrit, encore inédit, de son propre *Oiseau bleu* (1). Car son exil volontaire qui l'éloigna de ses rares relations belges,

(1) C'est là aussi que, revenant de visiter avec lui, à l'hôpital de Grasse, une *Descente de Croix*, peu connue, de Rubens, notre attention fut attirée par les cris hideux d'un gros chat que de méchants gamins avaient attaché avec une corde aux barreaux d'un soupirail de cave et qui luttait éperdument pour sa liberté. Maeterlinck se précipita et, tirant de sa poche un gros canif dont il fit jouer le ressort, se mit en mesure de libérer l'infortuné félin. « Prenez garde! lui criai-je, cette bête affolée pourrait... » Je n'eus pas le temps d'achever. Déjà, d'un coup sec de son couteau, mon grand ami avait scindé la corde, et le chat, dans un sursaut fou, s'enfuit par-dessus la tête de son sauveur, après lui avoir labouré le visage de ses griffes, en passant. Une blessure saignante apparut le long de l'os frontal, si près des yeux qu'il s'en fallait de peu qu'ils n'eussent été crevés. Il n'en prit guère cure. Moi, devant ce mouvement généreux, spontané, d'assistance à un animal tourmenté et enragé, je vis luire, comme en un éclair, la profondeur lumineuse d'une âme.

ne devait jamais dresser un mur — à peine une haie — entre nous. Lors de ses brèves et très espacées apparitions en Belgique, il ne manqua jamais de venir passer auprès de ma chère compagne et de moi, des heures qui nous semblaient réciproquement des heures de fête. Et dans les intervalles de nos rencontres à Bruxelles ou en France, nous n'avons jamais cessé de correspondre, au point que ses lettres, presque toutes conservées et fourmillant d'indications intéressantes sur son intime pensée et sur cent épisodes de nos deux existences, occupent dans mes archives une place pyramidale. Plus d'une de ces missives, bien qu'écrites sans le moindre souci de cette postérité que M^{me} de Sévigné courtisait visiblement dans les siennes, mériterait d'être publiée, s'il en donnait un jour l'autorisation. Je m'accorde cette autorisation à moi-même, pour en reproduire ici une ou deux, bien faites pour réfuter la méchante légende répandue par la jalousie ou l'ignorance sur le compte de ce grand écrivain, réputé « mauvais Belge », parce que définitivement expatrié.

La première, datée de l'abbaye de Saint-Wandrille, 5 août 1914, dit :

Mon cher ami, je ne sais si ce mot vous parviendra. J'aurais voulu être en Belgique pour me mettre à la

disposition de l'autorité militaire. Malgré mes cinquante-deux ans, je ferais encore un garde civique très présentable. Mais, surpris par le décret de mobilisation (française), je suis bloqué ici et ignore quand je pourrai partir.

S'il m'est impossible de m'en aller, je tâcherai de m'enrôler dans un corps de volontaires belges, car il faut coûte que coûte lutter contre l'ennemi du genre humain, le grand fléau du monde. Mais voudra-t-on de moi?

En attendant, j'aide les paysannes à faire la moisson. Il ne reste plus ici que les femmes et les enfants.

L'élan héroïque de la France est la plus admirable chose qui se puisse voir.

De tout cœur à vous deux, mon vieil ami.

(Signé) MAETERLINCK.

La seconde épître, datée de cinq jours plus tard (10 août 1914), mais longtemps retardée par l'interruption de tout service postal, ne me parvint que quatre ans plus tard — après l'armistice !...

Mon cher ami, disait-elle, je vous envie d'être au milieu des nôtres, en ces glorieuses journées! Je réclame à cor et à cri le passeport exigé pour que je puisse rejoindre. Mais il tarde bien et les communications, au petit village où je suis, deviennent presque impossibles.

Je voudrais tout au moins, si l'on ne peut m'utiliser ailleurs, reprendre ma place dans la garde civique. Mes cinquante-deux ans ne me pèsent nullement. J'ai encore l'endurance d'un jeune homme de trente ans et j'ai tou-

jours été un excellent tireur. Comment faire pour sortir de mon trou? Ne pourrais-je obtenir, de Bruxelles, un ordre de départ ou de mobilisation — que sais-je? qui me permettrait de faire le coup de feu avant qu'il ne soit trop tard et qu'il ne reste plus d'Allemands en Belgique?

Vos allègres dépêches au *Figaro* me prouvent que vous allez bien.

De tout cœur à vous deux.

(Signé) MAETERLINCK.

Si cette dernière lettre trahit les illusoires espérances que suscitait alors l'héroïque défense de Liège, l'une et l'autre ne crient-elles pas, sans autre commentaire, l'amour que leur auteur gardait à son pays, à l'heure d'affreux péril où le désertaient tant de soi-disant patriotes mieux en âge de marcher contre l'envahisseur (1).

Il va sans dire que le gouvernement auquel je communiquai la première et noble supplique de Maeterlinck la repoussa en ces termes : « Dites-lui que sa plume inspirée, mise à notre service pendant cette guerre, nous

(1) Comme j'en saisissais toute la portée, je la remis au *Soir*, qui la publia d'enthousiasme en d'énormes caractères sur la largeur de six colonnes. Elle eut certainement pour effet d'amener à l'armée un renfort de volontaires obéissant à la contagion d'un si noble exemple.

vaudra autant que les fusils et canons d'une division entière. » Et l'on sait avec quel emportement cette plume magnifique s'employa, en effet, durant toute la tourmente, à exalter la Belgique et son armée, à appeler les neutres à la rescousse, à dénoncer au monde les crimes et menaces de nos bourreaux casqués. Mieux encore, Maeterlinck, domptant sa répugnance pour la tribune et la foule, fit, en Italie, avec Georges Lorand et Jules Destrée, une tournée oratoire qui contribua puissamment à arracher l'ex-alliée de la Triplice à sa neutralité. Même, il courut en Espagne pour y donner des conférences que prohiba le gouvernement de cette nation soi-disant neutre, mais acquise aux Allemands tout entière, sauf « le Roi et la canaille », d'après un mot attribué à Alphonse XIII lui-même, qui oubliait, il est vrai, — ô délicieuse ironie des choses ! — le belgiophile duc d'Albe, descendant direct de l'ancien bourreau de la Belgique — descendant peut-être tourmenté d'un remords ancestral.

Mais que d'autres gestes encore, oubliés, ignorés, protestent contre la calomnieuse fable de l'antipatriotisme de Maeterlinck. Chacun devrait savoir que l'Académie française, avide de « s'annexer » un penseur et un styliste de

tant d'élévation, multiplia ses instances auprès de lui, avant la Grande Guerre, pour qu'il y acceptât un fauteuil, mais sous la condition qu'il se fît naturaliser citoyen français. Il eût été le tout premier Belge ou étranger à paraître en « habit vert » sous la prestigieuse coupole. Ce qu'on ignore, c'est que sur son refus d'agréer pareil honneur au prix de la répudiation de sa nationalité, l'Académie délégua auprès de lui, à Nice, Raymond Poincaré en personne dont toute l'éloquence échoua contre la fidélité de l'illustre écrivain à sa terre natale (1).

Puis, lors de nos élections de 1921, il donna une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il portait toujours à son pays, à propos du manifeste des « cinquante désintéressés » dont j'avais eu l'idée pour exhorter les électeurs à voter exclusivement, sans écouter leurs habituels mauvais bergers (les politiciens), pour les candidats hostiles à la défrancisation de l'Université de

(1) Durant la guerre, comme l'a révélé M. Raymond Poincaré dans le V^e volume de ses « Mémoires », il fut sérieusement question à nouveau d'offrir l'habit vert — et sans condition cette fois — à Maeterlinck. Mais l'avortement de cette seconde tentative est une autre histoire dont il ne m'appartient pas, jusqu'à nouvel ordre, de dévoiler le malodorant dessous. *La question n'a d'ailleurs pas dit son dernier mot.*

Gand, aux odieuses tendances séparatistes et à tout affaiblissement de notre système de défense nationale. « Il va sans dire, m'écrivait Maeterlinck, que je signerai ce manifeste des deux mains. Je vais même essayer de vous assurer l'adhésion de mon concitoyen, ami et frère de lettres Cyrille Buysse. »

Cyrille Buysse, écrivain d'incontestable valeur, mais qui, par principe particulariste, n'a jamais guère écrit qu'en flamand, se déroba. Mais à l'éclat du nom de Maeterlinck, le manifeste dut son principal retentissement et sans doute le meilleur de ses effets pratiques.

La vérité sur l'expatriation de ce grand, très grand Belge, est double : Il fuit son pays, si tristement indifférent à son trésor littéraire, parce que son génie s'y sentait trop à l'étroit et trouverait en France un merveilleux foyer de propagande. Il le quitta aussi dans l'intérêt de sa santé dont les grises brumes flamandes ne s'accommodaient pas, comme il finit par quitter Paris ou Saint-Wandrille, au moins à chaque saison hivernale, pour Grasse ou Nice (*Villa des Abeilles*), les climats chauds lui étant particulièrement bienfaisants, « car l'homme est décidément, m'écrivait-il certain soir, « un animal tropical ».

On lui a reproché son attitude « méprisante » à l'égard de la nouvelle Académie des lettres françaises de Belgique où il fut désigné, le tout premier, pour un siège d'immortel, où il n'a jamais daigné s'asseoir ni consenti à figurer officiellement : grief injuste encore. La raison climatérique de « l'animal tropical » ; sa timidité, son horreur native de la parade, fût-elle académique, expliqueraient suffisamment son abstention. Mais elle lui a été dictée par un autre motif que je n'ai pas de raison de taire et qui lui fait honneur. Estimant qu'on avait exclu de la première fournée d'académiciens belges, des talents supérieurs à certains de ceux qu'on y avait appelés, il plaida chaudement, dans la coulisse, l'admission de son vieil ami le délicieux poète Grégoire Le Roy, qui y eût été mieux à sa place que tel autre des rimeurs élus. L'auteur de *Mon cœur pleure d'autrefois*, fut écarté. On bouda parfois quelque « illustre compagnie » pour des motifs moins hauts qu'un motif de justice, fortifié par un sentiment d'amitié fidèle.

Injustement Maeterlinck a été souvent représenté par ses détracteurs comme un cœur tiède, incapable, d'ailleurs, ainsi que certains autres grands poètes, Victor Hugo, entre autres, de véritable dévouement et d'esprit de

sacrifice. Je pourrais donner vingt preuves du contraire. Deux suffiront :

En décembre 1914, ayant appris par le *Figaro* dans quelles conditions ma chère femme et moi avions dû nous évader d'entre les mains des Boches, il remua ciel et terre pour découvrir notre adresse, tenue à ce moment secrète (nous étions à Ramsgate) et l'ayant obtenue, nous écrivit immédiatement une lettre pleine d'effusions sur notre « terrible et admirable odyssée » et sur la cruelle épreuve si vaillamment supportée par ma courageuse femme, après quoi, nous devinant sérieusement « désargentés », il nous offrit de partager fraternellement avec lui la moitié de ce qu'il possédait pour nous remettre à flot, en attendant la fin de la tourmente.

Avant cela — en 1910 — quand transpira la nouvelle que les dispensateurs suédois du grand prix Nobel de littérature, projetaient l'octroi de cette belle timbale à Maeterlinck, je reçus la visite du poète Paul Spaak, l'auteur de *Kaatje* et aujourd'hui l'un des trois directeurs de la Monnaie. Il venait me soumettre l'idée de pousser au partage du fameux prix entre Maeterlinck et Emile Verhaeren, plus riche de gloire, celui-ci, que d'écus sonnants. J'admirais et connaissais d'assez près Ver-

haeren, dont je savais l'état de fortune si disproportionné à son mérite. Son visage tourmenté de vieux chef gaulois, barré d'une formidable moustache et qui eût pu poser pour une résurrection de l'image de Vercingétorix, m'avait moins impressionné que les yeux si étrangement lumineux de Maeterlinck, son condisciple à l'Université de Gand. Et son premier recueil de poèmes, *Les Flamandes*, bien que j'y eusse reconnu les plus grandes promesses, m'avait inspiré une critique sévère à cause d'une pièce inhumaine, de style furieux, où il invectivait les vieilles femmes, en leur signifiant d'avoir à débarrasser la terre de leurs ruines pour faire place aux jeunes. Il ne m'en voulut pas et à la dédicace de son second ouvrage ajouta gaiement « avec autorisation de m'éreinter encore » — autorisation dont je n'eus guère à user, comme j'en convins, en riant avec lui, sous le toit de son cousin Albert Verhaeren, où nous nous rencontrons assez souvent, comme je l'ai conté en mon tome II. Il devait m'incomber de le présenter, durant la guerre, au Ministre de Belgique à Paris, M. de Geffier d'Hestroy, dans le vestibule de la Sorbonne, avant une séance d'hommage à la Belgique présidée par le député (depuis ministre) Louis Marin, et où devaient être déclamés quelques magnifiques

poèmes de notre « aède national ». Hélas ! ce fut là un inconscient adieu au grand poète.

Le lendemain ou le surlendemain, Verhaeren partait pour Rouen, d'où notre ami commun, le beau peintre Victor Gilsoul, me rapportait bientôt, en pleurant, le récit de l'atroce mort de Verhaeren écrasé par la force aveugle, brutale et ingrate d'un de ces modernes monstres mécaniques qu'il avait apothéosés, trop généreusement, à l'égal de merveilles spirituelles.

A la suite de la démarche de Paul Spaak en 1910, il me plut de sonder discrètement Maeterlinck sur la manière dont il envisagerait le partage proposé du prix Nobel. Or, l'auteur de *Pelléas et Mélisande* et du *Temple enseveli* acquiesça sans hésiter à cette éventuelle diminution de son trophée et de ses fruits, au bénéfice d'un vieil ami et d'un « pair » moins fortuné (1).

Et forts de cette réponse, ma chère com-

(1) Il est juste d'ajouter que, pendant la guerre, Verhaeren, très admiré en France, fut à son tour sollicité d'accepter un fauteuil à l'Académie française moyennant naturalisation. Il donna de son refus deux raisons également dignes de lui : il ne voulait, pas plus que Maeterlinck, renier sa petite patrie, ni siéger dans une compagnie où ne serait pas son grand frère en littérature, l'auteur de la *Vie des Abeilles*.

pagne et moi, nous conviâmes chez nous Verhaeren, Paul Spaak et le Ministre des Sciences et Arts, le baron Descamp (dit le baron « dirigeable ») dont il s'agissait d'obtenir l'appui, puisque les candidatures au prix Nobel devaient — alors tout au moins — être patronnées par le gouvernement de leur nationalité. Le patronage ministériel pour le partage *ex æquo* ne fut pas refusé. Mais, pour une raison que j'ignore, — peut-être parce que l'œuvre de Maeterlinck était considérée à Stockholm comme d'intérêt plus universel que celle de Verhaeren, — l'auréole d'or fut décernée au premier seul, qui n'en avait pas moins manifesté, là encore une fois, la belle grâce de nature que lui déniait une mesquine légende.

Maintenant voici où apparaîtra la timidité de mon grand ami et son aversion pour les bruyants et spectaculaires hommages. L'idée naquit de célébrer le premier lauréat belge du prix Nobel de littérature en quelque grande fête que lui offrirait la ville de Bruxelles et le Cercle Artistique et Littéraire. On me demanda un coup d'épaule. Je me rendis à Nice, à la *Villa des Abeilles*, plein de doute quant au succès de ma mission. Et, de fait, il me fallut, aidé de M^{me} Georgette Leblanc, livrer, avant de l'emporter, une lutte ardente aux

répugnances du presque ermite écrivain pour les solennités à grand orchestre. Encore advint-il que dix jours avant les festivités acceptées comme une amère drogue pharmaceutique, notre héros fut pris de maux de gorge et d'un commencement de bronchite. Son médecin lui fit défense d'entreprendre le voyage de Bruxelles, s'il n'était pas tout à fait rétabli à l'échéance.

« Si je vous disais, m'écrivait M^{me} Georgette Leblanc, qu'il a été peiné de cet interdit, vous, l'ami qui savez tout de lui, ne me croiriez pas. Pour un peu, il eût dansé de joie. Le Destin ne lui envoie-t-il pas cette indisposition pour le dispenser d'aller se faire voir au public? Comme on se trompe, d'ailleurs, en l'accusant de mépriser son pays. Il l'aime, et particulièrement en les personnes du jeune couple royal (1); mais il aime par-dessus tout la quiétude et le recueillement dans la simplicité de la vie. »

Par bonheur, la Faculté le guérit assez diligemment pour lui ôter l'excuse de la dérobade. Et il nous arriva rougissant et irrité contre la trahison de la versatile Providence. Même il eût tourné les talons, s'il avait su

(1) Le Roi Albert et la Reine Elisabeth. Il n'avait jamais goûté Léopold II, qu'il croyait réfractaire à la littérature et responsable de la froideur du public belge envers les œuvres de l'esprit.

qu'au déjeuner intime que ma chère compagne avait projeté pour lui, sous notre toit de la rue de Bellevue, le comité organisateur avait substitué un solennel déjeuner-gala à l'Hôtel de ville; mais nous lui cachâmes perfidement ce changement de programme — qu'il dut subir, à la dernière minute, par surprise. Et quel épisode d'un délicieux et suggestif comique devait clore, dans la loge royale du Théâtre de la Monnaie, cette journée de supplice pour un homme épris de solitude et de méditatif silence !

Le spectacle de gala — spectacle coupé — comportait, notamment avec la représentation d'une partie de *Pelléas et Mélisande*, par M^{me} Georgette Leblanc et des vedettes de la Comédie-Française, Alexandre en tête, la lecture du merveilleux vol nuptial de la *Vie des Abeilles*, par M^{me} Bartet (aujourd'hui M^{me} Paléologue) — la divine Bartet qui, au préalable, devait déclamer un poème de circonstance écrit par moi, à la requête de mes amis Kufferrath et Guidé. De ce poème, imprimé par *l'Eventail*, reproduit le lendemain par le *Figaro* (1) et que j'avais à peu près improvisé, car on ne me l'avait demandé que quatre jours

(1) Sur le désir de Gaston Calmette.

avant la fête (1), je ne retiens qu'un ou deux fragments de son début :

Nous saluons ce soir un noble enfant prodigue
Qui de Flandre en allé vers de plus bleus climats
Nous revient pour un jour, souriant de fatigue
Sous le fardeau de gloire accumulé là-bas.

.....

Si, pour baigner dans plus d'azur et de lumière
L'oiseau bleu du berceau s'est lui-même banni
Plus il éblouit d'yeux par delà la frontière
Plus notre arbre a d'orgueil d'avoir porté son nid.

(1) Un critique ami me reprocha de ne pas avoir cédé « la lyre » au « poète lauréat de Belgique », à Emile Verhaeren, plus qualifié pour exalter en vers un prosateur tel que Maeterlinck. Il ignorait que l'auteur des *Villes tentaculaires* avait espéré la moitié du Prix Nobel, donc qu'il y eût eu indécatesse, en l'occurrence, à le prier de célébrer le triomphe du candidat plus heureux, et, ensuite, que l'idée de cet à-propos rimé étant née très tardivement, aucun poète de premier ordre n'eût consenti à la réaliser dans un si bref délai. Un poète occasionnel, mais rompu par le journalisme à la rapidité de la conception et de l'exécution pouvait seul s'en tirer. Et c'est pourquoi Kufferath et Guidé m'imposèrent cette manière d'impromptu en invoquant mon culte personnel pour Maeterlinck et son œuvre, et mon exceptionnelle familiarité avec l'un et l'autre.

Mes alexandrins sentaient le roide empois des vers composés « sur commande », mais la noble ferveur et le si pur accent de M^{mo} Bartet leur firent tout de même un assez beau sort. Du brillant et innombrable auditoire, des acclamations allèrent à Maeterlinck qui, installé, malgré lui, au bourrelet de l'avant-scène communale, face à la loge royale, s'évertuait vainement à se dérober aux regards et à leur dissimuler son embarras.

Or, voici qu'au dernier entr'acte, et d'après un programme préconçu, notre prix Nobel, qui voudrait être à mille pieds sous terre, doit se rendre, avec le bourgmestre et les échevins, auprès du Roi et de la Reine pour recevoir leurs congratulations.

Quand il pénètre dans le salon d'arrière de leur loge, Leurs Majestés l'attendent debout, entourées du Grand Maréchal du Palais et de toute une suite « en tenue dorée sur tranche ». Il s'arrête sur le seuil (avant que le Grand Maréchal ait pu procéder aux présentations) et salue profondément. Les souverains lui rendent sa révérence, et toute la Cour fait le même geste plongeant. Et puis silence total. On entendrait voler une libellule. Cela se prolonge durant des moments qui semblent des semaines. L'occupant du trône et l'illustre

écrivain sont deux timides qui s'inspirent un mutuel effroi.

Interdit, Maeterlinck tousse légèrement pour se donner une contenance, puis, faute d'une autre inspiration, se ré-incline de nouveau devant le couple royal qui lui répète son salut, après quoi toute la compagnie dorée sur tranche ploie à nouveau l'échine. Mais pas un mot, pas une syllabe encore et il n'y a pas de raison pour que cette scène muette, entrecoupée de salamalecs, ne perdure point indéfiniment. Alors, Maeterlinck devient subitement le mouton enragé. Il sait bien — depuis ce matin au moins — que le protocole commande de laisser au Roi l'initiative de la conversation. Mais puisque cette initiative tarde tant, il perd la tête et, pour rompre la glace, prenant son courage à deux mains, il assène aux souverains la première question qui lui passe par la tête :

— Vos Majestés ont-elles été satisfaites de leur dernier séjour dans le Midi? (Elles avaient hiverné aux îles d'Hyères.)

Horreur!... Le Grand Maréchal, tout l'entourage s'entre-regardent, épouvantés. Quel crime de lèse-étiquette! Maeterlinck a parlé le premier! Le lustre ne va-t-il pas s'effondrer, un tocsin annoncer la fin du monde?

Mais le Roi, la Reine sourient, s'approchent, répondent, pour la forme, à la bizarre question, en viennent, s'animant un peu, à l'objet de la réception, félicitent le lauréat du prix Nobel, insinuent que la Belgique est fière de lui et, finalement, le convient pour l'après-midi du lendemain au Palais, car ils ont une communication à lui faire.

Ouf !... c'est, sans doute, de toutes les poitrines à la fois que jaillit cette exclamation libératoire, nous dit en riant, le lendemain, dans le « petit comité » de la rue de Bellevue, Maurice Maeterlinck qui, d'ailleurs, ne respire encore qu'à moitié, car n'a-t-il pas à affronter de nouveau les souverains, tout à l'heure, parmi leurs lambris ?

Heureusement, cette seconde épreuve devait être plus légère à ses victimes. Le Roi et la Reine accueillirent leur hôte loin des regards d'une galerie gênante. Ils semblaient s'être enhardis. Après les mots de bienvenue, Maeterlinck s'excusa, rougissant, de son infraction de la veille au protocole du dialogue. Le Roi eut alors un mot mémorable et que j'ai particulièrement plaisir à citer, parce que sa révélation absout à mes propres yeux toutes les indiscretions que je viens de commettre. Il dit au grand écrivain que la veille, il s'était

senti encore plus troublé que lui, « car vous n'aviez pour la première fois devant vous qu'un Roi des Belges, mais moi, un Roi de l'universelle Pensée ».

Et cette galante parole, d'une aussi belle qualité que le flatteur quatrain de Charles IX à Ronsard, fut soulignée par la présentation au « roi littéraire » d'un écrin renfermant les insignes du grade de grand officier de l'Ordre de Léopold. Geste insigne de réparation, car l'illustre écrivain n'avait pas même reçu jusque-là la simple croix de chevalier de l'ordre national (j'ai expliqué ailleurs que, lorsque naissait sa gloire, il était de règle stricte de ne jamais décorer un littérateur comme tel). Maeterlinck, qui, d'ailleurs, n'attachait guère de prix à de telles distinctions, fut sensible à celle-ci, en raison de la grâce avec laquelle elle lui était offerte.

Et, ici, ressuscite, dans ma mémoire, la vision des deux si puissamment originales « soirées dramatiques » de Saint-Wandrille, en cette ancienne et merveilleuse abbaye, fondée, au pays de Caux, par les Bénédictins, au temps du roi Dagobert, et où Maeterlinck avait élu domicile, après l'expulsion de la congrégation et la liquidation des biens monastiques ordonnées par les lois Combes. Il s'agit des

deux fameuses représentations de *Macbeth* et de *Pelléas et Mélisande* organisées par le grand écrivain et M^{me} Georgette Leblanc, en ce monacal domaine, sous une forme inconnue dans les fastes de l'art théâtral. Au lieu d'un drame joué, pour un public assis, immobile et en rangs d'oignons devant des décors fixes en carton peint ou en toile, par des acteurs confinés eux-mêmes sur un plancher de quelques mètres carrés, imaginez une action se déroulant successivement, tantôt en plein air, sous des arbres véritables ou sur des landes authentiques, au bord d'une fontaine ou d'un ruisseau naturels, éclairés par la lune ou les étoiles d'une nuit véridique, tantôt sous le toit d'un vaste édifice, dans chacun des milieux — salon, salles d'étude, de réception ou de banquet, dortoirs ou corridors — où l'imagination du dramaturge a voulu situer, tour à tour, chaque phase de sa pièce. Et les interprètes, au lieu d'évoluer sur l'étroit et factice « plateau » conventionnel, se transportant, comme dans la vie, partout où la vie, ses luttes et ses vicissitudes sans cesse changeantes les appelleraient pour tout de bon, dans des cadres toujours différents : dans la rue ou dans n'importe quelle division de la demeure, dans le parc ou la chambre close,

sur un escalier ou un balcon, dans un *dining hall* ou sous les frissonnants ombrages d'une forêt. Et le public, lui, — un tout petit public de cinquante personnes (1) privilégiées, — soumis à la même loi de mobilité, suivant les *dramatis personæ* d'étape en étape, de milieu en milieu, sans observer plus d'ordre que celui des passants qui courent, chacun à sa guise, sur les talons d'individus dont les gestes, paroles et attitudes annoncent quelque proche et passionnant événement.

Je dirai dans un instant les sensations si aiguës et si neuves qu'éveilla un spectacle aussi inaccoutumé, mais il me faut d'abord esquisser le ravissant voyage que, pour aller assister à la représentation de *Macbeth* à Saint-Wandrille, nous fîmes à trois, ma compagne chérie, le puissant poète Ivan Gilkin et moi — Gilkin ayant, à ma demande, été délégué par le premier de nos ministres des Sciences et Arts, le baron Descamp, pour le représenter à l'occasion de cet audacieux bouleversement des séculaires règles scéniques, entrepris sur le sol français par le grand Belge Maeterlinck, lequel s'était donné la peine — toutes les traductions françaises des cinq actes de *Macbeth*

(1) Dont la plupart avaient payé ce privilège un prix fou, au bénéfice d'une œuvre de charité.

étant plus vicieuses les unes que les autres — d'en refaire, pour cette unique soirée, une traduction à lui, Bénédictin laïque œuvrant dans une cellule d'ancien Bénédictin authentique (1).

Gilkin et nous, nous nous étions donné rendez-vous à Paris, d'où, par un train non rapide, un omnibus, nous gagnâmes l'idyllique jardin qu'est la Normandie, par un des plus clairs soleils dont le ciel ait jamais caressé un matin d'été. Nous étions tous trois, ma délicieuse compagne surtout, heureux et d'aussi belle humeur que les coteaux fleuris qui nous souriaient au passage ou que la nappe d'argent de la Seine qui miroitait entre ses berges vertes. Nous allions à une exceptionnelle fête de l'esprit dont nous nous grisions d'avance, comme de revoir un ami aussi

(1) On sait que le consciencieux Maeterlinck avait étudié à fond le théâtre du règne d'Elisabeth et la complexe langue anglaise de l'époque et que son érudition lui donnait particulièrement qualité pour transposer fidèlement la pensée de Shakespeare. Il poussa, d'ailleurs, le scrupule jusqu'à me consulter sur quelques passages obscurs de *Macbeth*, en ma qualité de bilingue qui avait « pioché » Shakespeare, depuis l'adolescence, et il adopta ma version, dans un ou deux cas où la sienne, presque toujours juste, lui semblait douteuse.

cher que Maeterlinck. Nous récitons de jeunes vers ou fredonnions de vieilles romances, entre des parties de rire où fusait si mélodieusement la voix de ma femme. Nous nous arrêtons à Barancy (où il fallait changer de train) pour y déjeuner — face à un vieux pont qui était un amour de vieux pont — sous la tonnelle d'un restaurant dont la grâce rustique rivalisait de séduction avec sa friture de Seine et son cidre frais. Et ne nous sentions pas plus de soixante ans, nos trois âges totalisés. Et chez moi, cette illusion se fortifiait devant le cher et toujours jeune visage, resplendissant de joie pure, de mon adorée compagne qui avait la si rare faculté de bannir de sa mémoire toutes les heures cruelles de l'existence, et d'y retenir, par contre, pour les savourer à l'infini, ces fugitifs instants de beauté, de bonheur, dont Ruskin a dit qu'ils constituaient un perpétuel trésor (1). Quand, sur son lit de souffrance et de mort, elle passait en revue les plus ensoleillés de nos jours, on peut être sûr qu'avec les enivrantes rencontres d'autrefois, à Londres, dans le milieu des Whistler, Pennell et Heinemann, s'épanouissait en elle le souvenir de ce charmant voyage à Caudebec et à Saint-Wandrille et les subtils émois de la

(1) *A thing of beauty is a joy for ever.*

soirée de *Macbeth*, en la prestigieuse abbaye (1).

Ces émois-là, résumons-les en quelques traits typiques.

Jamais fiction théâtrale n'eut de telles apparences de réalité. Une des scènes du premier acte de *Macbeth*, par exemple : celle où le capitaine vainqueur interroge les sorcières d'enfer qui l'ont salué « futur roi » et que, de dessous un porche, nous les contemplions et écoutions, ma femme, Gilkin et moi, à quelque distance de Gaston Calmette, d'Octave Uzanne et d'Adolphe Brisson — assis, eux, sur les marches d'un perron — cette scène, dis-je, se passait sur le gazon d'une pelouse où la danse des mégères, autour de leur maléfique chaudron, aux lueurs de résines enflammées, donnait le frisson des choses in-

(1) Au creuset de l'analyse psychologique, ce don de savoir rayer du souvenir les saisons de malheur et de tristesse et de n'y conserver que les plus belles, n'apparaît pas seulement comme l'effet d'une sage philosophie. Il vient encore d'une âme à la fois généreuse et modeste, limitée dans ses ambitions et qui, se croyant plus de devoirs que de droits, pardonne à la vie ses plus amères surprises, et lui est reconnaissante de ses moindres sourires. Telle était l'âme de ma femme, jamais révoltée contre le Destin, parce que la révolte implique la colère et la haine et qu'elle ne savait qu'aimer.

déniables. Tout à coup, l'aboi lointain d'un chien, jaillissant des profondeurs du silence, accentuait encore « l'évidence », attestant à la fois la vaste étendue d'espace que nous avions devant nous et la présence des souffles transmetteurs de sonorités imprévues. Et comme nous sembla pauvre alors le théâtre normal où, tout étant rigoureusement réglé, dans un cadre étriqué et inextensible, aucun acte de la vie ne peut venir corriger l'artificiel de la pièce par un peu de naturel soudain et imprémédité !

De même, quand le roi Duncan et son cortège de seigneurs à cheval et de valets à pied, émergeant au chant des hautbois, non en misérables petits paquets, d'une coulisse, mais en un long déroulement, du fond d'un horizon enténébré, pour aboutir au seuil du monastère de Saint-Wandrille qui figurait plausiblement le Château Macbethien d'Inverness. Au moment où la perfide et terrible lady Macbeth, venue sur la route au-devant de la procession royale, salue Duncan d'une si mielleuse bienvenue, trois ou quatre corneilles, nichant dans un proche bouleau, et que l'approche de la cavalcade venait de réveiller et d'effaroucher, prirent leur vol, en jetant dans la nuit leur cri de mauvais augure

qui nous fit tressaillir comme la prémonition du régicide imminent.

Et la scène du crime même ! Elle allait se produire au rez-de-chaussée d'une grande salle comportant une galerie supérieure et falotement éclairée, comme au temps des premiers Bénédictins, par des chandelles fichées dans les trous d'un grand cercle de fer, la galerie, entourée d'une balustrade, étant occupée par les cellules des moines, faisant office, ce soir, de chambres à coucher pour la suite du Roi et les gens de la maison de Macbeth. Nous, les cinquante invités, étions dispersés au hasard de notre fantaisie ; les uns adossés à des piliers, d'autres assis à la turque sur le plancher, ou, çà et là, sur d'antiques escabeaux — ma femme et moi, sur les premières marches de l'escalier tournant, reliant la galerie à la salle basse où Duncan dormait dans une chambre, à lui réservée par ses détestables hôtes et contiguë à celle de ses deux gardes du corps. Or, jamais au monde, simulacre de panique n'eut figure de panique aussi certaine qu'au moment où l'assassinat du Roi et de ses gardes ayant été découvert par Macduff et Lennox, les cris de : « Au meurtre ! Au meurtre ! Trahison ! Trahison ! » résonnèrent du rez-de-chaussée aux solives du haut pla-

fond. Toutes les portes du dortoir de la galerie s'ouvrent, claquent, livrant passage à des hommes mi-vêtus, mi-endormis encore et qui hurlent à leur tour : « Trahison ! Au meurtre ! » en dévalant le grand escalier, dans un désordre fou, pour courir voir les cadavres, chercher les assassins, au besoin faire prompt justice. Quelle figuration, effroyablement juste, d'une nuit d'horreur, de cauchemar ! Nous faillîmes, ma chère compagne et moi, être trépignés, écrasés — d'autres invités aussi — par ces courtisans et serviteurs en délire, rués vers l'appartement fatal. En leur descente de l'escalier, ils ne tenaient pas plus compte de nous que si une fureur non jouée les aveuglât. Nous, nous étions non plus des spectateurs tranquillement installés en de confortables loges ou fauteuils d'orchestre pour un spectacle imaginaire, mais comme les *témoins accidentels* et bouleversés de la plus immédiate et réelle tragédie humaine.

Et cette impression sans pareille perdura jusqu'au bout : à travers la scène du banquet, jouée dans le sombre réfectoire de l'abbaye, où les remords et les terreurs de Macbeth, halluciné par la vision du spectre de Banco, semblaient si véridiquement à leur place ; lors de la seconde apparition des sorcières, jouée

au clair de lune, parmi les tombes des anciens moines inhumés dans le cloître à ciel ouvert; dans la scène de somnambulisme de lady Macbeth (M^{me} Georgette Leblanc) descendant, avec son flambeau, un grand escalier, les yeux écarquillés d'épouvante à la vue de la tache de sang que « tous les parfums de l'Arabie » n'effaceraient pas; enfin, au tableau de la forêt en marche, réalisé à l'orée d'un bois du domaine abbatial. Tout, en un mot, de cette affabulation, constamment mouvante, du drame shakespearien substituait à la légende tragique des planches, la vie même, vécue avec toute la variété de ses aspects, de ses gestes, de ses violentes péripéties que nous suivions avec la sensation de témoins fortuits qui devaient se retenir pour ne pas s'élancer et intervenir entre le couple assassin et ses successives victimes.

Il n'en fut pas autrement, deux ans plus tard, de l'exquise représentation de *Pelléas et Mélisande*. Pas plus de décors conventionnels que pour *Macbeth*; chaque lieu approprié à l'action par sa destination originelle : les appartements d'intérieur; la lisière de la forêt proche; le parc; le jet d'eau du bassin où Mélisande laisse choir symboliquement l'anneau nuptial; le souterrain et la grotte où chuchot-

tent les premières menaces de Golaud; la tour d'où pendent les cheveux révolus de l'héroïne, et l'arbre du chemin de ronde où la chevelure d'or accrochée inondera le visage, les mains, le cœur de l'amoureux Pelléas; puis la fontaine fatidique près de laquelle Golaud assouvit sa frénétique jalousie. Dans l'atmosphère de cette mise en scène naturelle, les allées et venues, faits et gestes, soupirs, sanglots des personnages acquéraient la force même des choses dont on ne peut douter qu'elles soient « en train d'arriver ». A quel moment d'une comédie ou d'un film cinématographique éprouvera-t-on ceci (simple détail, mais si saisissant) qui se produisit, quand Golaud, dissimulé dans l'ombre, se disposait à se précipiter sur Pelléas et Mélisande, à abattre l'amant de son épée et à poursuivre l'amante en fuite : Un nuage voilant subitement la lune et de larges gouttes de pluie s'écrasant sur les feuillages avec un bruit mou, et nous, les assistants, nous enfuyant, qui sous un arbre, qui sous tel autre, d'où les oiseaux, effrayés, s'envolaient avec de petits cris, tandis que le frère et la femme de Golaud échangeaient leur dernier baiser éperdu et que le jaloux se ruait sur sa vengeance, comme en l'absolue réalité où une subite ondée n'inter-

rompt pas plus un suprême adieu d'amour que l'élan féroce du bras prêt à tuer?

Certes, des expériences de l'espèce sont condamnées à rester sans lendemain. Elles sont hérissées de trop de difficultés et exigent, avec une rare imagination, trop de conditions qui rendent un édifice et des terres adaptables à toutes les situations possibles du drame. Mais c'est précisément parce qu'elles furent uniques et procurèrent d'uniques jouissances spirituelles à leur petit nombre de témoins que j'ai essayé d'en fixer ici le souvenir par une esquisse bien trop pâle à mon gré.

La soirée de *Macbeth* était destinée à déchaîner à Bruxelles une véritable petite tempête politique. Dans la presse de droite, ce fut un tollé général contre le baron Descamp. Quoi ! un catholique ministre des Sciences et Arts avait fait représenter le Gouvernement (en la personne d'Ivan Gilkin) à cette « théâtrale profanation » d'un monastère — et d'un monastère d'où les religieux persécutés avaient été expulsés, encore ! Quel sacrilège !

Ce ministre dont, sans prévoir pareil orage, j'avais été l'instigateur, jouait de malheur constamment. N'avait-il pas appelé sur sa tête les mêmes foudres en offrant le poste de conservateur du musée Wiertz au « maréchal des

lettres belges », à Camille Lemonnier (1), si besogneux qu'il avait grand besoin de quelque lucrative sinécure, mais qui, honni à droite pour ses tendances « révolutionnaires et impies » et la hardiesse de certaines de ses descriptions, avait été traduit naguère devant les « chats fourrés » de Bruges pour outrage aux mœurs? Sans cesse ridiculisé à gauche, par les enfants terribles de la *Jeune Belgique*, en raison de son ancien poème *Africa* (une apologie boursouflée de la race noire, qu'un singulier jury international avait couronné), le malheureux « baron dirigeable » était houspillé plus encore par ses amis de droite à chacune de ses généreuses initiatives.

En apprenant la mort de Charles Van Lerberghe, j'avais insinué au baron, par l'entremise de mon ami Eugène Baie, qu'en sa qualité de représentant de la littérature, sa place devait être, le lendemain, derrière le corbillard du délicieux auteur de la *Chanson d'Eve*. Il ne connaissait guère encore Van Lerberghe (combien de nos ministres ont jamais

(1) On se rappelle ou on ne se rappelle pas que, devant les attaques de la presse conservatrice, le ministre dut plier et retirer à Camille Lemonnier la sinécure promise, encore qu'après l'éloquente plaidoirie d'Edmond Picard, le maréchal des lettres belges eût été acquitté à Bruges.

eu la compétence de leur emploi?). Il ignorait donc apparemment que ce beau poète eût scandalisé le monde bien pensant, par des productions « païennes » telles que *Pan*, et, par surcroît, que les obsèques de cet athée, mort misérablement à l'hôpital, dussent être purement civiles. Et, flanqué de son chef de cabinet, il y vint conduire le deuil, au nom de l'Etat, si confit alors en dévotion. On devine les cris d'horreur qu'il souleva ainsi, contre lui, dans le camp orthodoxe et qui préludaient, comme l'incident du *Macbeth* de Saint-Wandrille et l'affaire du musée Wiertz, à de prochaines et victorieuses tentatives de « défenestration » contre un ministre si docile aux suggestions du diable.

Ce m'est l'occasion de montrer à quelles injustices leur sectarisme a souvent conduit les gouvernements belges de toutes les couleurs au temps de l'excessive querelle du « libéral et du clérical ». Si l'on fait abstraction d'une prétention assez injustifiée à la vocation poétique et de certaines faiblesses de caractère, quelquefois explicables par un fond de réelle bonté, le baron Descamp, aujourd'hui vice-président du Sénat, méritait, moins que beaucoup d'autres, les avanies dont on l'accablait. Juriste très éclairé en matière de

droit colonial et international, il avait rendu de réels services à l'enseignement juridique de l'Université de Louvain et à l'œuvre congolaise de Léopold II. Il avait participé utilement, dans les Conférences de La Haye, à l'adoucissement des horreurs de la guerre, à des pactes que, d'ailleurs, les barbares allemands allaient impudemment violer en 1914. Parlementaire courtois, il avait donné et donne encore des leçons de dignité, voire d'éloquence, à des politiciens aussi dénués d'éducation que de culture. Il a présidé et préside encore vaillamment, malgré ses quatre-vingts ans sonnés, d'importantes assemblées internationales. Et puis, à Louvain, lors de la nuit d'épouvante de 1914, il connut des souffrances dignes d'une compassion qui semble toujours lui avoir été marchandée, ayant vu deux de ses proches parents massacrés sous ses yeux, à lui qui avait tant fait à La Haye pour contenir la guerre dans les bornes d'une relative humanité.

Baron « dirigeable », sans doute, mais quoi ? assez modeste, en somme, pour sentir que, ne possédant pas l'omniscience, il gagnerait moralement, sinon politiquement, à solliciter et écouter l'avis de spécialistes d'art et de littérature, plutôt que d'agir à l'aveugle, « en

ignorance de cause ». Combien de ministres n'auraient-ils pas mieux servi l'intérêt national en adoptant, comme lui, la posture de ministres dirigés plutôt que celle de dirigeants? Mais notre régime politique est si dédaigneux d'équité et de l'échelle des valeurs qu'on l'a vu honnir un patriotique Descamp et honorer un Camille Huysmans là où l'un consentait à se laisser diriger, où l'autre allait diriger ni népotiquement, si injustement en n'en faisant qu'à sa tête.

Mais me voici écarté de mon point de départ : la genèse de mes livres !... J'en ai dit suffisamment tout à l'heure pour montrer que mes relations si anciennes et si exceptionnelles avec mon grand et cher ami Maeterlinck devaient infailliblement me désigner pour l'étude biographique de l'illustre écrivain. L'éditeur Carrington, qui était pauvre et incertain des résultats de sa publication, ne m'en offrit qu'un prix dérisoire. Je l'eusse volontiers entreprise gratis *pro Deo*, tant il m'était doux d'exprimer enfin ma pensée dans un petit livre — mon premier véritable volume — consacré à un écrivain que j'admirais déjà de tout mon cerveau et de tout mon cœur, au temps où il était si contesté. Ce sujet d'écrire était

venu à moi, comme s'il sût à quel point j'eus voulu aller à lui.

L'historique de mon second ouvrage, *Le Miracle des hommes* (1912-1913), qu'allait couronner l'Académie française sur la proposition de Paul Hervieu, apporte un témoignage encore plus probant des inflexibles lois de la cause et de l'effet. La première inspiration m'en vint dès 1907, comme une manière de récompense — on le va voir — pour mon ardente campagne de 1899-1901 en faveur des Boers écrasés par les armées anglaises.

Cette guerre du Transvaal, une fois dénouée, les chefs boers, pour garder un contact avec leur champion, me firent adresser régulièrement un de leurs journaux hebdomadaires, le *South African News*, publié en anglais au Cap et qui me tiendrait au courant de leur lutte pour le rétablissement de leur autonomie. Je ne jetais d'habitude qu'un regard distrait sur cette feuille, toujours forcément vieille de six semaines, quand elle me parvenait, et dont les informations principales avaient été naturellement devancées de beaucoup par les dépêches câblées. Quelle mystérieuse main de quelle occulte puissance fit qu'un jour je la parcourus un peu plus attentivement et tombai en arrêt, — au début d'un

article sans intérêt pour moi, — devant ces deux lignes : *Le XIX^e siècle a vu mourir et naître deux êtres exceptionnels : Napoléon et Helen Keller?* Quoi qu'il en soit, cette phrase me fit sursauter. Qu'était cette extraordinaire Helen Keller? Rougissant de ma crasse ignorance, je me jetai, toute affaire cessante, sur le dictionnaire Vapereau, puis sur celui de Larousse. Pas un mot sur cette femme aussi exceptionnelle que Napoléon !... Je m'en-têtai, le lendemain et le surlendemain, et finis par découvrir dans une encyclopédie allemande cette brève notice : « Sourde, muette, aveugle Américaine, parvenue à une somme fabuleuse de connaissances. A écrit son autobiographie sous le titre : *The world I live in* (Le monde où je vis). » Impatient de déchiffrer l'énigme d'un tel phénomène de rééducation, je priai *télégraphiquement* un ami de Londres de me procurer et expédier dare-dare un exemplaire de cette autobiographie — que je dévorai. Alors, ébloui et tourmenté de la soif d'en savoir davantage, je me lançai — sans autre but encore que celui de m'instruire — à la recherche de toute documentation qui pût me révéler d'autres cas aussi merveilleux et mis successivement la main sur les *American Notes* de Charles Dickens relatant la mé-

tamorphose intellectuelle de Laure Bridgman, sourde, muette, aveugle antérieure à Helen Keller, et sur *Une Ame en prison*, livre consacré par un professeur de la Faculté des lettres de Poitiers à la prodigieuse libération spirituelle d'une Française, Marie Heurtin, sourde-muette et aveugle de naissance et parvenue, dans un établissement de Larnay (Poitou), à la compréhension de presque toutes choses. Alors, et nonobstant toutes mes préoccupations de directeur-rédacteur en chef du *Petit Bleu*, ce sujet d'étude à la fois physiologique, pédagogique, psychologique et philosophique se mit à m'obséder au point de me faire perdre beaucoup de mon sommeil et de mon appétit. A mon admirable compagne, généreusement gagnée, comme toujours, à mes enthousiasmes, je ne parlais plus d'autre chose. Durant mes allées et venues en tramway de la rue de Bellevue au siège du *Petit Bleu*, je rebutais, en véritable porc-épic, tout ami qui osait m'interpeller — alors que je m'absorbais dans la lecture de n'importe quel écrit susceptible d'aider à mes recherches sur les tenants et aboutissants de ces miracles de régénération humaine. Parfois, j'en oubliais de quitter le tramway à ma destination et n'en descendais qu'à deux ou trois kilomètres plus

loin. Mais aucun des auteurs consultés n'allait jusqu'à la source première du prodige qui confondait mon imagination; aucun n'en tirait, non plus, les déductions qu'il me suggérait sur les origines et fins de notre espèce, ses facultés inouïes de combat contre les erreurs ou les cruautés de la nature et sur les lumières dont tout cela inondait maint problème encore obscur et que, dans nos entretiens, mon adorable femme m'aidait à approfondir par ses intelligentes suggestions, modestement, presque timidement, murmurées. Tout au plus, dans *Une Ame en prison*, le professeur Arnould, croyant absolu, attribuait-il, sans discuter, ces miracles à la puissance divine, explication simpliste qui permet de tout expliquer, sans plus rien approfondir.

Dès lors, jamais mère en perspective n'éprouva, plus que moi, l'impatience de la délivrance. Mais, hélas ! quand trouver, dans le baignoire du journalisme quotidien, le temps d'accoucher du livre dont palpitaient mes entrailles ? Désespérant d'un pareil loisir, je griffonnai hâtivement une vingtaine de pages à publier dans la *Belgique artistique et littéraire*, de Paul André, pour y proposer ce thème magnifique à l'un ou l'autre écrivain assez maître de ses heures pour le traiter à fond. J'esquissai

bénévolement tout le plan du beau livre « à faire », toutes les avenues de la pensée qu'il pourrait et devrait parcourir. Au moins, s'il était perdu pour moi, le passionnant et fécond sujet ne le serait pas pour d'autres — pour le public surtout.

Soit indifférence ou paresse, soit recul inquiet devant l'ampleur de la tâche, personne n'accueillit le cadeau. Si bien que cinq ans plus tard, après mon évasion du journalisme intensif et la publication de mon étude sur Maeterlinck, je pus enfin réaliser moi-même le rêve livresque qui n'avait cessé de me posséder, et en vue duquel j'avais fait le voyage de Bruxelles à Poitiers et au couvent de Larnay pour voir et apprécier face à face l'héroïne d'*Une Ame en prison* et sa petite sœur, Marthe Heurtin, également victime de cette triple abomination : surdité, mutité, cécité, et également en voie de recouvrer, par la culture raffinée du toucher, ces trois indispensables instruments de vie : l'ouïe, la parole, la vue.

Publié à Paris, par la maison Larousse, mon livre y obtint un réel succès, et sa traduction anglaise ne fut pas moins bien accueillie à Londres et à New-York. En Belgique, où il ne fut pas lancé et où les cordons de la bourse se délient si rarement pour l'acquisition d'une

nourriture... spirituelle, on se contenta d'en lire les fragmentaires extraits publiés par les journaux, en s'extasiant, mais de façon platonique, devant les bouleversantes vérités qui y étaient divulguées.

Son apparition me fournit, une nouvelle fois, la mesure de l'intolérance du monde religieux sous forme d'une violente protestation des sœurs de Notre-Dame de Larnay, les patientes et héroïques éducatrices de Marie et Marthe Heurtin, indignées de ce que mes conclusions, à rebours de celles du professeur Arnould, accordassent le mérite de telles « résurrections » au génie humain et au splendide dévouement de femmes telles qu'elles et non à une surnaturelle intervention.

Au fond, et bien qu'il s'ensuivît une correspondance des plus aigres, je n'en admirai que davantage ces fanatisées mais nobles sœurs de charité, humbles au point de nier la valeur de leur propre rôle dans ces merveilleuses réfections et d'en rapporter exclusivement l'honneur à une puissance invisible. J'avais, d'ailleurs, appelé l'attention des âmes généreuses (1) sur l'œuvre rédemptrice de cette congrégation, épargnée si justement par les

(1) En payant d'exemple, car ma chère compagne m'avait chargé d'un don pour les sœurs de Larnay et

lois Combes et dont les ressources étaient si disproportionnées à ses bienfaits. Mais n'étaient-elles pas des exemples de désintéressement, ces religieuses indifférentes à l'intérêt que leur avait témoigné l'auteur d'un livre « impie » à leurs yeux.

Le passager froissement que me causa notre querelle fut compensé par l'approbation quasi générale que rencontra mon livre, par l'hommage que lui rendit l'Académie française et par l'honneur qu'un homme de lettres — plus dénué de scrupules que de talent — lui rendit vers 1920 en en plagiant le titre, enfin par les conférences publiques qu'en tira de façon désintéressée M. Herlin (1), l'admirable rééducateur belge des sourds-muets. Et puis — satisfaction encore plus douce — quelques femmes de cœur, dont M^{me} Van Gèle, femme de mon vieil ami « congolais », le colonel Van Gèle, ont reproduit en *Braille*, pour les aveugles de guerre, mon ouvrage que ses abonantes leçons d'optimisme doivent reconforter et aider à se refaire une place active et plus heu-

de gracieux petits objets de toilette, confectionnés de ses propres mains, pour les deux sourdes-muettes et aveugles dont elle plaignait le sort de tout son cœur.

(1) Inspecteur au Ministère de l'Intérieur et de l'Hygiène et directeur de l'Institut de Berchem-Sainte-Agathe.

reuse dans la vie. Enfin, on sait qu'aux premiers mois de la Grande Guerre, lorsque les menaces boches nous obligèrent, ma compagne et moi, à gagner l'Angleterre — Rams-gate —, c'est la somme d'argent attribué au prix académique décerné au *Miracle des hommes* qui vint, comme providentiellement, nous aider à nous tirer d'une cruelle gêne pécuniaire par nos propres moyens. Ainsi se manifesta clairement la bienfaisante fatalité logique qui m'avait conduit « de fil en aiguille ». Une sorte de justice immanente, soucieuse de reconnaître ma longue bataille de plume pour le Droit outragé au Transvaal par la Grande-Bretagne, avait mis, dix ans après, sous mes yeux cette brève phrase de journal boer sur « l'exceptionnelle Helen Keller » et jeté en moi les germes d'une œuvre littéraire destinée à faire époque en mon existence. Un bienfait est-il toujours aussi « perdu » que le prétendent les ironistes ?

L'histoire de mon *Léopold II*, de 1920, tend à une démonstration identique. Depuis longtemps, les préjugés, les haines et la calomnie dénaturaient tous les actes de ce royal géant. Et leurs mobiles me révoltaient et excitaient mon envie de rendre justice à leur victime dans la modeste mesure de mes moyens. De

passage à Paris au début de l'été de 1909, — donc moins d'un semestre avant la mort du fils de Léopold I^{er}, — j'en parlai à feu Adrien Hebrard, le brillant rédacteur en chef du *Temps*, à qui j'avais été présenté naguère par mon cher ami Gaston Bérardi. Ma conception de la psychologie de Léopold le Grand, fondée sur une longue observation et une riche documentation personnelle, était si opposée à celle de la plupart des Belges et même des Français (1), qu'elle frappa vivement Adrien Hebrard.

— Voulez-vous, me dit-il, l'exposer dans le *Temps*? Je ne lésinerai pas sur le nombre de colonnes que pourra nécessiter une pareille primeur.

Je me récusai. Il était trop tôt. « On m'accuserait de courtoisie si, du vivant de l'admirable souverain, j'en disais tout ce que j'en pense et ce que je sais. »

— Soit, fit mon interlocuteur. Mais on dit Léopold II très souffrant. Au moins, dès sa disparition, ne manquez point d'en faire, pour mon journal, le surprenant portrait que vous venez d'ébaucher.

(1) Si impressionnés par l'odieux libelle antiléopoldien répandu par *La 628-28* d'Octave Mirbeau, écho trop fidèle des légendes calomnieuses forgées en Belgique sur le compte du vieux souverain.

Or, quand mourut le génial créateur du Congo, ma plume fut tellement occupée de lui par mes devoirs de correspondant régulier de l'*Illustration* et du *Figaro*, que j'en oubliai mon vague engagement vis-à-vis de M. Hebrard, et, tout en défendant, par la suite, la mémoire du grand méconnu dans la presse belge (la *Chronique* surtout), je dus différer ma tentative de « réhabilitation plénière » jusqu'à ce que plus de loisirs et quelque occasion favorable vinssent à mon secours. L'occasion se présenta, après la Grande Guerre, à la fin de 1919, quand M. Bacha, l'intelligent, actif et érudit conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale, s'étant mis à éditer une collection de monographies des « Grands Belges », voulut bien me demander ma collaboration.

— Je vous la prêterai volontiers, lui dis-je, à la condition que vous doublerez le format de vos opuscules, car je revendique l'honneur de peindre en pied le plus grand de tous les Belges.

— Léopold II, donc. Nul n'est mieux désigné que vous. Tope là (1).

(1) Je m'étais réservé aussi la glorification de mon vieil et cher ami, le général baron Jacques de Dixmude, que nous avons connu et apprécié, ma chère compagne et moi, dès ses premières prouesses en Afrique; mais la

Les moyens dont disposait M. Bacha, comme éditeur, étant fort minces, le salaire qu'il m'offrit s'y proportionnait. Mais j'avais les mêmes motifs que pour mon étude sur Maeterlinck, de traiter en détail négligeable la rémunération d'une œuvre qui me tenait tant à cœur. N'ai-je pas raison, d'ailleurs, de penser que le choix de ma plume pour la première apologie de Léopold II et de l'ensemble de son règne avait été, en quelque sorte, préordonné par l'enchaînement rigoureux des circonstances?

Mes quatre-vingts pages sur Léopold II firent beaucoup de bruit. Elles étonnèrent, mais émurent et convainquirent plus d'un des anciens et impitoyables censeurs de la Majesté si incomprise. Un d'eux m'écrivit : « Votre œuvre n'est pas seulement de haute qualité littéraire, elle est aussi une bonne action : la revision d'une condamnation injuste. » Mieux enocre : Jules Destrée, le socialiste ministre des Sciences et Arts, qui n'avait jamais été plus tendre que la plupart de ses coreligionnaires politiques pour le pré-

misère des finances d'Etat ayant brusquement tari la source du subside officiel qui rendait possibles les publications de M. Bacha, celles-ci durent cesser avant que je n'eusse réalisé ce second désir.

décèsseur du roi Albert, dut en être lui-même assez impressionné, puisque, sans y avoir été sollicité, il me notifia officiellement que, sur l'avis du Conseil de perfectionnement, il inscrivait mon *Léopold II* au catalogue des ouvrages dont l'emploi est autorisé dans les établissements d'enseignement moyen comme livre à donner en prix, donc destinés aux bibliothèques des professeurs et des élèves (1).

Venons-en aux curieux rétroactes du roman *L'Indigne Rivale*, paru le jour même (16 mai 1925) où mes confrères et amis fêtaient mon demi-siècle de labeur littéraire. Là encore, attestation éclatante de l'invisible force logique et équitable qui guide l'écrivain. « Ce roman, disait mon avant-propos, est de l'histoire. Ses principaux héros, Herminie et Marcel Saluces, Abel de Cadorval ont vécu ce conflit de la politique et de l'amour, sous d'autres noms et dans un autre pays que la France et la Belgique. » J'ajoute aujourd'hui :

Ces héros n'étaient autres que Parnell, le « roi non couronné de l'Irlande », M^{me} O'Shea

(1) Depuis, j'ai, enfin, eu le plaisir de voir mon œuvre largement mise à contribution par l'auteur d'une *Histoire de Léopold II* qui remporta le prix fort important d'un concours — auquel ma qualité de « métèque » m'avait interdit de prendre part.

et le mari de celle-ci, le capitaine O'Shea. Ils avaient connu les trances, les combats, les joies, les douleurs transposés, avec quelques variantes, dans mon *Indigne Rivale*, quarante ans après. Voulant les idéaliser au delà de leur vraie nature, pour les besoins de ma thèse morale, j'avais fondu en un seul (en de Caderval) les caractères de Parnell et du noble parlementaire catholique français, le comte de Mun. Et, en Herminie, j'avais encore embelli la belle et vaillante M^{me} O'Shea, en lui prêtant certains des traits — les plus purs — du modèle délicieux que j'avais, tous les jours, sous les yeux : ma femme.

Si j'ai totalement déplacé (d'Angleterre en France) le milieu et l'action, c'est qu'il ne s'agissait pas de faire œuvre strictement historique, en alourdissant mon livre des complications infinies de la question irlandaise. Sur le récit d'un véridique drame d'amour, je voulais greffer une utile, une flagellante critique des mœurs politiques franco-belges d'aujourd'hui, si profondément corrompues par le régime du suffrage universel.

Plusieurs années auparavant, alors que le loisir me manquait pour produire les livres rêvés, — celui-là entre autres, — j'avais narré telles quelles, en quinze pages, dans la

Grande Revue, de Paris, les aventures politiques et amoureuses de Parnell et terminé cette rapide esquisse, où rien n'était travesti ou voilé, par cette exclamation : « Quel roman il y aurait à extraire de telles réalités ! » Or, l'élément fatidique de l'affaire gît dans mon initiation à l'aventure passionnelle de Parnell par le seul fait de mes combats de plume en faveur du *Home rule* (l'autonomie) de l'île d'Émeraude, aujourd'hui réalisée. C'est mon attitude dans le conflit anglo-irlandais qui m'avait valu la connaissance de Parnell, la sympathie de ses partisans et le privilège de pénétrer le secret de deux vies privées et des agitations de deux âmes ballottées entre la politique et l'amour. De même que mon rôle dans la guerre anglo-transvaalienne m'avait mené si étrangement, après tant de détours, à la conception du *Miracle des hommes*, ma campagne pour la libération de la « Verte Erin » devait avoir pour fruit, longtemps mûrissant dans l'ombre, la poétique et tragique intrigue amoureuse dont j'avais dit, des années avant d'écrire *l'Indigne Rivale* : « Ah ! la belle matière à roman ! » Toujours la mystérieuse main du Destin traçant à l'écrivain sa route.

On sait déjà, je crois, que ma relation de

l'affaire Peltzer fut aussi l'inévitable conséquence de rétroactes semblables. L'intérêt psychologique du drame s'était imposé à ma réflexion, dès l'origine, comme un rare sujet d'analyse. Et l'intervention de ma pitié agissante pour la libération de l'assassin, au bout de ses trente ans d'expiation et de repentir, devait mettre à ma portée une documentation exceptionnelle, unique qui achevait de me désigner comme l'historiologue né pour reconstituer cette histoire d'amour et de sang dans sa vérité définitive. Une fois de plus, l'écrivain allait aussi fatalement à ce thème qu'une balle jetée d'une hauteur court à la vallée.

Mais l'évocation de « l'affaire Peltzer » appelle une observation de tout autre ordre. Aucun de mes livres n'a eu, et de loin, le retentissement et la vogue de celui-là. Et c'est de tous celui que, personnellement, je prise le moins. Non que mon effort, pour y peindre des caractères et des sentiments cachés, y eût été moindre que dans mes autres productions, mais parce que je sens que le public, en son ensemble, ne s'est engoué aussi extraordinairement pour cet ouvrage qu'à cause de la nature mélodramatique, « sensationnelle » du sujet. Et son succès de roman-feuilleton, succès de qualité inférieure, m'a laissé plutôt

mélancolique. Car il a achevé de me fixer sur la qualité du « goût populaire ». On aurait la mesure — et quelle mesure ! — de ce goût, si je comparais l'énorme tirage de mon *Affaire Peltzer* à la modeste expansion du *Miracle des hommes*, du *Léopold II* ou de *l'Indigne Rivale* qui avaient d'autres titres — nul esprit cultivé n'y contredira — à la faveur.

Mais voilà un phénomène constant — en Belgique surtout. L'éducation de ces masses, que l'électoratisme des politiciens a jugées mûres pour le suffrage universel, n'est pas encore faite, il s'en faut. Pas plus que ces masses de primaires n'accordent leurs votes aux plus nobles, aux plus méritants des candidats députés ou sénateurs, elles ne choisissent les lectures les plus saines, les meilleures, les plus exaltantes. Leur penchant, d'ailleurs flatté par les pires d'entre les mauvais bergers, en est encore au plus bas étage de l'intellectualité, aux grossières imaginations qui s'étalent d'habitude au *rez-de-chaussée* des journaux. Un Ponson du Terrail et son « Rocambole » trouveraient encore parmi eux mille fois plus de lecteurs que le plus pur chef-d'œuvre d'un Maeterlinck. Quant aux groupes plus éclairés de la famille nationale, s'ils manifestent une mentalité plus délicate, ils n'en

sont pas encore à estimer assez les plus appétissantes des pâtures spirituelles pour en faire souvent la dépense. Le coût d'un gigot, d'un poulet ou d'un pâté truffé leur semble aussi normal que leur paraît anormal le prix, relativement si modique, d'un livre dont l'auteur y a prodigué les meilleurs fruits de sa culture, de son expérience, de son talent et, si je puis dire, la moelle de son cerveau et l'essence de son âme (1). Ce livre-là, notre élite, à de rares exceptions près, l'*emprunte* pour quelques sous aux commerçants (aux salons de lecture) sans réfléchir qu'elle se fait ainsi complice d'un trafic ruineux pour l'écrivain, peu fortuné, en général, et surtout, depuis

(1) Il y a quarante-cinq ans, le spirituel Frederix, critique de l'*Indépendance*, me mettait sous les yeux une liste de grandes dames, inscrites pour lui emprunter, à tour de rôle, chacun des livres dont il disait le plus de bien dans son feuilleton hebdomadaire. Ces reines du *high life*, dont les toilettes représentaient, chaque année, une fortune, eussent cru se livrer à de folles et coupables prodigalités en achetant le volume *qu'il faut avoir lu* pour en pouvoir deviser dans les salons. Il y a, je le confesse, un léger progrès, depuis. On ne sollicite plus guère ses lectures d'un critique ami, on les obtient des cabinets de lecture contre une très modeste redevance: le principe du débours littéraire est donc admis; et c'est, peut-être, le premier pas vers l'acquisition d'une bibliothèque et de jolis volumes à mettre dedans.

que, selon le vœu de M. Anseele, « l'ajusteur est beaucoup mieux rémunéré que l'ingénieur ». On peut certifier que sur dix mille lecteurs et lectrices de quelque beau et bon livre belge, neuf mille se sont dispensés de l'acheter et en ont simplement obtenu le prêt aux dépens de l'écrivain et de son éditeur. Ajoutez à cela l'apathie... silencieuse de la plupart de nos soi-disant critiques littéraires (1) et le véritable et calculé boycottage dont pâtissent en Belgique les livres belges, non chez les éditeurs, — qui font généralement ce qu'ils peuvent, — mais chez la plupart des libraires, ceux-ci, alléchés par le bénéfice supérieur qu'ils tirent de la vente de livres français, ayant pris froidement l'habitude de reléguer dans leurs caves, aussi loin que possible des yeux des passants, les livres édités sur notre territoire et qui usurperaient, à la vitrine, la place réservée aux plus lucratifs bouquins étrangers — phénomène humain, sans doute, c'est-à-dire assez inhumain, du point de vue de nos littérateurs.

Mais qu'à cela ne tienne ! Tout l'or de la terre et le luxe qu'il procure ne donnent pas

(1) Il y a, à Bruxelles ou en province, quelques exceptions remarquables de critiques vraiment compétents et profondément consciencieux.

une seule heure de l'ivresse que ressent le véritable écrivain en insufflant la vie aux enfants de son imagination, de son observation ou de son âme. Ne recût-il que du pain sec en échange de ce qui lui est un divin labeur, croyez bien qu'il s'en régalerait au moins autant que les emprunteurs de ses livres se délectent de la plus exquise brioche.

Personnellement, l'incurable douleur où m'a plongé la perte de la plus adorable des compagnes ne trouve d'allègement que dans l'élaboration de ce que, à la fin de mon tome II, j'ai appelé « Nos Mémoires ». C'est la dernière joie que puisse encore connaître, en ce monde-ci, un écrivain éprouvé de cette manière. Et il n'y renoncerait pas pour tous les trésors d'un Pactole.

Est-ce à dire que mes livres aient jamais atteint à la hauteur de mes anciens rêves ? Dans mon estimation, ils sont restés bien en deçà, étant venus trop tard chez un écrivain trop vieux, trop longtemps attardé, contre son gré, dans le journalisme.

Certes, il y aurait ingratitude à ne pas convenir que la presse quotidienne, ce merveilleux observatoire de la vie, cet incessant nourricier de la vision et de l'imagination du littéraire, est aussi pour lui une école où il

puise de précieuses leçons d'improvisation et des qualités de prime-saut qui impriment à son style un mouvement souvent introuvable dans la prose lentement réfléchi et mûrie sous la lampe à l'huile. Mais justement, l'alerte et cursive « écriture » qu'on y pratique par nécessité et qui devient, à la longue, une despotique accoutumance, engendre le défaut inhérent à toute œuvre trop hâtive, c'est-à-dire à tout fruit trop tôt cueilli sur l'arbre. Quiconque, depuis sa jeunesse jusqu'à la cinquantaine, a constamment écrit dans la fièvre, pour des presses trépidantes d'impatience, est condamné, à jamais, aux méthodes de l'impromptu dans la composition d'ouvrages qu'il voudrait assez posément conçus et réalisés pour défier le temps.

J'ai très nettement le sens d'avoir, en dépit de moi-même, brûlé presque tous mes livres. Le pli en est pris — ineffaçable au point que je n'ose jamais relire un seul de mes écrits, de peur de le trouver trop inférieur à mes aspirations. Et j'imagine que, si même j'avais l'inépuisable éternité devant moi pour produire un roman ou un essai historique ou psychologique — un seul —, je le « bâclerais » encore, à force d'habitude, avec le même emportement que s'il fût attendu pour dans dix

minutes, par tous les crieurs de journaux et tous les lecteurs... du ciel. Ce qui n'empêche qu'à m'épancher dans les pages d'un volume, j'ai toujours éprouvé, comme tout écrivain convaincu, une quasi céleste jouissance.

La bataille pour la machine contre le bras. — Qui divertira et instruira les profanes comme les techniciens. — Comment fut introduit un gros progrès mécanique. — Le germe du journal photogravé de l'avenir. — Auguste Beernaert et Gutenberg.

« L'orage s'amasse. Des indiscretions m'apprennent que nos typographes viennent de décider, pour une date encore indéterminée, la grève au *Petit Bleu*, contre l'introduction définitive de la composition mécanique. »

Ainsi me parlait, un matin du printemps de 1898, feu François Kevels, le chef d'atelier dont j'ai dit la noble conduite.

C'était l'ouverture d'un chapitre bien intéressant de la sempiternelle lutte du Bras contre la Machine, des ouvriers contre des progrès dont ils doivent largement bénéficier dans l'avenir, mais que leur myopie accueille comme des menaces à leurs intérêts immé-

diats. Ce chapitre-là, je vais, selon ma promesse, l'écrire — il en vaut la peine.

Les machines à composer — linotypes, monolines, etc. — offraient sur le traditionnel travail manuel trois avantages : triplement (au moins) de la vitesse de la main-d'œuvre, donc considérable économie de temps et d'argent; suppression du recours forcé et dispendieux à l'industrie de la fonderie en caractères, donc nouvelle économie (les machines créatrices de lignes de texte coulées en plomb étant fonderies automatiques elles-mêmes de ces caractères); abolition du grave danger de la « colique de plomb » (génératrice de lents et graves empoisonnements), le contact direct des mains de l'ouvrier avec le nocif métal « arseniqué » étant remplacé par le jeu des doigts sur un inoffensif clavier en ivoire ou en os (comme celui du piano ou de l'appareil dactylographique).

Pour ces raisons, la machine à composer, instrument d'une bienfaisante révolution technique, s'était vite implantée aux Etats-Unis et dans quelques pays européens : Angleterre, Allemagne, Suisse, Hollande. On la connaissait en France et en Belgique, mais nul, en nos deux pays, n'osait l'adopter, en raison de l'opposition redoutable de nos ouvriers, à

nous. Il m'était réservé d'en introduire l'emploi en Belgique, puis à Paris. J'allais engager la bataille pour la machine contre les mains... et la gagner.

J'avoue avoir recouru, d'abord à une ruse un peu perfide, pour triompher des résistances. Ayant, comme on l'a vu, organisé à la *World's Fair* de 1897 l'exposition de l'outillage le plus perfectionné du journal moderne, j'y installai, « à titre de simple essai » disais-je, deux monolines simplement louées à des constructeurs de Rotterdam. Je m'abstins d'en profiter pour réduire l'effectif des ouvriers du *Petit Bleu*, de Bruxelles, que je renforçai, au contraire, de deux unités en vue d'affecter supplémentaiement deux typographes à la composition mécanique du *Petit Bleu de l'Exposition*.

Ainsi était endormie, jusqu'à nouvel ordre, l'hostilité de nos travailleurs manuels. Leur corporation, au lieu de perdre, gagnait, pour le moment, à mon essai de l'appareil détesté. Cependant que je formais, au Cinquantenaire, le noyau d'un futur atelier purement mécanique en faisant initier successivement au nouveau procédé de labeur, par un monoliste hollandais de première force, un assez grand nombre de typographes prélevés, tour à tour, sur notre personnel de la rue des Sables.

A ma politique « sournoise », un ou deux imprimeurs d'Anvers se trompèrent tout autant que mes ouvriers. Imaginant que j'avais dissipé d'ores et déjà les préventions de ceux-ci contre la machine, ils inaugurèrent l'usage de la monoline dans leurs établissements, sans « précautions astucieuses ». Aussitôt la grève de se déclancher chez eux. Leurs publications durent cesser de paraître. Et ce fut le signal du projet de grève des typographes du *Petit Bleu* à qui je ne cachais plus, depuis quelque temps, la commande que j'avais faite à Rotterdam d'un nombre d'appareils mécaniques suffisant pour nous permettre d'en finir à jamais avec leur main-d'œuvre (1).

Par quel moyen, encore inconnu, parer victorieusement à l'ultimatum que mon personnel me notifia et qui me donnait huit jours pour renoncer à ma « petite révolution » ? Et comment ce moyen se présenta-t-il brusquement à mon imagination d'écrivain qui n'avait encore étudié la technique de l'imprimerie que dans la faible mesure imposée par mes devoirs directoriaux ? Sans doute, par l'effet de cette mystérieuse loi de l'atavisme qui nous apporte, avec la vie, les germes de connaissances et

(1) Sauf pour les annonces imprimées en caractères que ne fournissaient pas les « matrices » des machines.

d'inspirations destinés à se manifester tout à coup sous le fouet d'une nécessité urgente. C'est un petit-fils d'imprimeurs, fils d'un homme de lettres familier avec les méthodes de l'imprimerie, qui, par la force immanente de l'hérédité familiale (1), allait découvrir la combinaison inédite qui ferait prévaloir sa volonté sur celle de toute une coalition ouvrière.

« Il faudrait, me disais-je, convaincre ces typos révoltés que tout journal pourrait, à la rigueur, se passer entièrement et à jamais de leurs services; mais comment? »

Le problème ainsi posé, sa solution surgit comme d'elle-même en mes méninges. Aucune typographie manuelle, et même aucune machine à composer, n'intervenait dans la confection des *images* dont le *Petit Bleu* s'illustrait quotidiennement. Or, l'écriture n'étant qu'une sorte de dessin, une suite de signes graphiques, d'images, pourquoi ne reproduisions-nous point nos manuscrits de la même façon que nos dessins et photographies, c'est-à-dire par la gravure?

Ainsi illuminé par l'instinct, je me hâtai de

(1) Renforcée, sans doute, par mes rapports de jeunesse avec Hippolyte Marinoni, inventeur ou au moins « perfectionneur » de la presse rotative.

publier un article exprimant mon étonnement de l'obligation où se trouvaient des imprimeurs anversois d'arrêter leurs publications par suite d'une défection de typographes. J'affirmai que, faisant table rase des méthodes de l'inventeur de l'imprimerie, l'illustre Gutenberg, il serait facile au *Petit Bleu*, par un moyen dont il avait le secret, de continuer à paraître nonobstant une grève générale de typos ou un cataclysme qui engloutirait à la fois les ouvriers, leurs « casses » et même les machines contre lesquelles ils s'insurgeaient. En foi de quoi, le *Petit Bleu* publierait, le samedi suivant, un supplément extraordinaire du *Petit Bleu* réalisé sans le secours d'un seul typographe, d'un seul caractère moulé et même d'une seule machine à composer.

L'annonce de cette « hérésie », de ce paradoxe intrigua les intéressés plus qu'elle ne les émut. Elle les trouva sceptiques et ricanant. Elle tournerait à ma confusion et à leur victoire, bien sûr.

Il faut l'avouer, la tentative n'allait pas sans de grosses difficultés, en l'état encore rudimentaire où se trouvait alors l'outillage zinco-photographique. On ne produisait encore que des plaques de métal sensible de format très réduit. Les textes à y graver devraient donc

être découpés en bien menus morceaux. Impossible, au surplus, d'y graver directement les manuscrits d'articles, car leur écriture — la mienne surtout — eût été, pour la masse des profanes lecteurs, à peu près illisible. Donc, il fallait les faire d'abord dactylographier pour leur donner, autant que possible, la forme nette des caractères d'imprimerie. Or, la dactylographie n'en était qu'à son enfance. Les premiers qui la pratiquaient à Bruxelles étaient des gens dispersés, travaillant pour leur compte personnel, sur des appareils de types différents, donc incapables de donner à nos textes l'uniformité de dimensions et d'aspect désirables. Le résultat serait une mosaïque assez difforme de petits clichés des plus irréguliers.

N'importe. Si nous n'aboutissions qu'à une feuille de journal imparfaite, cette feuille serait au moins déchiffrable et elle attesterait la possibilité de créer un civet sans lièvre, de la lecture imprimée sans le secours des opérateurs jugés jusque-là indispensables et des procédés usités dans le monde depuis le XV^e siècle.

Mais un accident imprévu faillit empêcher le miracle, vingt-quatre heures avant sa consommation : le principal conduit d'eau du

réseau hydraulique de notre quartier se rompit si malheureusement qu'il ne pouvait être remis en fonction qu'au bout de plusieurs jours. Or, sans la forte pression de liquide qu'il fournissait à notre atelier de gravure pour le décrassage des plaques de dessins ou de texte photogravées, l'achèvement du supplément extraordinaire devenait une impossibilité. Nous étions au vendredi, et avions promis ce supplément pour le lendemain. S'il ne paraissait pas à son heure, c'était le désastre : nous aurions simplement « bluffé » aux yeux de l'adversaire qui commencerait tout de suite la grève, la guerre. Le jeune chef de notre atelier de gravure, M. Ed. Vander Elst, un diable plein d'initiative et d'audace, avait accompli maint tour de force professionnel. Cette fois, il s'arrachait les cheveux.

L'intuition par atavisme vint encore une fois à mon aide. Ce vendredi-là, en déjeunant avec ma chère compagne à qui je racontai cette fatale complication, je lui demandai, étant enfiévré par la chaleur et l'anxiété, quelque boisson rafraîchissante — de l'eau de Seltz, par exemple. Il n'y en avait pas à la maison, mais il y en eut cinq minutes plus tard, ma magicienne ayant toujours su satisfaire presque instantanément les moindres de mes caprices.

Or, le pouce sur le pressoir du siphon, un trait de lumière m'éblouit, tandis que jaillissait le liquide gazeux. Un nombre respectable de ces siphons ne nous procurerait-il pas le volume de liquide et le degré de pression indispensables au nettoyage de nos clichés ?

— Probablement, s'exclama ma bonne fée, à la condition que l'eau de Seltz ne détruise pas complètement la gravure en voulant la dégrasser.

— Tu as raison, il faut s'assurer avant tout que les produits chimiques servant à la gravure soient aussi combinables avec le contenu du siphon que l'eau pure.

Une réponse affirmative à cette question nous fut vite donnée par l'émérite chimiste de la ville de Bruxelles, M. Bergé, chez qui j'avais dépêché M. Ed. Vander Elst avec des échantillons de ses matières à graver. Alors, rafle en règle de tous les siphons disponibles à Bruxelles. Et, à l'heure annoncée, la feuille de journal sans typographie fit, le lendemain matin, son entrée dans le monde — où elle produisit une vive sensation.

Je parle naturellement du monde de l'imprimerie, lequel la salua comme « mémorable événement », de Bruxelles à Paris, de Londres à New-York, à telles enseignes qu'un grand

quotidien de Chicago plagia, peu après, notre effort pour étonner ses lecteurs. Sans compter que, dans les premières années qui suivirent, plus d'une publication étrangère s'inspira de notre exemple comme d'un providentiel expédient pour écraser dans l'œuf quelque grève latente, ou étouffer une grève en cours.

Nos typos, à nous, en furent matés d'emblée et cessèrent de s'opposer à l'installation d'un complet outillage mécanique dans l'atelier du *Petit Bleu*. Ils ne tardèrent pas, d'ailleurs, à s'en froter les mains, car j'associai largement leurs salaires aux bénéfices de la machine, tout en assurant d'autres emplois à ceux des typos dont le nouvel instrument nous permettait de faire l'économie. Et, par contagion, la partie était gagnée dans toute la Belgique et même à Paris (1), les compositeurs manuels ayant compris, dès lors, partout qu'on pourrait se passer d'eux, s'ils persistaient à vouloir éterniser le mode primitif du travail.

Voilà, après la genèse du *Petit Bleu*, — premier véritable quotidien illustré de l'Europe, —

(1) Le *Petit Bleu* de Paris, qui existe toujours, se créa sur mon conseil, aussi, un atelier de composition mécanique qui se généralisa bientôt dans toute la France, ou peu s'en faut.

celle de l'introduction de la bienfaisante machine à composer dans ce royaume-ci et chez nos grands voisins. Je ne crois nullement avoir à m'en enorgueillir, ayant simplement précipité une réforme qui, de toutes façons, devait infailliblement s'imposer, de manière ou d'autre, à bref délai. Si j'ai pris plaisir à conter la chose par le menu, c'est parce qu'elle jette un supplément de lumière sur le secret de plus d'un progrès humain.

En forgeant, pour un besoin immédiat, une arme antigréviste, j'avais, d'ailleurs, le sentiment d'avoir, par raccroc, formulé le principe d'une future révolution générale dans l'art de produire le journal quotidien.

Par sa simplification des choses, pensais-je, le journal photogravé est presque sûrement le « journal de l'avenir ». L'échantillon qu'en a produit le *Petit Bleu* est bien défectueux, sans doute, ayant été improvisé, avec des moyens quasi primitifs, pour un besoin urgent. Mais je vois bien ce qu'il y manque pour en faire un modèle achevé, d'application universelle; et les perfectionnements à y apporter seraient assez faciles à atteindre, si j'avais le temps de m'attacher au problème et de « labourer profond » — comme disait Erckmann-Chatrian — ce champ nouveau. Mais

ayant bien d'autres chats à fouetter et de moins matérielles ambitions à satisfaire, je laissai à d'autres — à des spécialistes — le soin de pousser cet embryon du « journal de l'avenir » jusqu'à ses pleins développements et ses extrêmes conséquences.

D'autres sont venus, en effet, qui s'y sont efforcés. Aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse même, des techniciens, prenant notre fruste ébauche pour point de départ, ont si bien amélioré les procédés photo-mécaniques, qu'on applique ceux-ci, depuis plusieurs années déjà, à quelques publications périodiques, le *Blackpool Times*, notamment. Pour le *quotidien* photogravé, des Anglais se piquent d'avoir inventé une machine qu'ils n'ont pas encore achevé de mettre au point et dont ils attendent et promettent merveille. Dans tous les cas, M. Seyl, le plus compétent des spécialistes belges de l'imprimerie et dont le jugement fait, à bon droit, autorité, m'écrit : « La technique nouvelle, entrevue par vous dès 1898, poursuit son chemin : nul ne saurait plus douter de la brillante destinée qui lui est réservée. »

Je tiens à répéter que ma petite part à cette brillante destinée ne me grandit nullement à mes propres yeux. La nécessité étant toujours

restée mère de l'invention, grande ou petite, celle à laquelle j'obéis en 1898 eût, sans doute, conduit maint autre à l'essai que je fis et réussis.

Bien mieux : il n'y a, selon moi, vraiment d'inventeur que celui qui a découvert et fixé, le tout premier, le principe de quelque progrès. C'est ce que j'objectai, un jour, en l'Exposition de 1897, à l'un des plus grands ministres du règne de Léopold II, Auguste Beernaert, qui, à la vue des merveilleuses opérations de la monoline, du clichage et de la presse rotative, s'exclama :

— Ah ! que Gutenberg serait stupéfait et humilié s'il pouvait renaître et voir où en est arrivée l'imprimerie !

— Permettez-moi, mon cher Ministre, d'être d'un autre avis. Gutenberg *redivivus* serait plutôt étonné de constater que nous venons seulement, quatre siècles après son passage sur la terre, d'aboutir à des résultats auxquels lui, dans la poursuite de son idée fixe et unique, eût abouti beaucoup plus rapidement, s'il avait pu durer trois ou quatre fois plus qu'il ne dura. La nécessité de parfaire constamment son œuvre première, à proportion des toujours grandissants besoins de lecture qui l'avaient suscitée, l'eût aiguillonné au point qu'il eût

été fatalement conduit, d'un pas plus accéléré que le nôtre, à la monoline, au clichage, à la rotative — toutes inventions en germe dans la sienne et qu'une postérité, cherchant à tâtons et en ordre dispersé, n'a réalisées qu'après des hésitations qu'il n'eût pas connues.

J'aurais pu ajouter, un an plus tard, que par les enchaînements de sa logique et les suggestions incessantes de son génie, il eût, si son existence avait dépassé de beaucoup la norme, substitué lui-même la composition mécanique à la composition typographique, longtemps avant que personne n'eût même songé à s'y essayer.

Encore une cause célèbre : le procès des deux cousines. — Une rencontre avec son héros.

Cet ordre d'idées a fait brusquement lever en moi un souvenir curieux qui eût pu avoir sa place dans les évocations de causes célèbres de mon précédent volume : le souvenir d'une rencontre fortuite avec un des plus admirables héros de drame judiciaire dont on eût encore ouï parler.

Vers 1893, ce drame, qui vaut d'être ré-

sumé ici, avait défrayé durant de longues semaines la chronique scandaleuse de Londres, sous cette dénomination : *Le procès des deux cousines*.

Une Miss B., hautement apparentée (notamment au grand homme d'Etat William Gladstone), était sur le point d'épouser un très distingué officier du génie, le capitaine Osborne, lorsque sa cousine germaine, Lady M., s'aperçut, après une de ses visites, de la disparition de son plus riche collier de perles, d'une valeur de plusieurs milliers de livres sterling.

Cette parure étant restée introuvable, malgré toutes les recherches de la police, des bruits singuliers accusant Miss B. commencèrent à se répandre. A son fiancé indigné, la jeune femme dénonça sa cousine comme la propagatrice de ces « infâmes propos ». Le capitaine Osborne insista pour qu'elle engagât une action en calomnie contre cette cruelle parente, avant le mariage, lequel serait vu d'un très mauvais œil dans l'armée si de tels soupçons restaient sans protestation formelle et publique. Après quelque hésitation, Miss B. s'exécuta. Elle s'adressa à la justice, quelques semaines avant la cérémonie nuptiale.

Trois ou quatre mois après celle-ci, les

débats de l'affaire s'ouvrirent, passionnant le public à proportion de l'éminence des personnalités en cause. Ils semblaient prendre une tournure vengeresse pour la jeune épousée, lorsqu'un coup de théâtre, tel que Victorien Sardou en eût pu imaginer, vint changer la face des choses.

Le conseil de M^{me} Osborne, née Miss B., venait d'être prévenu que la Banque d'Angleterre avait reconnu, après de longues investigations policières, avoir reçu des mains de la fiancée du capitaine Osborne une liasse de banknotes échangée à sa caisse contre de l'or, peu après le vol du collier et dont la valeur correspondait à peu près à celle de la rangée de perles disparue. Et l'avocat déclarait devoir abandonner la cause de sa cliente.

En même temps, le capitaine Osborne, rentrant chez lui, y trouva, aux lieu et place de sa femme, une lettre éplorée disant en substance :

« Ce n'est que trop vrai ! Je fus voleuse un soir. Orpheline, sans dot, comme vous savez, et honteuse de la charge que j'allais être pour vous, que j'adorais, que j'adore et qui ne possédiez que votre solde, j'ai cédé à une brusque et folle tentation en m'appropriant le collier de ma cousine. Adieu ! Ne voulant pas que vous ayez à partager mon déshonneur, je fuis

à l'étranger, pour vous permettre de me répudier, de divorcer. Je me serais tuée, pour simplifier encore les choses, si je ne m'étais aperçue, depuis quelques jours, que je porte dans mon sein le fruit de notre amour. Je vous jure de ne rien négliger pour rendre notre enfant digne de vous, de son père dont j'ai si cruellement trahi la confiance et la tendresse. »

Que fit l'infortuné mari? Des choses attestant que le monde moderne peut enfanter, enfanter quelquefois, avec une simple différence de détails, d'aussi chevaleresques héros que ceux de Corneille — le Cid, par exemple.

Résolu à ne pas abandonner la jeune femme qui avait failli par amour pour lui, le capitaine Osborne commença par briser, pour elle, sa carrière, c'est-à-dire à donner sa démission d'officier du génie, l'armée ne pouvant tolérer dans ses rangs un chef qui demeurerait enchaîné à une voleuse. Puis il se mit ardemment à la recherche de la fugitive, tandis que la justice condamnait celle-ci, par défaut, à plusieurs mois de prison pour vol. Il finit par la découvrir à Paris, et la ramena en Angleterre, *pour qu'elle y purgeât sa peine* et se lavât par expiation, cependant qu'il travaillerait à force pour rembourser à Lady M. le prix du collier volé. Il promettait à la pécheresse de reprendre avec elle la vie commune,

à sa sortie de prison. Il saurait la défendre, alors, et les défendre tous deux contre tout injurieux rappel d'une défaillance rachetée. Malheur à qui y oserait une allusion !

Et tout se passa selon cette fière volonté, après la mise en liberté de M^{me} Osborne, dont la captivité fut un peu abrégée par pitié, à l'approche de ses couches.

Voyez comme la vie, souvent si laide, offre, cependant, parfois de plus beau que la fiction théâtrale — et quel démenti voilà infligé par la réalité à certaines inventions du pessimisme ! En somme, l'aventure que je viens d'évoquer est presque exactement le thème de la désolante *Maison de poupée*, d'Ibsen ; mais quel odieux dénouement que celui imaginé par l'auteur scandinave ! Nora, faussaire par amour conjugal, pour sauver du discrédit ou de la ruine son conjoint, est traitée en criminelle par l'étroite morale du plus rigoriste mari. Et elle, outrée de tant d'ingratitude et d'incompréhension, abandonne non seulement le pauvre sire, mais encore ses petits enfants, pour aller « vivre sa vie » à sa guise, affranchie de toute morale conventionnelle (1).

(1) Epilogue tellement répugnant au point de vue occidental du siècle dernier, qu'il fut cavalièrement transformé, lors des premières représentations de la *Maison de*

Pourquoi j'ai omis cette admirable histoire des « deux cousines » de la série de causes célèbres évoquées dans mon tome II? Parce que n'ayant jamais pris *une seule note*, écrivant ces « Mémoires » exclusivement de... mémoire (1), je l'avais perdue de vue au moment de faire revivre les procès fameux dont je fus le témoin direct ou indirect. Pour réveiller chez moi de façon automatique l'aventure de Miss B. et du capitaine Osborne, il m'a fallu traiter l'historique des machines à composer, car c'est ce sujet, — si éloigné, à première vue, du drame londonien ici reconstitué, —

poupée, sous le titre de *Nora*, au Théâtre du Parc de Bruxelles. L'œuvre ibsénienne, dont c'était la toute première version française, écrite par l'érudit philosophe et historien Léon Vanderkindere, professeur à l'Université de Bruxelles et beau-frère du bourgmestre Buls, y fut complètement altérée à la dernière scène, de façon que Nora, à l'instant de quitter son foyer, se ravisât, rappelée et attendrie par le cri du berceau — pour ne pas révolter le sentiment des mères de famille.

(1) Sauf quand m'échappe une date ancienne et difficile à retrouver, auquel cas me vient en aide la prodigieuse documentation de M. Boghaert-Vaché, que je désire en remercier ici en même temps que M^{lle} Blanche Boghaert, sa fille, qui déchiffre et dactylographie mes manuscrits hiéroglyphiques avec une sûreté qui devrait lui valoir le grand cordon de l'Ordre de Léopold.

qui m'a rouvert tout à coup cette nouvelle piste.

Voici comment :

Mon vieil ami de Londres, l'éditeur William Heinemann, étant venu visiter, en 1897, l'exposition du *Petit Bleu* au Cinquantenaire, s'intéressa vivement aux monolines, mais me signala une « composeuse » américaine encore plus récente — la monotype — qu'il m'engagea à aller voir à Londres, aux bureaux de l'agent général de la société new-yorkaise qui en exploitait le brevet. Je courus à Londres, avec un mot d'introduction d'Heinemann auprès de cet agent général — M. Osborne. Ce nom étant très répandu outre-Manche, ne m'impressionna pas sur le moment. Mais une fois en présence de l'agent qui le portait et dont la dignité de maintien et l'intelligence me frappèrent, un incident inattendu vint l'associer tout à coup, dans mon esprit, à la retentissante affaire du « collier ». Un aide-mécanicien qu'il employait à sa démonstration des rouages de la « monotype » et qui l'appelait « Sir », avec des marques de respectueux attachement, répondit, une fois, à une de ses questions : « Oui, *Capitaine!* » et se mordit tout de suite les lèvres, comme s'il venait de commettre quelque indiscretion coupable. Je vis

les sourcils de M. Osborne se froncer terriblement, son placide visage, glabre et tout rond, blêmir, et un furtif nuage de mélancolie y glisser, tandis que, d'une voix mal assurée, il congédiait précipitamment cet aide — Charlie — qu'il rappellerait, disait-il, s'il avait encore besoin de ses services. J'étais fixé; mais pour que ce gentilhomme ne soupçonnât pas que j'avais surpris le secret de son identité, je me mis à lui parler avec volubilité des défauts que me semblait présenter la monotype au point de vue journalistique. Elle était, en effet, à mon sens, bien plus adaptable au livre ou au *magazine* qu'à la feuille quotidienne.

Quand je revis Heinemann et lui rapportai la scène révélatrice, il convint que j'avais eu affaire au capitaine Osborne, au sublime mari de la « voleuse par amour ». Charlie, son aide-mécanicien, n'était autre que son ancienne ordonnance qui, par admiration de sa conduite, avait tenu à quitter l'armée avec lui, à le seconder et partager son sort dans la vie civile. Il était fort rare que Charlie oubliât la sévère consigne de ne jamais faire allusion à l'ancienne qualité militaire de son chef. Mais la vieille habitude était, de loin en loin, plus forte que lui : et l'appellation hiérarchique de « capitaine » lui échappait quand il ne se

surveillait pas suffisamment. De ces accidentels rappels du tragique passé, l'ex-capitaine éprouvait une indicible souffrance, puisqu'il s'efforçait d'oublier le « drame » dans l'activité industrielle de sa nouvelle existence. Abstraction faite de ces rares alertes, il était heureux désormais auprès d'une femme dont l'épreuve avait raffiné et ennobli le caractère et d'un enfant charmant, élevé, comme de juste, dans l'ignorance totale des antécédents maternels.

Un épisode délicieux et tragique de la Grande Guerre. — Les jumeaux du Destin. — Annexe : Retour d'exil.

Et puisque j'en suis là, pourquoi ne pas clore ce livre-ci par une réminiscence également bien faite pour nous rendre quelque foi en l'humanité. Réminiscence de la Grande Guerre, dont j'aurai à reparler dans mon quatrième et dernier volume; simple anecdote noyée dans l'histoire de l'universelle tourmente de 1914-1918, mais combien symbolique et digne d'être sauvée de l'oubli!

Le premier avisé de cet épisode charmant et tragique de la grande mêlée, je fus le premier à la conter (dans le *Petit Journal*, de Paris, du 8 septembre 1916).

Ses héros : un petit Belge de race wallonne, Raymond Marchal, et un petit Alsacien, Emile Ungricht, résidant également, avec sa famille, à Bruxelles, où elle reste fixée. Tous deux, quand la guerre éclata, suivaient, depuis longtemps, les cours de l'excellente Ecole française de Bruxelles, domiciliée au boulevard d'Anderlecht, aujourd'hui boulevard Poincaré, où elle s'est augmentée d'une école de filles. Ils s'étaient pris l'un pour l'autre d'une si vive amitié qu'on les eût cru frères. Dès le branle-bas de guerre, ils se confièrent leur secrète et mutuelle envie de courir s'enrôler sous les drapeaux de leurs deux patries, alliées comme leurs deux cœurs. Mais leur dix-septième printemps venait à peine de fleurir. Leurs familles les jugèrent, avec raison, trop jeunes encore. Cependant, l'année suivante, comme ils se sentaient presque hommes faits, rien ne put les retenir. Et bien que, pour quitter la Belgique, ils dussent tromper la féroce surveillance des Boches et courir maint risque de mort en franchissant les fils barbelés et électrifiés de la frontière belgo-hollandaise, ils partirent ensemble, se tenant par la main, joyeux comme leur jeunesse à l'idée de partager les mêmes dangers pour un même idéal.

Les voilà, à travers tous les obstacles de

la route, arrivés à Ypres. Forcément, on les sépare. Raymond Marchal fut dépêché vers un camp d'instruction militaire belge, et Ungricht, vers un centre d'apprentissage militaire français, mais sous le faux nom d'« Albert Roy », car il fallait dissimuler l'identité du petit Alsacien qui serait fusillé comme « traître à l'Allemagne » s'il était fait prisonnier. Un an plus tard, ces « deux jumeaux du Destin » — comme je les baptisai par la suite dans un poème célébrant leur odyssée — débutaient simultanément — jeunes soldats, mais intelligents et déjà soldats bien stylés — sur les fronts respectifs des armées belge et française. A distance, ils rivalisèrent de bravoure, recherchant les postes les plus périlleux et échangeant des lettres où ils se disaient leur joie de frôler chaque jour la mort pour leurs deux chers pays.

Le dénouement tient du surnaturel.

Vers la fin de juillet, le petit Marchal, en première ligne dans le secteur de Dixmude, voit la pluie quotidienne de projectiles ennemis grossir en formidable avalanche.

— Bravo ! crie-t-il aux camarades qui l'entourent, *c'est aujourd'hui que nous allons gagner la croix !*

A l'instant même, un éclat d'obus l'atteint

et l'étend raide mort, avec aux lèvres le sourire de la gloire entrevue !... Et le merveilleux de l'histoire : le jeune Ungricht, combattant parmi les héros de Verdun, tombait le même jour, et à la même heure, sur cet autre splendide champ d'honneur, avec le même sourire extatique.

En relatant ces incroyables et pourtant véridiques coïncidences (elles ont été scrupuleusement contrôlées), j'écrivais en septembre 1916 :

Ne sont-elles pas prophétiques ? La Belgique est, depuis 1914, une nouvelle Alsace martyre ; l'Alsace, depuis quarante-six ans, une Belgique martyrisée sans cesse : l'une et l'autre vont du même pas, à travers la mort, vers la même revanche. Elles connaîtront la volupté de l'affranchissement, de la commune résurrection, ensemble, le même jour, à la même heure, marqués par la déroute teutonne.

Mais l'étrange loi des prédestinations, dont voilà un des effets les plus mémorables et les plus troublants, n'avait pas encore dit son dernier mot. En 1917-1920, les familles Marchal et Ungricht, chacune de son côté, adjurèrent les autorités belge et française de rechercher les restes de leurs deux enfants sublimes. Mille probabilités conspiraient pour qu'on ne retrouvât pas ces dépouilles sacrées, dans un état identifiable, parmi les innombra-

bles et informes débris humains enfouis à la hâte, en pleine bataille, sous un sol horriblement bouleversé et ravagé, jusqu'en novembre 1918, par des déluges d'obus et de convulsionnants chocs de tanks. On les retrouva pourtant, à la longue, et absolument reconnaissables (1).

Et les cercueils des jumeaux du Destin, ramenés en Belgique, furent, sous le soleil estival de 1920, exposés sous un même drap noir, sur le même catafalque, dans le préau de l'Ecole française où ils s'étaient préparés ensemble à une identique et glorieuse immolation de leur jeunesse, puis conduits, au milieu d'une foule immense, au cimetière d'Anderlecht, où ils reposent, côte à côte, pour la suprême fraternisation. L'ambassadeur de France, qui était alors l'exquis M. de Margerie, avait prononcé une émouvante oraison funèbre dans la chambre ardente de l'Ecole française. Après plusieurs autres, je fis une allocution dont je ne retrouve pas le texte et dont je me

(1) C'est alors que l'Union des Alsaciens-Lorrains de Belgique me décerna le titre de membre d'honneur, estimant que mes écrits sur les « jumeaux du Destin » avaient particulièrement stimulé les efforts accomplis pour découvrir et exhumer les restes du petit Belge et du petit Alsacien.

rappelle seulement y avoir parlé des battements d'ailes qu'il me semblait sentir frissonner dans l'espace — battements d'ailes de deux anges de guerre auréolés et bienheureux dans un infini qui ne les séparerait plus.

Mon récit offrirait une lacune, grave à mes yeux, si je n'y ajoutais ce détail : au cimetière, je déposai sur les tombes jumelles deux bouquets dont m'avait chargé pour elles Celle dont les mains avaient cueilli, en ce jour-là, à cette destination, les plus belles fleurs de son jardin, témoignant, comme toujours, de notre communauté de pensée et d'union à toutes les heures, tristes ou heureuses, de la vie. La Mort, en l'emportant, m'a laissé derrière elle (1). Les jumeaux du Destin, ensevelis à Anderlecht, sont enviabes en vérité !

A moins qu'on ne trouve plus enviable encore mon indestructible vision d'une femme

(1) Je tiens à remercier publiquement, ici, mes chers confrères de l'Association générale de la Presse belge qui, en installant, il y a quelques mois, le buste — par Eugène De Bremaecker — de leur président d'honneur, en leur maison du Résidence Palace, ont bien voulu accepter de ma main et y juxtaposer un portrait de ma chère disparue que j'ai voulue à l'honneur, comme elle fut toujours à la peine, et dont la présence à mes côtés au foyer des journalistes atteste que la mort ne sépare pas toujours autant qu'on le croit.

généreuse et aimante au point que, s'il était en son pouvoir, elle renoncerait, sans l'ombre d'un doute, aux délices du plus merveilleux Paradis pour venir reprendre ses cruelles souffrances aux côtés de son inconsolable compagnon terrestre pour lui rendre, à lui, le bonheur envolé.

ANNEXE. — *Retour d'exil.*

La lettre qu'on va lire, datée du 17 novembre 1927, me fut adressée par mon regretté ami, feu le baron Kervyn de Lettenhove, après lecture du tome premier de ces « Mémoires ». Son principal passage décrit le voyage qui, aux derniers jours de décembre 1918, ramena de Paris à Bruxelles, où je les avais précédés de près de six semaines, le baron et la baronne Kervyn et leur fille; le comte Duchastel; ma femme; sa nièce; M^{me} Léon Dommartin, femme de feu Jean d'Ardenne, et bien d'autres :

J'ai lu votre beau livre, je l'ai lu lentement, lentement, pour savourer votre verve, méditer de grandes vérités politiques et surtout pour m'unir dans une émotion pieuse et toujours grandissante, à tout ce que vous y dites de votre chère et admirable disparue. Qui, mieux que moi, pourrait attester la fidélité du portrait que vous avez tracé de cette angélique figure? Au cours de votre récit, vous rappelez

comment nous nous retrouvâmes à Paris, au premier temps de l'exil. Rencontre inoubliable pour ma femme et pour moi. Votre exquise compagne n'avait jamais vu notre jeune fils, notre fils unique. Lorsque je lui appris que nous venions de le perdre, tué au front par ces horribles Boches, je vois encore son pur visage pâlir, les larmes perler à ses yeux, tout son être frémir de douleur et de révolte. On eût dit vraiment qu'on lui annonçait la perte d'un fils à elle. Son noble cœur, bouleversé par notre souffrance, voulait la diminuer en la partageant. Quel contraste avec tant d'indifférences auxquelles notre deuil se heurtait dans le même temps! Voilà une de ces visions qui ne s'effacent jamais...

Puis, durant ces années d'angoisse, l'optimisme de votre intrépide compagne, sa foi si communicative dans la victoire finale du Droit, sa belle humeur que nul de ses maux physiques n'altérait et qui allait se manifester si vaillamment durant le long, l'interminable trajet de notre retour en Belgique!

On ne rentrait au pays que par de rares trains de fortune, circulant à une allure de tortue, sur des routes bouleversées par la guerre et où des rails — de fortune aussi — devaient être établis, en maint endroit, où la voie ferrée, détruite, n'avait pu encore être réfectionnée.

M^{me} Harry avait bien voulu se reposer sur moi de l'organisation de ce voyage compliqué et pénible. Nous avions quitté Paris vers 7 heures du soir et devions arriver à Bruxelles, nous avait-on promis, douze heures plus tard. Assez sceptique à ce sujet, j'avais pris la précaution d'emporter une bourriche de vivres. Nous dînâmes à la lueur tremblante d'une bougie, les voitures étant complètement

veuves d'éclairage. Que de voyageurs maugréaient sans relâche! Nous, à la clarté falote de cette pauvre petite bougie, nous dînâmes le plus gaiement du monde, grâce, surtout, à l'enjouement de votre chère femme, notre doyenne à tous, dont le rire si jeune et si frais chantait à chaque service de ce repas cahoté dans les ténèbres. De toute tribulation, elle tirait un sujet de divertissement.

Dormir ensuite, il n'y fallait pas songer. Nous étions huit dans notre compartiment, encombré, au surplus, de nos bagages. Nous étions inquiets pour M^{me} Harry, dont la santé était devenue si frêle. Elle ne cessait de nous rassurer par le plus charmant badinage (1). Puis vinrent d'interminables arrêts en pleine nuit, l'obligation de rebrousser chemin devant d'infranchissables obstacles et d'effectuer de grands détours, de stationner encore et encore sur maint point du nouvel itinéraire, et tout cela pendant plus de trente heures, car nous n'arrivâmes à Bruxelles que le lendemain après minuit, après trente-trois heures de trajet. La plupart des voyageurs s'emportaient, geignaient, pestaient à qui mieux mieux. M^{me} Harry, elle, malgré son âge et sa fatigue, souriait et constatait que si nous avancions lentement, c'était pour avancer plus sûrement « et revoir mieux à notre aise chaque pouce de notre chère petite Belgique ». Impatiente de vous revoir après vos deux longs mois de séparation, elle dissimulait son impatience et s'évertuait, par son acceptation souriante de tous les retards, à nous préserver de l'énervement général.


En oubliant, ainsi, au profit d'autrui, sa propre souff-

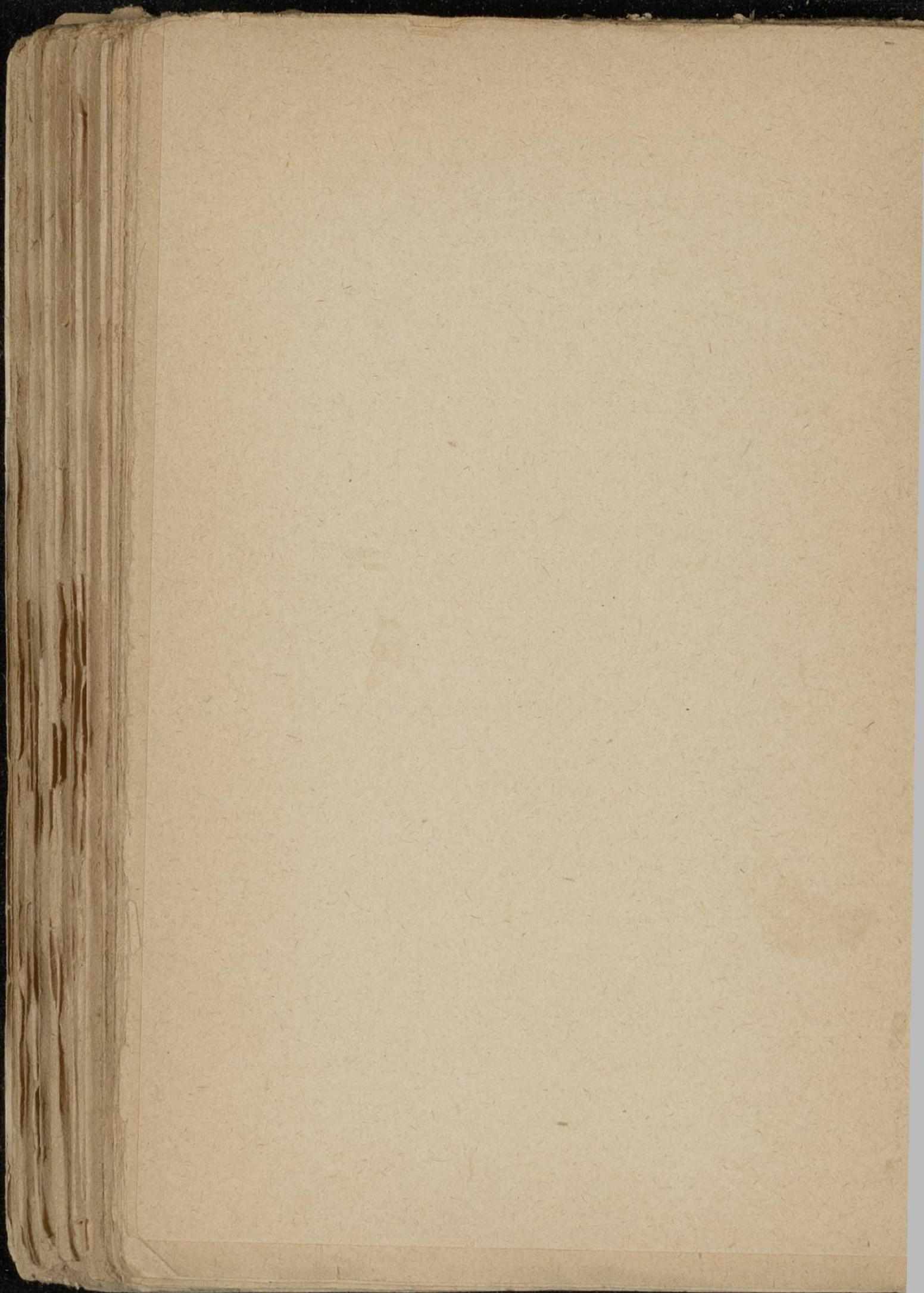
(1) Si elle ne paraissait guère encore que quarante ans, elle en avait déjà plus de soixante-dix.

france, ses propres sujets d'ennui et de tristesse, elle a dû, d'ailleurs, goûter secrètement de grandes joies. Son âme, riche de beauté et de bonté, trouvait dans le sacrifice le plus délicat plaisir.

Une pareille âme est indestructible, immortelle, vous avez raison de le croire. Cette conviction, si elle n'adoucit pas mon propre deuil plus que le vôtre, me soutient. Puisse-t-elle vous soutenir aussi et vous aider encore en des œuvres utiles et patriotiques que, de Là-Haut, *Elle* vous demande de poursuivre...

Qu'on n'oublie pas, ayant lu cette lettre — et pour s'en expliquer la publication — la dernière phrase de mon tome II : Il s'agit, dans ces volumes, de *Nos Mémoires*, ceux de deux compagnons de route inséparables, malgré tout, dans le cher passé, dans le douloureux présent et dans le mystérieux avenir.





LES JOURNAUX ET REVUES
AUXQUELS L'AUTEUR A COLLABORE

L'Indépendance belge (et son supplément littéraire);

Le Petit Bleu;

La Chronique;

L'Express (de Liège);

La Meuse (de Liège);

Le Soir;

La Tribune de Mons

La Tribune de Bruxelles } (1)

Le Matin (de Paris);

Le Figaro;

Le Temps;

Le Petit Journal;

Les Annales;

L'Illustration.

The Daily Telegraph

The Daily Chronicle } de Londres;

The Daily Express

The New York Herald (édition parisienne);

Le Revue de Belgique;

La Belgique artistique et littéraire;

La Grande Revue (de Paris);

La Revue des Français;

La Revue d'Italie;

La Vie intellectuelle;

Le Flambeau;

La Revue belge;

L'Art belge.

(1) Deux journaux disparus depuis longtemps, le second après une existence curieuse et très éphémère, le premier après avoir joué, dans la vie politique belge, un rôle vraiment extraordinaire, totalement ignoré de la génération actuelle, et qui sera rappelé dans le dernier tome de mes *Mémoires*.

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

- Maurice Maeterlinck (sa vie, son œuvre)*, chez Carrington, Bruxelles. Epuisé.
- La Croix de Nessus* (conte), « La Belgique contemporaine ».
- Le Revenant* (roman), « Feuille Littéraire », Paris. Epuisé.
- Le Miracle des Hommes* (ouvrage couronné par l'Académie française, préface de M^{me} GEORGETTE LEBLANC). Larousse et C^{ie}, Paris.
- L'Apport moral de la Belgique à la cause des Alliés*, chez Van Oest, Bruxelles.
- Léopold II* (monographie), « Collection des Grands Belges ».
- Fleurs de la Saint-Martin* (poèmes), chez Oscar Lamberty, Bruxelles.
- Le Secret de la Victoire* (avec lettre-préface de M. ALBERT DEVÈZE, ancien ministre de la Défense nationale), chez Lebègue et C^{ie}, Office de Publicité, Bruxelles.
- Le Grand Bourgmestre et les temps nouveaux*, chez G. Leclercq, Bruxelles.
- L'Indigne Rivale* (roman), Renaissance du Livre, Bruxelles.
- L'Affaire Peltzer*, Editions de la « Revue Belge ».
- Mes Mémoires* (tome I : Les confessions d'un « métèque » ; Ma femme, sa vie, sa mort et au delà ; avec une préface de MAURICE MAETERLINCK et *portrait de M^{me} Gérard Harry*) ; (tome II : Le legs de cinquante ans d'expérience journalistique et littéraire, avec préface du bourgmestre ADOLPHE MAX et *portrait de M^{me} Harry à l'époque de son mariage*), chez Lebègue et C^{ie}, Office de Publicité, Bruxelles.